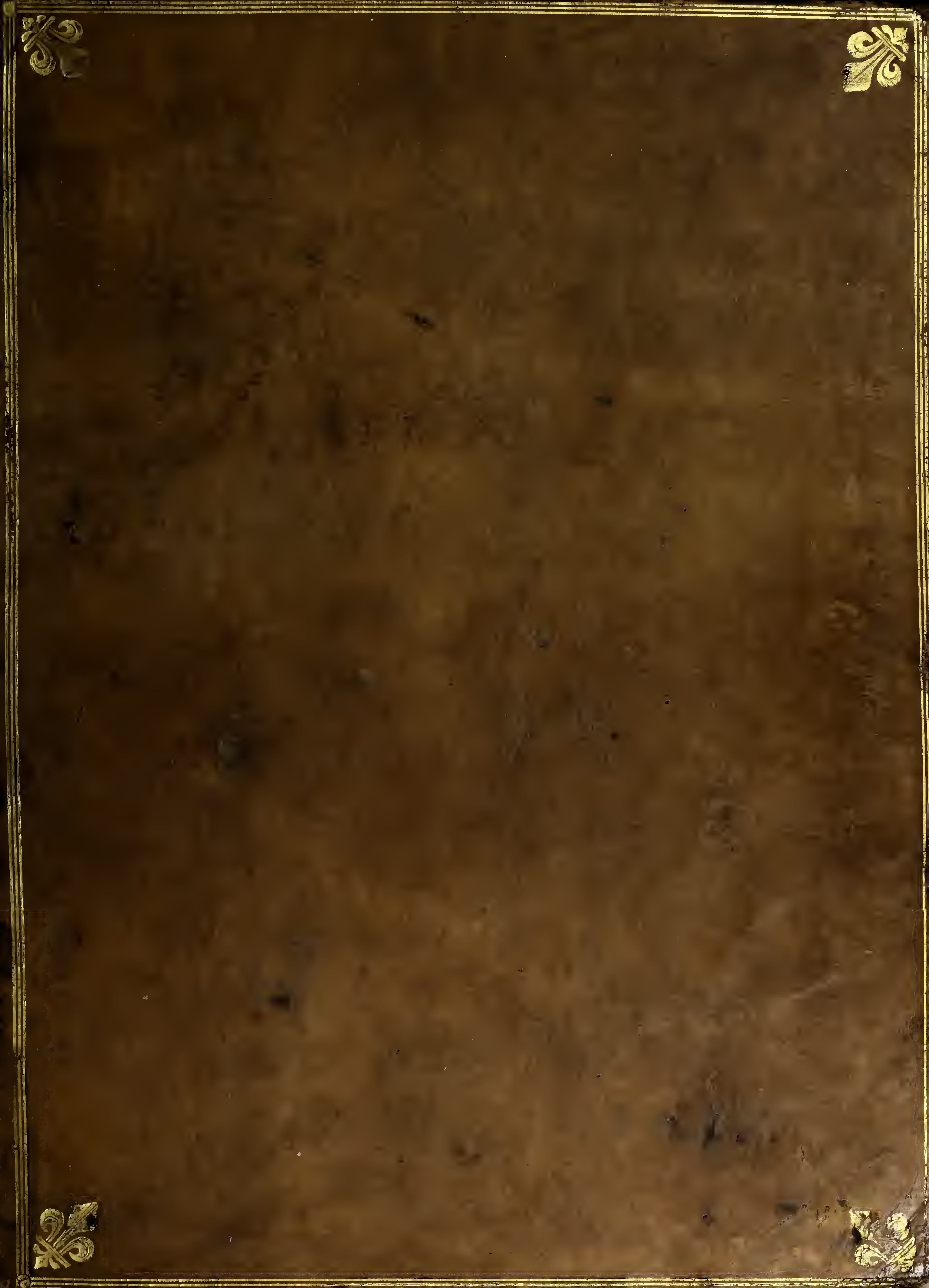






ŒUVRES
DE
MOLIERE.

TOME PREMIER.


Ch. Coypel p. Lépicié Sculpsit.

MOLIERE

Né à Paris en 1620, Mort à Paris le Vendredy 17 Fevrier 1673.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUËS
dans ce premier tome.

AVERTISSEMENT.

MÉMOIRES ſur la vie & les ouvrages de Moliere.

L'ÉTOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS.

LE DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE.

AVERTISSEMENT.

C'EST une eſpéce d'hommage qu'on rend aux hommes illuſtres dans la république des lettres, que d'imprimer leurs ouvrages avec magnificence. Entre les auteurs que la France a produits dans le dernier ſiécle, il en eſt peu qui méritent cette diſtinction à plus juſte tître que Moliere. Auſſi les libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette édition de tous les ornemens dont elle a pû être ſuſceptible. *

Indépendamment du choix des caractéres & du papier, chaque comédie eſt précédée d'une eſtampe qui en repréſente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le plus de rapport. Les prologues de la *princeſſe d'Elide*, d'*Amphitrion*, & de *Pſiché* en ont auſſi une particuliére. Chaque commencement d'acte eſt orné d'une vignette, & d'une lettre griſe. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'acte, quand la place l'a permis, ainſi qu'à la fin des préfaces, & en d'autres endroits.

* *Les ſieurs Oppenor, Boucher, & Blondel ont donné les deſſeins, & les ſieurs Cars & Joullain les ont gravés.*

Il ſeroit peut-être à déſirer que chacune des vignettes, lettres griſes, &c. eût pû avoir un rapport plus immédiat aux endroits où elles ſont placées; mais cette exactitude eſt impraticable dans un recueil de comédies. Quoiqu'elles ſoient toutes différentes les unes des autres par leurs ſituations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entr'elles un caractére d'uniformité par leur objet principal, qui eſt de corriger les hommes. Les vices & les ridicules ſont, à la vérité, un fonds inépuiſable de critique; mais c'eſt moins par leur nombre, que par les différentes faces ſous leſquelles on peut les préſenter. La jalouſie de Sganarelle *cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle tuteur d'Iſabelle dans *l'école des maris;* cependant l'une & l'autre tombent dans le caractére général du jaloux. Il a donc fallu ſe contenter de choiſir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fuſſent point étrangers.

Ce n'étoit pas aſſez pour la gloire de Moliere, qu'on ſongeât à orner l'édition de ſes ouvrages, il falloit encore la rendre exacte. L'édition de 1730, en huit volumes *in*-12, eſt annoncée dans l'avertiſſement qui la précéde, comme la plus parfaite de celles qui avoient paru juſqu'alors: on s'en eſt ſervi; mais

avec les précautions néceſſaires pour ne point laiſſer les fautes qui auroient pû s'y gliſſer.

Un ſeul exemple ſuffira pour prouver qu'elle n'eſt pas auſſi exacte qu'on veut le perſuader dans l'avertiſſement. La princeſſe d'Elide ouvre le ſecond acte de la comédie qui porte ce tître ; elle eſt dans une forêt, & dit à ſes deux parentes qui ſont avec elle,

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux ;
Et de tous nos plaiſirs la ſçavante ſtructure
Céde aux ſimples beautés qu'y forme la nature.

Il eſt aiſé de ſentir qu'il faut lire *palais*, au lieu de *plaiſirs*. Une faute ſi groſſiére ne ſe trouve que dans l'édition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui lui ſont communes avec l'édition de 1682, ſur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a conſulté les comédies imprimées du vivant de l'auteur. De pareilles éditions doivent, en quelque ſorte, tenir lieu des manuſcrits qui manquent. Auſſi les a-t-on comparées ſoigneuſement avec celles de 1682, & de 1730 ; & cette attention a donné lieu de réformer pluſieurs altérations qui s'étoient gliſſées dans

le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre. *

Dans le troisiéme acte de *l'avare*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un souper qu'il veut donner à sa maîtresse ; voici ce qu'on fait répondre à maître Jacques.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien garnis*, & cinq assiettes *d'entrées*. Potages, *bisque*, *potage de perdrix aux choux verds*, *potage de santé*, *potage de canards aux navets*. Entrées, *fricassée de poulets*, *tourte de pigeonneaux*, *ris de veau*, *boudin blanc*, & *morilles*.

HARPAGON.

Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville.

M. JACQUES.

Rôt, *dans un grandissime bassin en pyramide. Une grande longe de veau de riviere, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de voliere, douze poulets de grain, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans.* **

* *L'éditeur, pour sa justification sur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la prose de Moliere, entre cette édition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la bibliothéque du Roi sept volumes* in-12, *contenant les vingt-trois comédies qui ont été imprimées du vivant de l'auteur.*

** *Tout ce qui est en caractére italique, a été ajoûté, & n'est point dans la premiere édition de 1669, à laquelle on s'est conformé.*

HARPAGON.

Ah! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que maître Jacques veut ſervir? Moliere fait parler & agir l'avare d'une maniére plus conforme à ſon caractére. Harpagon interrompt maître Jacques dès qu'il parle *d'entrées*, & au ſeul mot de *rôt*, il veut plûtôt l'étrangler que l'écouter.

Des perſonnes d'eſprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, ſur le prétexte que ce détail aura pû être ajoûté par Moliere depuis la premiere impreſſion de ſon ouvrage, pour donner plus de jeu à ſes acteurs, & pour rendre la ſcéne plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'eſt nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où eſt tout éditeur de rétablir le texte d'un auteur, tel qu'il a été donné au public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajoûter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le diſcours de maître Jacques, doit naturellement impoſer ſilence à ſon valet; &, ſi quelquefois les auteurs ont fait céder la vrayſemblance d'un caractère à la tentation de faire rire les ſpectateurs par un jeu ſouvent outré, avouons que, dans les piéces ſérieuſes, Moliere

avoit, moins qu'un autre, beſoin de ce ſecours.

Dans la quatriéme ſcéne du cinquiéme acte de *Tartuffe*, Damis doit dire,

Cette audace eſt étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

au lieu de ces vers qu'on y avoit ſubſtitués mál-à-propos :

Cette audace eſt trop forte,
J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je ſorte.

Les comédiens avoient fait ce changement, parce que ſouvent ils étoient dans la néceſſité de faire jouer deux perſonnages à un même acteur, & qu'en faiſant ainſi ſortir Damis du théatre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'exemt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'acte. Cette raiſon de convenance pour les comédiens, peut-elle autoriſer à changer le texte d'un auteur? L'éditeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des acteurs, dans l'avant derniere ſcéne, le même Damis qui eſt cenſé ſorti du théatre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infame impudemment ſe jouë!

On a auſſi rétabli une bonne partie de la ſixiéme ſcéne du premier acte des *fourberies de Scapin*, qui avoit été ſupprimée.

L'addition dans *l'Avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omiſſion dans *Scapin*, ſe trouvent dans l'édition de 1682, & dans toutes celles qui ont été faites depuis. Si on défigure ainſi un auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penſer de la fidélité avec laquelle les ouvrages des grecs & des latins nous ont été tranſmis?

Il eſt vrai que nous n'avons pas eu la reſſource des premieres éditions, pour toutes les piéces qui compoſent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois; les autres, ſçavoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'impromptu de Verſailles*, *le feſtin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amans magnifiques*, *la comteſſe d'Eſcarbagnas*, & *le Malade imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le privilége le 26 aouſt de cette année, ſous le nom d'œuvres poſthumes. On trouve pourtant dans le regître de la chambre ſyndicale des libraires de Paris, la date de deux priviléges accordés à Moliere, l'un du 31 may 1660 pour l'impreſſion de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 mars 1665 pour celle du *feſtin de Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces priviléges n'ont eu lieu; du moins

on n'a pû découvrir que ces comédies eussent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que si les premieres éditions ont servi à rétablir le vrai texte de l'auteur, on ne s'est pas tellement assujetti à ces éditions, qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter & de diminuer, sans croire mériter aucuns reproches, puisque ç'a été sans toucher au texte, & seulement dans les choses qui ne sont que relatives aux comédies, comme on va le faire voir.

Les piéces qui sont avec des ballets, ou des intermédes, ont paru devoir être mises dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient. * On a ajoûté aux noms des acteurs de la comédie, ceux des autres personnages, au lieu de les laisser au commencement de chaque divertissement; &, par là, tous les personnages de chaque piéce sont rassemblés sous un même point de vûë. On a aussi distribué en scénes tous les prologues, & tous les intermédes, suivant les régles établies par rapport à tout ouvrage dramatique; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très-confus sans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché plusieurs

* *Consultez sur tout, à ce sujet, l'avertissement qui précéde la* princesse d'Elide.

explications

explications diffuſes & inutiles, dont quelques-unes ne faiſoient que rendre en proſe ce qui étoit exprimé par les vers qui ſuivoient. Quelques-unes de ces comédies étoient compoſées pour ſervir de liaiſon à des ſpectacles, & à des fêtes magnifiques que Louis XIV encore jeune donnoit à ſa cour; on en imprimoit les ballets & les intermédes ſéparément, avec les noms de ceux qui y étoient employés pour le chant, & pour la danſe. On y joignoit quelquefois un argument de la comédie, acte par acte, ou ſcéne par ſcéne, pour donner une idée de l'action, & pour montrer la liaiſon qu'il pouvoit y avoir entre cette action, & les intermédes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens ſont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces piéces en leur entier; & les éditeurs y ont inſéré mal-à-propos ce qui ne ſervoit qu'à ſuppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter ſon attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les comédies contenuës dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impreſſion des piéces de théatre, doit être de mettre ſous les yeux du lecteur tout ce qui ſe paſſe dans la repréſentation. Un regard, un geſte d'un acteur, rend quelquefois ſenſible, ce que

l'auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans ſon dialogue. On a donc crû devoir diſtinguer juſqu'aux moindres mouvemens, & développer avec ſoin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la comédie ſe propoſe ; car comment reconnoître cette imitation, ſi toutes les actions ne ſont pas fidélement indiquées, puiſqu'elle dépend du concours de toutes ces actions ? On a ſuivi, dans cette vûë, les repréſentations des piéces de Moliere, qui ſe jouent actuellement ſur notre théatre ; on a encore conſulté les comédiens ſur ce qui auroit pû échapper.

Si ce travail eſt inutile pour ceux qui fréquentent les ſpectacles, il ne l'eſt pas pour les étrangers, ni pour ceux qui ſe contentent de lire ces ſortes d'ouvrages ; il pourra même être utile pour les ſiécles à venir. Il ſeroit à ſouhaiter que les comédies de Plaute, & de Térence nous euſſent été tranſmiſes avec le même ſoin : il y auroit, ſans doute, moins d'obſcurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoiſſons pas. *

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'inſtant où les acteurs entrent ſur

* *Ces réfléxions ſont autoriſées par celles du grand Corneille, dans ſon troiſiéme diſcours ſur la tragédie.*

le théatre, & celui où ils en ſortent : le nombre des ſcénes a été conſidérablement augmenté dans pluſieurs comédies ; diſons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que diſtinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Moliere lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raiſon, déſapprouver auſſi les indications qui ont été ajoûtées, puiſque l'auteur les avoit omiſes dans les éditions qui ont été faites, pour ainſi dire, ſous ſes yeux. Il ne ſeroit pas difficile de prouver, par ces éditions même, que Moliere ne ſe donnoit pas le ſoin de les revoir ; mais ce détail meneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que demandoit la compoſition de ſes piéces, le ſoin de former, & de ſoûtenir une troupe dont il étoit l'ame & le chef, la néceſſité où il étoit de jouer la comédie, les fréquens voyages à Verſailles, à ſaint Germain, & en d'autres endroits où ſa troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertiſſemens de la cour, mille autres occupations inſéparables de ſon état, ne pouvoient guéres lui laiſſer le loiſir de veiller à l'impreſſion de ſes ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même, s'il en eût donné une édition revûë & corrigée. Il ſemble l'an-

noncer dans la préface de *l'école des femmes*, il devoit y joindre des examens, à l'exemple du grand Corneille; une mort prématurée nous en a privés. Quelle ſource de regrets pour nous! Quelle poëtique, en effet, peut être plus inſtructive, que celle qui joint l'exemple aux préceptes, & qui, en établiſſant la régle qu'il faut ſuivre, en fait en même tems l'application! Il n'a point aſſez vécu pour notre plaiſir, & pour notre inſtruction; il avoit aſſez vécu pour ſa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette édition la vie de Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponſe à cette critique, on y a ſuppléé par des *mémoires ſur ſa vie & ſur ſes ouvrages*. L'auteur de ces mémoires, ſans rien omettre des faits les plus conſtans concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu ſûrs, peu importans, ou même étrangers au ſujet. Il ne s'eſt pas borné ſeulement à nous peindre le comédien, & le chef de troupe; il a crû que ſon ouvrage ſeroit encore plus intéreſſant, ſi quelques courtes réfléxions, tant hiſtoriques que critiques, mettoient les lecteurs en état de connoître,

* *Composée par Jean-Léonor le Gallois, ſieur de Grimareſt, & imprimée* in-12, *à Paris, par Jacques le Fébvre* en 1705.

dans chacune des comédies de Moliere, le mérite particulier qui les diſtingue, & dans celui qui les a compoſées, le reſtaurateur de la comédie françoiſe.

On a auſſi ſupprimé la *lettre écrite à une perſonne de qualité, ſur le ſujet du Miſantrope*, par le ſieur de Viſé; le *jugement ſur l'Amphitrion, extrait du dictionnaire hiſtorique & critique de m. Bayle; l'ombre de Moliere, comédie en un acte en proſe*, par le ſieur Brécourt; les *extraits de divers auteurs, contenant pluſieurs particularités de la vie de m.* * *de Moliere, & des jugemens ſur quelques-unes de ſes piéces*, non plus que le *recueil des épigrammes, épitaphes, ou autres piéces en vers, tant latines que françoiſes, faites par divers auteurs ſur m. de Moliere, & ſur ſa mort.* Qui voudroit recueillir toutes les critiques ou apologies, tant en vers qu'en proſe, & même en forme de comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à ſon ſujet par différens écrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume *in*-4°. Mais ce ſont les œuvres de Moliere qu'on donne au public, & non des œuvres diverſes concernant Moliere.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractériſent cette édition; mais, pour ne

* *C'eſt mal-à-propos qu'on a écrit* de Moliere, *puiſque lui-même dans* l'impromptu de Verſailles, *appelle ſa femme* mademoiſelle Moliere.

point répéter les mêmes choſes, on prie les lecteurs de conſulter les avertiſſemens imprimés à la ſuite du *mariage forcé*, de *Mélicerte*, de *George Dandin*, & de *la comteſſe d'Eſcarbagnas*. Preſque toutes ces additions ſont partie des œuvres de Moliere, & d'ailleurs elles ſont d'un genre qu'il a en quelque ſorte créé, puiſqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danſe à un ſujet, & de ne *faire qu'une ſeule choſe du ballet, & de la comédie. C'eſt*, dit-il dans la préface des fâcheux, *un mêlange qui eſt nouveau pour nos théatres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes qui pourroient être méditées avec plus de loiſir.* Il faut convenir que les ballets inſérés dans les piéces de Moliere, ſe reſſentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les compoſer, pour obéir aux ordres du Roi; mais on ne peut du moins lui diſputer la gloire d'avoir enrichi le théatre françois d'un genre de comédie, qui depuis y a été ſouvent employé avec ſuccès.

Quelques perſonnes ſouhaitoient qu'on ſuivît l'ortographe qui étoit en uſage du tems de Moliere; comme elle a varié, même de ſon vivant, on n'a pû s'y aſſujettir entierement : on n'a point auſſi adopté

la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la maniére d'écrire les mêmes mots, on l'a crûë indiſpenſable.

Les comédies ſont à préſent rangées ſuivant le tems qu'elles ont été repréſentées pour la premiere fois ſur les théatres du petit Bourbon, & du palais royal, relativement à la table générale qui eſt à la ſuite des *mémoires;* il y en a pluſieurs, à la fin deſquelles on trouvera les noms des comédiens qui y récitoient, & même des perſonnes qui y ont chanté & danſé; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être ſûr. De ſimples traditions, en pareil cas, ſont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La ſeule comédie de *la princeſſe d'Elide*, avoit cet avantage dans les éditions précédentes; on a eu recours, pour les autres, aux imprimés *in*-4°. qui ſe diſtribuoient à la cour dans le tems des premieres repréſentations. Comme Louis XIV, lui-même, ne dédaignoit pas d'y danſer, & que les princes, les princeſſes, & les ſeigneurs de ſa cour, à ſon exemple, s'en faiſoient un amuſement, on a crû que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curioſité du public, & lui paroître intéreſſant.

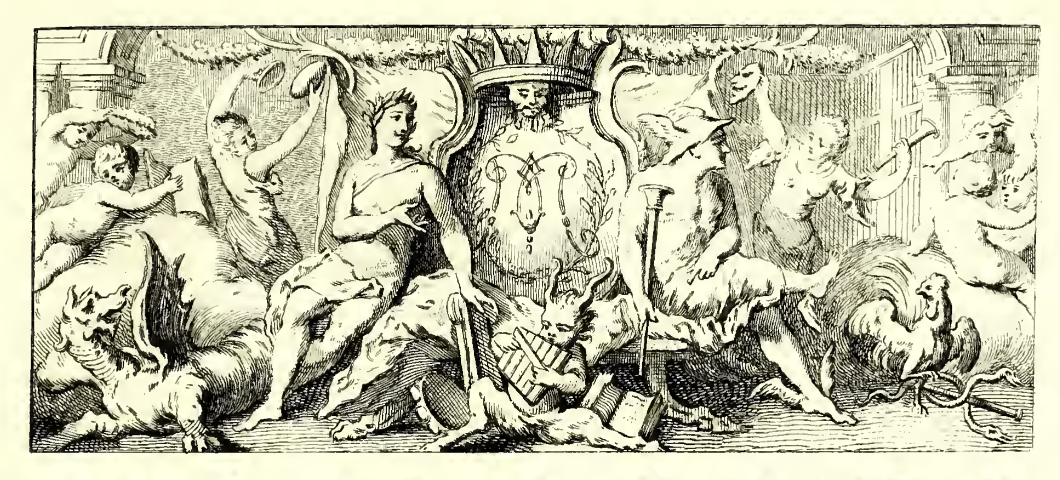
MEMOIRES

MEMOIRES

SUR

LA VIE

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.



MEMOIRES
SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.



EAN-BAPTISTE POCQUELIN, ſi célébre ſous le nom de MOLIERE, naquit à Paris en 1620. Il étoit fils & petit-fils de valets de chambre-tapiſſiers du Roi ; ſa mere, fille auſſi de tapiſſiers, (*a*) s'appelloit N... Boutet. Il paſſa quatorze années dans la maiſon (*b*) paternelle, où l'on ne ſongea qu'à lui donner une éducation conforme à ſon état. Sa famille qui le deſtinoit à la charge de ſon pere, en obtint pour lui la ſurvivance ; mais la complaiſance qu'avoit euë ſon grand-pere, de le mener ſouvent à l'hôtel de Bourgogne, ayant déjà commencé à développer en lui

(*a*) Ces deux familles étoient établies ſous les piliers des halles.

(*b*) On prétend que la maiſon où naquit Moliere, eſt la troiſiéme en entrant par la ruë ſaint Honoré.

le goût naturel qu'il avoit pour les ſpectacles, il conçut un deſſein fort oppoſé aux vûës de ſes parens; il demanda inſtamment, & on lui accorda avec peine, la permiſſion d'aller faire ſes études au collége de Clermont.

Il remplit cette carriére dans l'eſpace de cinq ans, pendant leſquels il contracta une étroite liaiſon avec Chapelle, Bernier, & Cyrano. Chapelle, aux études de qui l'on avoit aſſocié Bernier, avoit pour précepteur le célébre Gaſſendi, qui voulut bien admettre Pocquelin à ſes leçons, comme dans la ſuite il y admit Cyrano.

Les belles lettres avoient orné l'eſprit du jeune Pocquelin; les préceptes du philoſophe lui apprirent à raiſonner. C'eſt dans ſes leçons qu'il puiſa ces principes de juſteſſe qui lui ont ſervi de guides dans la plûpart de ſes ouvrages.

Le voyage de Louis XIII à Narbonne en 1641, interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui, qu'elles étoient de ſon choix. Son pere, devenu infirme, ne pouvant ſuivre la cour, il y alla remplir les fonctions de ſa charge, qu'il a depuis exercées juſqu'à ſa mort; mais, à ſon retour à Paris, cette paſſion pour le théatre, qui l'avoit porté à faire ſes études, ſe réveilla plus vivement que jamais. S'il eſt vrai, comme on l'a dit, qu'il ait étudié en droit, & qu'il ait été reçu (*c*) avocat, il céda bientôt à ſon étoile,

(*c*) Voici ce qu'en dit Grimareſt, vie de Moliere, page 312. Paris *in*-12. 1705. *On s'étonnera peut-être que je n'aye point fait M. de Moliere avocat, mais ce fait m'avoit abſolument été conteſté par des perſonnes que je devois ſuppoſer en ſçavoir mieux la vérité que le public..... Cependant ſa famille m'a ſi fortement aſſuré du contraire, que je me crois obligé de dire que Moliere fit ſon droit avec un de ſes camarades d'études; que dans le tems qu'il ſe fit recevoir avocat, ce camarade ſe fit comédien; que l'un & l'autre eurent du ſuccès, chacun dans ſa profeſſion; & qu'enfin, lorſqu'il prit fantaiſie à Moliere de quitter le barreau pour monter ſur le théatre, ſon camarade, de comédien, ſe fit avocat.*

qui le destinoit à être parmi nous le restaurateur de la comédie.

Le goût pour les spectacles étoit presque général en France, depuis que le cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux poëtes dramatiques. Plusieurs sociétés particuliéres se faisoient un divertissement domestique de jouer la comédie. Pocquelin entra dans une de ces sociétés, qui fut connue sous le nom de *l'illustre théatre*. (*d*) Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ses parens, qui ne pouvoient que désapprouver la profession qu'il embrassoit; peut-être aussi ne fit-il que suivre l'exemple des premiers acteurs (*e*) de l'hôtel de Bourgogne, qui avoient au théatre des noms particuliers, tant pour les rôles sérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vûë pendant quelques années; cet intervalle fut le tems des guerres civiles qui agitérent Paris & tout le royaume, depuis 1648 jusqu'en 1652. Moliere l'employa vraysemblablement à composer ses premiers ouvrages. La Béjart, comédienne de campagne, attendoit ainsi que lui, pour exercer son talent, un tems plus favorable; il lui rendit des soins, & bientôt, liés par les mêmes

(*d*) Elle parut d'abord sur les fossés de Nesle, & ensuite au quartier saint Paul. Ces nouveaux comédiens, qui jusques-là avoient joué pour leur plaisir, flatés par quelque succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le jeu de paume de la croix blanche au fauxbourg saint Germain; mais leur projet ne réussit pas. *Artaxerxe*, tragédie de *Magnon*, imprimée pour la premiere fois le 20 Juillet 1645, fut représentée par *l'illustre théatre*.

(*e*) Hen. le Grand s'appelloit *Belleville* comme comédien, & *Turlupin* comme farceur. Hugues Guéru étoit connu dans les piéces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*, & dans la farce sous celui de *Gautier Garguille*. C'est ainsi que Robert Guérin prit le nom de *la Fleur*, & de *Gros Guillaume*.

ſentimens, leurs intérêts furent communs. Ils formérent de concert une troupe, & partirent pour Lyon en 1653.

On y repréſenta *l'étourdi*, piéce en cinq actes, qui enleva preſque tous les ſpectateurs au théatre d'une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere, & le ſuivirent en Languedoc, où il offrit ſes ſervices à monſieur le prince de Conti, qui tenoit à Béziers les états de la Province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à ſa troupe. Ce prince avoit connu Moliere au collége, & s'étoit amuſé à Paris des repréſentations de *l'illuſtre théâtre*, qu'il avoit pluſieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (*f*) une place de ſécretaire auprès de ſa perſonne : le ſort de la ſcéne françoiſe en décida autrement.

L'étourdi reparut à Béziers avec un nouveau ſuccès, *le dépit amoureux* & *les précieuſes ridicules* y entraînerent tous les ſuffrages; on donna même des applaudiſſemens à quelques farces qui, par leur conſtitution irréguliére, méritoient à peine le nom de comédie, telles que *le docteur amoureux*, *les trois docteurs rivaux*, & *le maître d'école*, dont il ne nous reſte que les titres. On a penſé juſqu'ici que dans ces ſortes de piéces chaque acteur de la troupe de Moliere, en ſuivant un plan général, tiroit le dialogue de ſon propre fonds, (*g*) à la maniere des comédiens italiens; mais, ſi on en juge par deux piéces du même genre, qui ſont parve-

(*f*) *Voyez* Grimareſt, page 24. . . . (*g*) Ibidem, page 29.

nuës manuſcrites juſqu'à nous, (*h*) elles étoient écrites & dialoguées en entier. L'auteur les a probablement ſupprimées dans la ſuite, parce qu'il ſentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le dégré de réputation auquel il aſpiroit.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec ſa troupe partit pour Grenoble; il y reſta pendant le carneval de 1658. Il vint paſſer l'été à Rouen; &, dans les fréquens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit deſſein de ſe fixer, il eut accès auprès de Monſieur, qui le préſenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24 octobre de la même année, ſa troupe repréſenta la tragédie de Nicoméde devant toute la cour, ſur un théatre élevé dans la ſale des gardes du vieux louvre. A la fin de la piéce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il ſçut adroitement louer les comédiens de l'hotel de Bourgogne qui étoient préſens, il demanda la permiſſion de donner un de ces divertiſſemens qu'il avoit joués dans les provinces; il l'obtint: *le docteur amoureux* fut repréſenté & applaudi. Le ſuccès de cet eſſai rétablit l'uſage des piéces en un acte qui avoit ceſſé à l'hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux acteurs, que le Roi leur permit de s'établir à Paris, ſous le titre de troupe (*i*) de Monſieur, & de jouer alternativement avec

(*h*) Ces deux piéces ſe trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une eſt intitulée *le médecin volant*, l'autre *la jalouſie de Barbouillé*. Il y a quelques phraſes & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans *le médecin malgré lui*; & l'on voit dans *la jalouſie de Barbouillé* un canevas, quoiqu'informe, du troiſiéme acte de *George Dandin*.

(*i*) *Voyez* muſe hiſtorique de Loret, lettre 48 du 6 novembre 1659.

Cette troupe de comédiens
Que Monſieur avouë être ſiens.

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce titre dès 1658, avec la permiſſion de s'établir à Paris.

les comédiens italiens ſur le théatre (*k*) du petit Bourbon.

L'ETOURDI, ou LES CONTRE-TEMS, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, le 3 décembre 1658.

L'étourdi y fut repréſenté au commencement du mois de décembre 1658. On ne connoiſſoit guéres alors que des piéces chargées d'intrigue ; l'art d'expoſer ſur la ſcéne comique des caractéres & des mœurs, étoit réſervé à Moliere. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la comédie de *l'étourdi*, elle n'eſt point indigne de ſon auteur. Elle eſt partie à l'antique, puiſque c'eſt un valet qui met la ſcéne en mouvement, & partie dans le goût eſpagnol, par la multiplicité des incidens qui naiſſent l'un après l'autre, ſans que l'un naiſſe de l'autre néceſſairement; on y trouve des perſonnages froids, des ſcénes peu liées entre elles, des expreſſions peu correctes; le caractére de Lélie n'eſt pas même trop vrayſemblable, & le dénouement n'eſt pas heureux; le nombre des actes n'eſt déterminé à cinq, que pour ſuivre l'uſage, qui fixe à ce nombre les piéces qui ont le plus d'étenduë ; mais ces défauts ſont couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le ſpectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir ſur ce qui pourroit le bleſſer.

LE DEPIT AMOUREUX, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, au mois de décembre 1658.

Les incidens du *dépit amoureux* ſont arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût eſpagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vrayſemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des perſonnages, une ſource de vray comique; peres,

(*k*) La ſale du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'octobre 1660, pour conſtruire la façade du louvre qui eſt du côté de ſaint Germain l'Auxerrois, le Roi accorda à Moliere & aux comédiens italiens la ſale que le cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans ſon palais. Elle ſert aujourd'hui au ſpectacle de l'opera; Lulli l'obtint en 1673, après la mort de Moliere.

amans, maîtreſſes, valets, tous ignorent mutuellement les vûës particuliéres qui les font agir, ils ſe jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreurs qu'ils ne peuvent démêler. La converſation de Valere avec Aſcagne déguiſée en homme, celle des deux vieillards qui ſe demandent réciproquement pardon, ſans oſer s'éclaircir du ſujet de leur inquiétude, la ſituation de Lucile accuſée en préſence de ſon pere, & le ſtratagême d'Eraſte pour tirer la vérité de ſon valet, ſont des traits également ingénieux & plaiſans. Mais l'éclairciſſement du même Eraſte & de Lucile, qui a donné à la piéce le tître de *dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, ſont le morceau de cet ouvrage le plus juſtement admiré.

Les precieuses ridicules, comédie en un acte en proſe, répréſentée à Paris ſur le théatre du petit Bourbon, le 18 novembre 1659.

Quoique la comédie des *précieuſes ridicules* ne ſoit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne ſoit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang conſidérable parmi les chef-d'œuvres de Moliere. Il oſa, dans cette piéce, abandonner la route connuë des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carriére de comique ignorée juſqu'à lui. Une critique fine & délicate des mœurs & des ridicules qui étoient particuliers à ſon ſiécle, lui parut être l'objet eſſentiel de la bonne comédie.

La paſſion du bel eſprit, ou plûtôt l'abus qu'on en fait, eſpéce de maladie contagieuſe, étoit alors à la mode; le ſtile empoulé & guindé des romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces ouvrages, avoit paſſé dans les converſations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans

les penſées, s'étendoit juſques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la comédie des *précieuſes ridicules*; jamais ſuccès ne fut plus marqué. (*l*) Il produiſit une réforme générale; on rit, on ſe reconnut, on applaudit en ſe corrigeant. Ménage qui aſſiſtoit à la premiere repréſentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les ſottiſes qui viennent d'être critiquées ſi finement & avec tant de bon ſens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'eſt autre choſe que le ſentiment réfléchi d'un ſçavant détrompé; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par inſtinct, *Courage, Moliere, voilà la bonne comédie*, eſt la pure expreſſion de la nature, qui montre l'empire de la vérité ſur l'eſprit humain.

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE, comédie en trois actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théâtre du petit Bourbon, le 28 mars 1660.

On remarqua dans *le cocu imaginaire*, que l'auteur depuis ſon établiſſement à Paris, avoit perfectionné ſon ſtile. Cet ouvrage eſt plus correctement écrit que ſes deux premieres comédies. Mais ſi l'on y retrouve Moliere en quelques endroits, ce n'eſt pas le Moliere des *précieuſes ridicules*. Le tître de la piéce, le caractére du premier perſonnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régne, ſemblent annoncer qu'elle eſt moins faite pour amuſer des gens délicats, que pour faire rire la multitude; cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral; c'eſt de faire ſentir combien il eſt dangereux

(*l*) L'affluence des ſpectateurs obligea les comédiens à faire payer, dès la ſeconde repréſentation, le double du prix ordinaire. La piéce ſe ſoutint pendant quatre mois de ſuite.

de juger avec trop de précipitation, ſur tout dans les circonſtances où la paſſion peut groſſir ou diminuer les objets. Cette vérité, ſoutenuë par un fonds de plaiſanterie gaye, & d'une ſorte d'intérêt né du ſujet, attira un grand nombre de ſpectateurs (*m*) pendant quarante repréſentations, quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retînt la cour hors de Paris. Quelques auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils ſe déchaînérent avec plus de raiſon contre *Dom Garcie de Navarre*. Le choix du ſujet, tiré ou imité des eſpagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la comédie qu'au genre héroïque, & dont le fonds même eſt vicieux, put contribuer au peu de ſuccès de cet ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réuſſit pas mieux comme acteur. Il n'appella point du jugement du public; il ne fit pas même imprimer ſa piéce, quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être inſérés depuis dans d'autres comédies, & ſur tout dans *le miſantrope*. (*n*)

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, comédie héroïque en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal le 4 février 1661.

L'école des maris effaça l'impreſſion déſavantageuſe que *Dom Garcie* avoit laiſſée. Il eſt peu de piéces, ſur tout en trois actes, auſſi ſimples, auſſi claires, auſſi fécondes que celle-ci. Chaque ſcéne produit un incident nouveau, & ces incidens développés avec art, aménent inſenſiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vûs ſur le théatre françois. *Les Adelphes* de Térence n'ont fourni que l'idée

L'ECOLE DES MARIS, comédie en trois actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal le 24 juin 1661.

(*m*) *Voyez* l'avis au lecteur qui précéde *la cocuë imaginaire*, ou *les amours d'Alcippe & de Céphiſe*, comédie en trois actes en vers, par *Fr. Doneau*, Paris *in*-12, 1660.

(*n*) *Voyez* la ſcéne VIII. de l'acte IV. de *Dom Garcie*; & la ſcéne III. de l'acte IV. du *miſantrope*.

de *l'école des maris* : dans *les Adelphes*, deux vieillards d'humeurs oppoſées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à ſon fils, l'autre à ſon neveu; dans *l'école des maris*, ce ſont deux tuteurs chargés d'élever chacun une fille qui leur a été confiée; l'un ſévere, l'autre indulgent : le poëte françois a enchéri ſur le poëte latin, en donnant à ces deux perſonnages, non ſeulement l'intérêt de peres, mais encore celui d'amans; intérêt ſi fin, ſi vif, qu'il forme une piéce toute nouvelle, ſur l'idée ſimple de l'ancienne.

Les fâcheux comédie-ballet en trois actes en vers, repréſentée à Vaux au mois d'août 1661, & à Paris, ſur le théâtre du palais royal, le 4 novembre de la même année.

Le théatre retentiſſoit encore des juſtes applaudiſſemens qu'on avoit donnés à *l'école des maris*, lorſque *les fâcheux* furent repréſentés à Vaux chez monſieur Fouquet, ſurintendant des finances, en préſence du Roi & de la cour; Paul Peliſſon, moins célébre par la délicateſſe de ſon eſprit, que par ſon attachement inviolable à la perſonne de monſieur Fouquet, juſques dans ſes malheurs, en avoit compoſé le prologue à la louange du Roi; la ſcéne du chaſſeur dont le Roi (*o*) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoûtée dans la repréſentation de ſaint Germain. Cette eſpéce de comédie eſt preſque ſans nœud, les ſcénes n'ont point entre elles de liaiſon néceſſaire, on peut en changer l'ordre, en ſupprimer quelques-unes, en ſubſtituer d'autres, ſans faire tort à l'ouvrage : mais le point eſſentiel étoit de ſoutenir l'attention du ſpectateur, par la variété des caractéres, par la vérité des portraits, & par l'élégance continuë du ſtile. C'eſt l'aſſemblage de ces beautés exquiſes, c'eſt cette

(*o*) *Voyez* épître dédicatoire des *fâcheux*.

image, ou plûtôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le ſuccès des *fâcheux*. On vit pour la premiére fois *le chant & la danſe unis à un ſujet*, (*p*) *pour ne faire qu'une ſeule choſe du ballet & de la comédie*. Quoique les intermédes ne ſoient pas naturellement liés au ſujet, ce mélange plut par ſa nouveauté ; on eut peut-être de l'indulgence pour un ouvrage conçû, fait, appris, & préſenté en quinze jours. (*q*)

Le théatre de Moliere, ſi l'on en croit l'auteur de ſa vie, (*r*) eſſuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve quelquefois de la part des goûts de mode. Il l'attribuë au retour de Scaramouche en France ; mais cet admirable pantomime partit de Paris (*s*) au mois de juin 1662, n'y revint qu'au (*t*) mois de novembre de la même année, & *l'école des femmes* qui parut au mois de décembre ſuivant, attira tout Paris au théatre de Moliere. (*u*) Cette affluence de ſpectateurs ne le garantit point des critiques ſans nombre qui ſe répandirent dans le public contre ſon ouvrage, mais elle ſervit à l'en conſoler. Soit malignité, ſoit cabale, on inſiſta ſur de légers défauts, on releva juſqu'aux moindres négligences ; le défaut le plus eſſentiel ne fut pas remarqué : il eſt des images dangereuſes, qu'on ne

L'ECOLE DES FEMMES, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal, le 26 décembre 1662.

(*p*) *Voyez* préface des *fâcheux*. (*q*) ibidem.

(*r*) *Voyez* Grimareſt, page 125.

(*s*) *Voyez* muſe hiſtorique de Loret, lettre 21 du 10 juin 1662. (*t*) ibid. lettre 45 du 18 novembre 1662 (*u*) ibid. lettre 2. du 30, janvier 1663, où il dit, en parlant de *l'école des femmes*,

Piéce qu'en pluſieurs lieux on fronde ;
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important,
Pour le voir, n'en attira tant,

doit jamais expoſer ſur la ſcéne. Mais, ſi l'on ne conſidére que l'art qui régne dans cette piéce, on ſera forcé de convenir que *l'école des femmes* eſt une des plus excellentes productions de l'eſprit humain. Les reſſorts en ſont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confidence réitérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la duppe, malgré ſes précautions.

» *D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé,*

le caractére inimitable d'Agnès, le jeu des perſonnages ſubalternes, tous formés pour elle, le paſſage prompt & naturel de ſurpriſe en ſurpriſe, ſont autant de coups de maître. Ce qui diſtingue encore plus particuliérement *l'école des femmes*, & dont l'antiquité ni les théatres modernes n'ont donné aucun modéle, c'eſt que tout paroît récit & tout eſt en action; chaque récit, par ſa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace ſi vivement, que le ſpectateur croit en être le témoin; & par un avantage ſingulier que le récit a ſur l'action dans cette piéce, en apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la perſonne qui a intérêt d'être inſtruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La reſſemblance que l'on pourroit trouver entre *l'école des maris* & *l'école des femmes*, ſur ce qu'Arnolphe & Sganarelle ſont tous deux trompés par les meſures qu'ils prennent pour aſſûrer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Moliere, qui a trouvé le ſecret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénuë & ſpirituelle, qui

ne pêche contre les bienſéances, que parce qu'Arnolphe les lui a laiſſé ignorer, ne ſont pas les mêmes que ceux d'Iſabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient ſon tuteur.

Moliere n'oppoſa pendant long-tems que les repréſentations toujours ſuivies de ſa piéce, aux critiques que l'on en faiſoit, & ne ſongea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de juin 1663, qu'il donna au public ſa comédie intitulée *la critique de l'école des femmes*. Le fonds en devoit être une diſſertation, & n'admettoit par conſéquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un auteur comique, quelque genre qu'il mette ſur la ſcéne. Il ſçut, par le tableau de ce qui ſe paſſa dans les cercles de Paris, tandis que *l'école des femmes* en faiſoit l'entretien, tracer une image fidéle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractére des converſations ordinaires des perſonnes du monde. Par le choix des perſonnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins en vûë de faire la ſatyre de ſes cenſeurs, que l'apologie de ſa piéce; ſéduit peut-être par le panchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux ſe défendre qu'en attaquant. Bourſault ne laiſſa pas de faire jouer à l'hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre*; il ſuivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en ſuppoſant une cléf connuë de *l'école des femmes* qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES, comédie en un acte en proſe, repréſentée ſur le théatre du palais royal le 1 juin 1663.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'é-

prouver de nouvelles marques, (x) crut devoir en ſa préſence & aux yeux de toute la cour, détruire un ſoupçon dont les impreſſions lui pouvoient être déſavantageuſes, & fit paroître *l'impromptu de Verſailles*. Bourſault n'y eſt pas épargné, il y eſt nommé avec le dernier mépris; mais ce mépris ne tombe que ſur l'eſprit & ſur les talens : il avoit attaqué Moliere par un endroit plus ſenſible.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, comédie en un acte en proſe, repréſentée à Verſailles le 14 octobre 1663. & à Paris ſur le théatre du palais royal le 4 novembre de la même année.

Ce qui regarde, dans *l'impromptu de Verſailles*, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'eſprit de vengeance, mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puiſque dans l'imitation chargée du jeu de ces acteurs, on découvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on ſe feroit un mérite de rencontrer dans cette piéce la datte de ſon mariage avec la fille de la comédienne Béjart. (y)

LA PRINCESSE D'ELIDE, comédie-ballet, (le premier acte & la premiére ſcéne du ſecond en vers, le reſte en proſe,) repréſentée à Verſailles le 8 may 1664, & à Paris ſur le théatre du palais royal le 9 novembre de la même année.

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête auſſi ſuperbe que galante. Elle commença le 7 mai, & dura pluſieurs jours. Le détail en eſt imprimé à la ſuite de la *princeſſe d'Elide, comédie-ballet*, qui en faiſoit partie. Cette piéce réuſſit, & la cour ne traita point avec ſévérité un ouvrage

(x) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux libéralités du Roi en 1663, par les ſoins de m. Colbert. On trouve à la fin du tome VI de cette édition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce ſujet.

(y) Impromptu de Verſailles, ſcéne I.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand merci, monſieur mon mari, voilà ce que c'eſt; le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

fait

fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit eu le tems d'écrire en vers que le premier acte, & la premiére scéne du second. L'applaudissement du prince, récompense aussi juste que flateuse pour Moliere, les allusions vrayes ou fausses qui pouvoient avoir quelque chose de mystérieux, les agrémens de la musique & de la danse; & plus encore l'espéce d'yvresse que produisent le mouvement & l'enchaînement des plaisirs, contribuérent au succès de *la princesse d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit séparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; & comme le spectateur n'étoit ni au même point de vûë, ni dans la situation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit destinée, on ne tint compte à l'auteur que de la finesse avec laquelle il développe quelques sentimens du cœur, & de l'art qu'il employe pour peindre l'amour propre & la vanité des femmes.

LE MARIAGE FORCÉ, comédie-ballet en un acte en prose, représentée au louvre le 29 janvier 1664, & à Paris sur le théâtre du palais royal, avec quelques changemens, le 15 novembre de la même année.

Le mariage forcé, ballet du Roi, ainsi intitulé parce que le Roi y avoit dansé une entrée dans la représentation qui en fut faite au louvre le 29 janvier 1664, parut sous le même titre le 13 may, septiéme jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une avanture réelle, qui avoit un rapport éloigné à l'intrigue, ait alors donné à cette piéce un sel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris sous le titre de comédie, avec des changemens. Le plus considérable est l'addition de la scéne de Doriméne & de Lycaste, dont Sganarelle est témoin; elle suplée au magicien chantant, qui détournoit Sganarelle de son mariage.

Ce ne fut point par son propre choix que Moliere traita

Dom Juan, ou le festin de Pierre, comédie en cinq actes en prose, représentée à Paris sur le théatre du palais royal le 15 février 1665.

le ſujet de *Dom Juan, ou le feſtin de Pierre.* Les italiens qui l'avoient emprunté des (z) eſpagnols, le firent connoître en France ſur leur théatre, où il eut un extrême ſuccès. Un ſcélerat odieux par ſes noirceurs & par ſon hypocriſie, le prodige inſenſé d'une ſtatuë qui parle & qui ſe meut, le ſpectacle extravagant de l'enfer, ne révoltérent point la multitude; toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des acteurs, frappée d'une nouvelle eſpéce de tragi-comique, elle fit grace à un mélange monſtrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. *Ce ſujet fit tant de bruit chez les italiens*, dit Roſimond, (a) *que toutes les troupes en voulurent régaler le public.*

En 1660, Villiers comédien de l'hôtel de Bourgogne, le fit repréſenter en vers. Moliere le donna en proſe en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un ſi mauvais choix, par la médiocrité du ſuccès; ſoit que le préjugé qui régnoit alors contre les comédies en cinq actes écrites en proſe, fût plus fort que l'eſprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux italiens & à l'hôtel de Bourgogne, ſoit que l'on y fût bleſſé de quelques traits hazardés que (b) l'auteur ſupprima à la ſeconde repréſentation.

(z) Tirſo de Molina en eſt l'auteur. Le titre eſpagnol eſt *El conbidado de piedra*, qui ſignifie, *le convié de pierre*, ou *la ſtatuë de pierre conviée à un repas* ce qui a été mal rendu en françois par l'expreſſion de *feſtin de Pierre.* Dom Pedre, nom du commandeur que la ſtatuë repréſente, peut avoir donné lieu à cette mépriſe.

(a) *Voyez* l'avis au lecteur du *nouveau feſtin de Pierre*, ou de *l'athée foudroyé*, comédie en cinq actes en vers, par *Roſimond*, Paris *in*-12, 1670.

(b) Dom Juan dans une ſcéne avec un pauvre qui lui demandoit l'aumône, ayant appris de lui qu'il paſſoit ſa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas ſouvent de quoi manger, ajoutoit.. *Tu paſſes ta vie à prier Dieu, il te laiſſe mourir de faim, prend cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

En 1669, Dorimond, comédien de Mademoiselle, & en 1670, Rosimond, comédien du marais, traitérent en vers le même sujet pour leur théatre. Enfin la troupe formée, en 1673, des débris de celle du marais & de celle du palais royal, représenta à l'hôtel de Guénégaud, en 1677, *le festin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira sous cette forme un concours prodigieux, (*c*) & c'est le seul que l'on représente aujourd'hui.

L'AMOUR MEDECIN, comédie en trois actes en prose, avec un prologue, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, & à Paris sur le théatre du Palais royal, le 22 du même mois.

L'amour médecin, est encore un de ces ouvrages précipités, que l'on ne doit point juger avec rigueur. (*d*) Moliere lui-même ne *conseille de lire cette comédie qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu de théatre*. La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un médecin chez qui elle logeoit, quand elle seroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit, (*e*) déterminé Moliere, à mettre depuis les médecins si souvent sur la scéne. Choqué du maintien grave, des dehors étudiés, & du vain étalage de mots scientifiques que les médecins de son tems affectoient, pour en imposer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amusant, à la vérité, qu'instructif. Aussi les médecins, & les marquis, qu'il a peints plusieurs fois dans des attitudes diverses, ne sont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorsqu'il avoit en vûë de corriger un ridicule plus essentiel, ou un vice contraire à la société, il réservoit la

(*c*) *Voyez* mercure galant, janvier 1677, page 33.

(*d*) Il fut proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours. *Voyez* avis au lecteur de *l'amour médecin*.

(*e*) *Voyez* Grimarest, page 76.

premiére place pour un de ces caractéres singuliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Le misantrope, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 4 juin *1666.*

Tel est celui du *misantrope*, qui sera toujours regardé chez les nations polies, comme l'ouvrage le plus parfait de la comédie françoise. Si l'on en considére l'objet, c'est la critique universelle du genre humain; si l'on examine l'ordonnance, tout se rapporte au misantrope, on ne le perd jamais de vûë, il est le centre d'où part le rayon de lumiére qui se répand sur les autres personnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, sans aimer ni censurer les hommes, souffre leurs défauts, uniquement par la nécessité de vivre avec eux, & par l'impossibilité de les rendre meilleurs, forme un contraste heureux avec le sévére Alceste, qui, ne voulant point se prêter à la foiblesse de ces mêmes hommes, les haït & les censure parce qu'ils sont vicieux. L'intrigue n'est pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraysemblance quelques personnages, qui, par leurs caractéres opposés ou comparés à celui d'Alceste, pûssent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étenduë, la médisance, la coquéterie, la vanité, la jalousie, & presque tous les ridicules des hommes. Il semble que la misantropie soit incompatible avec l'amour; mais un misantrope amoureux d'une coquette, fournit à l'auteur des ressources nouvelles pour développer plus parfaitement ce caractére. Ce sont là de ces traits où l'art seul ne peut rien, si l'on n'est inspiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du duc de Montausier, *je voudrois ressembler au misantrope de Moliere*, a pû donner lieu au reproche que l'on a fait

à l'auteur, d'avoir voulu présenter sous une face désavantageuse, un caractére dont tout homme vertueux pourroit se faire honneur; mais ce mot est plûtôt l'expression vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle seroit poussée trop loin, qu'une critique solide de la piéce. Moliere en exposant l'humeur bizarre d'Alceste, n'a point eu dessein de décréditer ce qui en étoit la source & le principe; c'est sur la rudesse de la vertu peu sociable & peu compatissante aux foiblesses humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger son siécle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des spectateurs accoûtumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au spectacle de la comédie, ce degré d'attention nécessaire pour saisir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette piéce; le comique noble qui y régne ne fut point senti; enfin, malgré la pureté & l'élégance du stile, elle fut reçûë froidement.

On rapporte un fait singulier qui peut y avoir contribué. A la premiére représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le parterre applaudit; Alceste démontre dans la suite de la scéne, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient.

» *De ces colifichets dont le bon sens murmure.*

Le public confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la piéce.

Moliere ne se rebuta point. Il crut devoir rappeller les spectateurs par quelque ouvrage moins bon, mais plus amusant, dans l'espérance que le public se laisseroit insensible-

Le medecin malgré lui, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 6 août 1666.

ment éclairer fur le bon ; & parviendroit peut-être, à en connoître tout le prix. Il joignit au mifantrope *le médecin malgré lui*, & Alcefte paffa à la faveur de Sganarelle. Il fupprima la derniére piéce, quand il crut que le mérite de la premiére avoit été reconnu ; fans cette adreffe, *le mifantrope* devenoit la victime de l'injuftice ou de l'ignorance. Le fuccès qu'il eut alors, n'a fait aucun tort au *médecin malgré lui* ; on diftingua les genres, & la petite piéce fe voit encore avec plaifir.

Mélicerte, paftorale héroïque en vers, repréfentée à faint Germain en Laye au mois de décembre 1666, dans le ballet des mufes.

Moliere fit paroître dans la même année *Mélicerte*, paftorale héroïque en vers, dont il n'avoit compofé que les deux premiers actes ; elle fut repréfentée en cet état à faint Germain. La fcéne du fecond acte entre Mirtil & Mélicerte, eft remarquable par la délicateffe des fentimens, & par la fimplicité de l'expreffion ; en général, tout ce que difent les deux amans eft du même ton. Guérin le fils (*f*) qui, en 1699, acheva cette piéce, y joignit des intermédes, & changea la verfification des deux premiers actes, qu'il mit en vers libres & irréguliers ; la comparaifon n'eft pas à fon avantage. Il a auffi fubftitué un bouquet de fleurs au préfent du moineau que Mirtil donnoit à fa maîtreffe.

Fragment d'une pastorale comique, repréfentée à faint Germain en Laye, au mois de décembre 1666, dans le ballet des mufes, à la fuite de Mélicerte.

Le *fragment d'une paftorale comique* du même auteur, qu'on a ajoûté dans cette édition, ne peut donner lieu à aucun détail ; cette paftorale étoit mêlée d'entrées de ballet, de fcénes en mufique, & de fcénes récitées. Le peu

(*f*) Il étoit né du mariage de la veuve de Moliere avec Euftache-François Détriché, comédien, connu fous le nom de Guérin, & mort le 28 janvier 1718, dans la 92 année de fon âge.

qui nous en reſte, ſuffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étenduë du génie de Moliere, qui ſçavoit ſe plier en tant de maniéres, & ſe prêter à tous les genres.

Le ſicilien, ou *l'amour peintre*, ſuivit de près les repréſentations de ces deux paſtorales. C'eſt une comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque reſſemblance avec celui de *l'école des maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans *le ſicilien*, comme il trompe Sganarelle dans *l'école des maris*. La fineſſe du dialogue, & la peinture vive de l'amour dans un amant italien & dans un amant françois, font le principal mérite de cette piéce, qui étoit ornée de muſique & de danſes.

LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, comédie - ballet en un acte en proſe, repréſentée dans le ballet des muſes, à ſaint Germain en Laye, au mois de janvier 1667, & à Paris ſur le théatre du palais royal, le 10 juin de la même année.

Les trois premiers actes de *Tartuffe* avoient été repréſentés à la ſuite des *fêtes de Verſailles*, (g) le 12 may 1664, en préſence du Roi & des Reines. Le Roi *défendit* (h) *dès lors cette comédie pour le public, juſqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juſte diſcernement*, *& ajoûta* (i) *qu'il ne trouvoit rien à dire à cette comédie*. Les faux dévots profitérent de cette défenſe, pour ſoulever Paris & la cour contre la piéce & contre l'auteur. Moliere ne fut pas ſeulement en butte aux Tartuffes, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens ſimples & faciles à ſéduire; les vrays dévots étoient même alarmés, quoique l'ouvrage ne fût guéres connu (k) ni des uns ni

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal, le 5 août 1667, & depuis ſans interruption le 5 février 1669.

(g) Fêtes de Verſailles en 1664. ſixiéme journée. (h) ibidem. (i) Premier placet ſur *Tartuffe*.

(k) Les trois premiers actes repréſentés à Verſailles le 12 mai 1664, le furent encore à Villers-côterèz chez monſieur en préſence du Roi & des Reines le 24 ſeptembre ſuivant. La piéce entiére fut jouée au Rainci chez m. le Prince le 29 novembre de la même année, & au même lieu, le 9 novembre 1665.

des autres. Un curé de... (*l*) dans un livre présenté au Roi, décida que l'auteur étoit digne du feu, & le *damnoit* de sa propre autorité. Enfin Moliere eut à essuyer tout ce que la vengeance & le zéle peu éclairé ont de plus dangereux. Des prélats, & (*m*) le légat, après avoir entendu la lecture de cet ouvrage, en jugérent plus favorablement; & le Roi (*n*) permit verbalement à Moliere de faire représenter sa piéce. Il y fit *plusieurs adoucissemens*, (*o*) que l'on avoit apparemment exigés. *Il la produisit sous le tître de* l'imposteur *& déguisa le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit; &* crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (*p*) 5 août 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (*q*) le (*r*) lendemain, d'en suspendre la représentation, le rendit moins sensible aux applaudissemens qu'il avoit reçûs. Il envoya sur le champ les sieurs la Thorilliere & la Grange, au camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui présenter le (*s*) mémoire qui est imprimé à la tête des différentes éditions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permission autentique de remettre cette comédie sur le théatre. Elle reparut à Paris le (*t*) 5 février de cette année. Dès qu'elle eut été connuë, les vrays dévots furent désabusés, les hypocrites confondus, & le poëte justifié; on trouva dans le caractére & dans les discours du vertueux

(*l*) Premier placet sur *Tartuffe*. (*m*) ibid. (*n*) Second placet. (*o*) ibid. Il changea entre autres ce vers,

O Ciel! Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*p*) *Voyez* Grimarest, page 176. (*q*) par m. le premier président du Parlement de Paris. (*r*) Second placet. (*s*) Il est sous le tître de *second placet*. (*t*) Troisiéme placet.

Cléante,

Cléante, des armes pour combattre les raiſonnemens faux & ſpécieux de l'hypocriſie. *

Ce n'eſt pas ſeulement par la ſingularité & la hardieſſe du ſujet, ni par la ſageſſe avec laquelle il eſt traité, que cette piéce mérite des éloges. La premiere ſcéne eſt auſſi heureuſe que neuve, auſſi ſimple que vive; au lieu de ces confidences que l'on y employe ſi ordinairement, une vieille grand'mere ſcandaliſée de ce qu'elle a pû voir de peu ſéant chez ſa belle-fille, ſort en donnant à ceux qui compoſent cette maiſon, des leçons aigres qui les caractériſent tous; car on diſtingue le vrai juſques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout eſt en mouvement, & l'agitation théatrale augmente par degrés juſqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la ſcéne avec ſon maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'hipocrite, que Cléante oppoſe à celui du vrai dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux actes, paroît au troiſiéme. L'intrigue alors, plus animée, tire également ſa vivacité, & des nouveaux reſſorts qu'on employe contre ce ſcélérat, & de l'adreſſe avec laquelle il ſçait tourner à ſon avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à meſure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette ſcéne ſi ſinguliére & ſi admirable du quatriéme acte, que la néceſſité de démaſquer un vice auſſi abominable que l'hypocriſie rendoit indiſpenſable. L'éloge de Louis XIV,

* Les camarades de Moliere voulurent abſolument qu'il eût double part, ſa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe*; ce qui a toujours été depuis réguliérement exécuté. *Voyez* Grimareſt, page 196.

placé à la fin de la piéce, dans la bouche de l'éxemt, ne peut justifier, aux yeux des critiques, le vice du dénouement.

AMPHITRION, comédie en trois actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 13 juin 1668.

Si ce fut sans fondement qu'on accusa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, ont eût pû lui reprocher, à plus juste titre, d'avoir choqué la bienséance dans *Amphitrion*. Mais, soit par respect pour l'antiquité, (*u*) soit par une suite de l'usage où l'on est d'adopter sans scrupule les rêveries les plus indécentes de la mythologie, soit que l'on fût déja familiarisé avec ce sujet, par *les Sosies* de Rotrou, (*x*) on n'y fit pas même attention. On se contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la justesse de son goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la piéce latine, n'auroit pas réussi à faire pancher la balance en faveur de Plaute; le paralléle des deux comédies n'auroit servi qu'à montrer la supériorité de l'auteur moderne sur l'ancien. Thessala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne sont que de simples confidentes d'Alcméne; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un personnage plus intéressant par lui-même. La scéne de Sosie avec elle, n'est point une répétition vicieuse de celle d'Amphitrion avec Alcméne, quoique le maître & le valet ayent également pour objet de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes. Les deux scénes ne produisent pas le même

(*u*) Euripide & Archippus avoient traité pour les grecs ce sujet, que Plaute a fait connoître aux romains.

(*x*) *Les Sosies*, comédie en cinq actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 juin 1638, Paris *in-4°*.

effet, par la différence que l'auteur a miſe entre la conduite de Jupiter avec Alcméne, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit ſa comédie par le ſérieux d'un Dieu en machine, auroit ſçû gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Soſie, les complimens importuns des amis d'Amphitrion, ſur un ſujet auſſi délicat.

Mais, enfin, coupons aux diſcours,
Et que chacun, chez ſoi, doucement ſe retire;
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

A n'enviſager cette réflexion, qui achéve le dénouement, que du côté de la plaiſanterie, l'on avouera qu'il étoit difficile de terminer plus finement ſur le théatre françois, une intrigue auſſi galante. *L'on rit*, dit Horace, (y) *& le poëte eſt tiré d'affaire.*

Le ſuccès des vers libres à rimes croiſées, que Moliere a employés dans Amphitrion, a pû faire penſer que ce genre de poëſie étoit le plus propre à la comédie, parce qu'en s'éloignant du ton ſoutenu des vers alexandrins, il approche davantage du ſtile aiſé de la converſation; cependant l'ancien uſage a prévalu ſur le théatre. Soit habitude, ſoit difficulté de réuſſir autrement, on continua d'écrire en vers alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorſqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le ſtile de la ſcéne comique. C'étoit alors une ſingularité, un défaut même pour une comédie en cinq actes, que d'être écrite en proſe. On

(y) *Solventur riſu tabulæ, tu miſſus abibis.* Satyra prima, lib. 2. v. 86.

étoit moins difficile ſur les piéces qui n'avoient qu'un ou trois actes.

L'AVARE, comédie en cinq actes en proſe, repréſentée ſur le théatre du palais royal, le 9 ſeptembre 1668.

Le mérite de *l'avare* céda pour quelque tems à la prévention générale; l'auteur qui avoit été obligé de le retirer (z) à la ſeptiéme repréſentation, le fit reparoître ſur la ſcéne en 1668. On fut forcé de convenir qu'une proſe élégante pouvoit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la verſification, qui ajoûte quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occaſion d'employer, pouvoit quelquefois auſſi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui naît de la liberté du ſtile ordinaire. Il eſt, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altére & affoiblit.

Dès que le préjugé eut ceſſé, on rendit juſtice à l'auteur. La propoſition faite à l'avare d'épouſer ſa fille ſans dot, l'enlévement de la caſſette, le déſeſpoir du vieillard volé, ſa mépriſe à l'égard de l'amant de ſa fille qu'il croit être le voleur de ſon tréſor, l'équivoque de la caſſette, ſont les traits principaux que Moliere a puiſés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des reſſources que le hazard leur donne contre la pauvreté: Euclion, né pauvre, veut encore paſſer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or; il n'eſt occupé que du ſoin de cacher ce tréſor, dont ſon avarice l'empêche de faire uſage. Le poëte françois embraſſe un objet plus étendu & plus utile. Il repréſente l'avare ſous

(z) On ne ſçait pas préciſément en quel tems *l'avare* parut pour la premiere fois.

différentes faces ; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il ſoit l'un & l'autre. Le déſir de conſerver ſon bien, en dépenſant le moins qu'il peut, eſt égal au déſir inſatiable d'en amaſſer davantage ; cette avidité le rend uſurier, il le devient envers ſon fils même ; il eſt amant par avarice, & c'eſt par avarice qu'il ceſſe de l'être.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, comédie en trois actes en proſe, repréſentée avec des intermédes à Verſailles le 15 juillet 1668, & à Paris, ſans intermédes, ſur le théatre du palais royal, le 9 novembre de la même année.

Quoique, dans tous les tems, l'expérience ait montré que la diſproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, ſont des ſources intariſſables de diſcorde entre deux perſonnes que l'intérêt, d'une part, &, de l'autre la vanité, engagent à s'épouſer, cet abus n'en eſt pas moins commun dans la ſociété : Moliere entreprit de le corriger. Les naïvetés groſſiéres des valets qui trompent George Dandin, le caractére chargé d'un gentilhomme de campagne & de ſa femme, ſont des moyens mis heureuſement en œuvre pour rendre cette vérité ſenſible ; mais on voudroit en vain excuſer le caractére d'Angelique, qui, ſans combattre ſon panchant pour Clitandre, laiſſe trop paroître ſon averſion pour ſon mari, juſqu'à ſe prêter à tout ce qu'on lui ſuggére pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent être entiérement innocentes, quand on ne les accuſeroit que de légéreté & d'imprudence, tournent toujours à ſon avantage, par les expédiens qu'elle trouve pour ſe tirer d'embarras ; de ſorte que l'on eſt peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme, toujours heureuſe, quoique toujours coupable, que déſabuſé des mariages peu ſortables, par l'exemple de l'infortune du mari. Auſſi cette

piéce eut-elle des censeurs, & peu de critiques; elle parut devant le Roi avec des intermédes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des éditions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la fête où *George Dandin* fut représenté.

Monsieur de Pourceaugnac, comédie-ballet, en trois actes en prose, représentée à Chambord au mois d'octobre 1669, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 15 novembre de la même année.

La comédie de *M. de Pourceaugnac*, embellie aussi de chants & de danses, est d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire. Le ridicule outré d'un provincial donne lieu à un intrigant de profession, qui est dans les intérêts d'Eraste, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner sa fille à monsieur de Pourceaugnac, & monsieur de Pourceaugnac de finir le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les piéges dans lesquels Sbrigani fait tomber l'avocat de Limoges, paroîtront plus vraisemblables, si l'on se rappelle que cet adroit napolitain, pour régler les mesures qu'il avoit à prendre, est allé, à la descente du coche, étudier le caractére & l'esprit de l'homme qu'il vouloit jouer. Les intermédes se ressentent du ton peu noble de toute la piéce.

Les amans magnifiques, comédie-ballet, en cinq actes en prose, représentée à saint Germain en Laye, au mois de février 1670, sous le titre de *divertissement royal.*

Le Roi donna le sujet des *amans magnifiques*. Deux princes rivaux s'y disputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une princesse. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermédes, tout ce que le théatre (*a*) lui pût fournir de divertissemens propre à flater le goût de la cour. Le personnage de Sostrate est un caractére d'amant qu'il n'avoit pas encore exposé sur la scéne; Clitidas, plaisant de cour, est plusfin que n'est Moron dans la *prin-*

(*a*) *Voyez* avant propos.

cesse d'Elide. Un astrologue, dont l'artifice démasqué sert à détromper les grands d'une foiblesse qui fait peu d'honneur à leurs lumiéres, dédommage en partie de la singularité peu vraisemblable d'un dénouement machinal. L'auteur, qui, par de solides réflexions, & par sa propre expérience, avoit appris à distinguer ce qui convenoit aux différens théatres pour lesquels il travailloit, ne crut pas devoir hazarder cette comédie sur le théatre de Paris. Il ne la fit pas même imprimer, quoiqu'elle ne soit pas sans beautés pour ceux qui sçavent se transporter aux lieux, aux tems, & aux circonstances dont ces sortes de divertissemens tirent leur plus grand prix.

La cour fut moins favorable au *bourgeois gentilhomme*. Elle confondit cette piéce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV. en jugea mieux, & rassûra l'auteur alarmé du peu de succès de la premiere représentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui présentoit; la foule imposa silence aux critiques. On reconnut dans monsieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états; c'est la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne sont. Ce ridicule n'eût pas été sensible dans un rang trop élevé; il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas : pour faire effet sur la scéne comique, il falloit que, dans le choix du personnage, il y eût assez de distance entre l'état dont il veut sortir, & celui auquel il aspire, pour que le seul contraste des maniéres propres à ces deux états, peignît sensiblement, dans un seul point & dans un même sujet, l'excès du ridicule général qu'on vouloit

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, comédie-ballet, en cinq actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1670, & à Paris sur le théatre du palais royal, le 29 novembre de la même année.

corriger. *Le bourgeois gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le personnage, le masque & le visage, tellement mis en opposition d'ombres & de lumiéres, qu'on démêle toujours ce qu'il est, & ce qu'il veut paroître. Le sens droit de madame Jourdain, la complaisance intéressée de Dorante, la gayeté ingénuë de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde de Covielle, & la burlesque vanité des différens maîtres d'arts & de sciences, jettent encore un nouveau jour sur le caractére de monsieur Jourdain; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle espéce de ridicule, qui rejaillit sur lui, &, de lui, sur tous les états de la vie. La cérémonie turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas se prêter, a pû passer à la faveur de la beauté de la musique, & de la singularité du spectacle.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 24 mai 1671.

Si l'on faisoit grace au sac ridicule que l'on a si souvent critiqué après Despréaux, on trouveroit dans *les fourberies de Scapin*, des richesses antiques qui n'ont pas déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même du sac, ni la scéne de la galére, rectifié d'après Cyrano, & se seroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Térence ne désavoueroit pas (*b*) l'ouverture simple & adroite de la piéce; Octave y fait redire à son valet, ou plûtôt répéte lui-même une nouvelle dont il est affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monosyllabes. Térence se retrouveroit encore dans la scéne où Argante raisonne tout haut, tandis que Scapin répond, sans être vû ni

(*b*) *Voyez* la premiere scéne de *l'Andrienne*.

entendu

entendu d'Argante, pour inſtruire le ſpectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les eſclaves dans Plaute & dans Térence, font l'ame de la piéce, ne produiſent pas un comique auſſi élégant que celui dont Moliere a le premier donné l'exemple à ſon ſiécle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

PSICHE'; tragédie-ballet en cinq actes en vers, repréſentée, à Paris au palais des tuilleries pendant le carnaval 1670, & ſur le théatre du palais royal, le 24 juillet 1671.

Dans *Pſiché*, tragédie-ballet en vers libres, Moliere crut devoir ſacrifier la régularité de la conduite, à des ornemens acceſſoires. Preſſé par les ordres du Roi, qui ne lui donnerent pas le tems d'écrire ſa piéce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'aſſujettir au plan de Moliere: (*c*) les grands hommes ne ſçauroient être jaloux. Quinault compoſa les paroles françoiſes, qui furent miſes en muſique par Lulli. La magnificence royale que l'on étala dans la repréſentation, & le concours des auteurs illuſtres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promtement les ordres de Louis XIV, ajouterent un nouveau luſtre à cette piéce, qui ſera toujours célébre par un grand nombre de traits; &, ſur tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Pſiché.

LES FEMMES SÇAVANTES, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théatre du palais royal, le 11 mars 1672.

Moliere travailla plus à loiſir la comédie des *femmes ſçavantes*. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-eſprit & de l'érudition pédanteſque. Un ſujet pareil ne fournit rien en apparence qui puiſſe être intéreſſant ſur le théatre; préjugé qui nuiſit d'abord au ſuccès de la piéce, mais qui

(*c*) Moliere n'a fait que le prologue, le premier acte, & les deux premieres ſcénes du ſecond & du troiſiéme acte.

ne dura pas. On ſentit bientôt avec quel art l'auteur avoit ſçû tirer cinq actes entiers d'un ſujet aride en lui-même, ſans y rien mêler d'étranger; & on lui ſçut gré d'avoir préſenté ſous une face comique, ce qui n'en paroiſſoit pas ſuſceptible.

Des notions auſſi confuſes que ſuperficielles ſur les ſciences, des termes d'art jettés ſans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, compoſent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractére de Philaminte, d'Armande & de Béliſe. La ſeule Henriette ſe ſauve de la contagion, & en devient plus chére à ſon pere, qui voit le mal avec peine, ſans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçûë des talens & de l'eſprit de Triſſotin, font le nœud de la piéce; un ſonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-eſprit récite avec emphaſe, dans la ſcéne ſeconde du troiſiéme acte, la confirment dans la réſolution qu'elle avoit déja priſe, de marier au plûtôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle eſtime le plus. Il ſeroit à ſouhaiter que Philaminte fût déſabuſée par un incident mieux combiné & plus raiſonnable que n'eſt celui des deux lettres ſuppoſées qu'Ariſte apporte au cinquiéme acte; la généroſité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque ſorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Triſſotin & de Vadius eſt copiée d'après ce qui ſe paſſa au palais de Luxembourg, chez Mademoiſelle, entre deux (*d*) auteurs du tems.

(*d*) *Voyez* Menagiana, tom. 3. p. 23. Paris, *in*-12, 1715.

La comtesse d'Escarbagnas n'est qu'une peinture simple des ridicules qui étoient alors répandus dans la province, d'où ils ont été bannis, à mesure que le goût & la politesse s'y sont introduits. Les rôles de la comtesse, de monsieur Tibaudier, & de monsieur Harpin, sont le germe de trois caractéres que les auteurs comiques ont depuis si souvent traités & développés sur le théatre. Cette comédie, suivie d'une *pastorale comique*, dont il ne nous est resté que les noms des personnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1671. Les deux piéces, divisées en sept actes, sans qu'on en connoisse la véritable distribution, y étoient accompagnées d'intermédes tirés de plusieurs divertissemens qui avoient déja été représentés devant le Roi.

La comtesse d'Escarbagnas, comédie-ballet, en plusieurs actes en prose, représentée à S. Germain en Laye, au mois de février 1672, & à Paris, en un acte, sans intermédes, sur le théatre du palais royal, le 8 juillet de la même année.

Pastorale comique.

Le malade imaginaire fut la derniere production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractére malheureusement trop ordinaire dans la vie civile; & l'on vit, avec plaisir, la sensible Angélique oublier les intérêts de sa passion, pour ne voir, dans son pere mort, que l'objet de sa douleur & de ses regrets. Les médecins ne sont point épargnés dans cette piéce; Moliere ne s'y borne pas à les plaisanter, il attaque le fond (e) de leur art, par le rôle de Béralde, comme, dans celui du malade imaginaire, il jouë la foiblesse la plus universelle de l'homme, l'amour

Le malade imaginaire, comédie-ballet, en trois actes en prose, avec un prologue, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 10 février 1673.

(e) Tout le monde sçait la réponse que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à son dîné avec un médecin nommé Mauvillain, lui dit, *Vous avez un médecin, que vous fait-il, Sire?* répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des remedes, je ne les fais point ; & je guéris.* Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint à la sollicitation de Moliere, un canonicat de Vincennes. *Voyez* troisiéme placet sur *Tartuffe.*

inquiet de la vie, & les soins trop multipliés pour la conserver. Il joüe même la faculté en corps dans le troisiéme interméde, qui, quoique mieux lié au sujet que les deux premiers, n'en est pas plus vraisemblable.

Le jour qu'il devoit représenter *le malade imaginaire* pour la troisiéme fois, il se sentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit sujet, & qui, depuis long-tems, l'assujettissoit à un grand régime, & à un usage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plûtôt en toux habituelle. (*f*) Il éxigea, ce jour-là, de ses camarades que l'on commençât la représentation à quatre heures précises. Sa femme & Baron le presserent de prendre du repos, & de ne point jouer. *Hé, que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers ! Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain*. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, augmenterent son oppression; & l'on s'apperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertissement du troisiéme acte, il lui prit une convulsion, qu'il tâcha en vain de déguiser aux spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans sa maison, ruë de Richelieu, * où sa toux augmenta considérablement, & fut suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua. Il mourut le vendredi 17 de février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux de ces sœurs religieuses, qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

(*f*) Frosine y fait allusion dans *l'avare*, acte II, scéne VI, en disant à Harpagon, que Moliere représentoit, *Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal*, & *vous avez grace à tousser*.

* Vis-à-vis la fontaine, du côté qui donne sur le jardin du palais royal.

Le Roi, touché de la perte d'un si grand homme, & voulant lui donner, même après sa mort, une nouvelle marque de sa protection, engagea l'archevêque (*g*) de Paris, à ne lui pas refuser la sépulture dans un lieu saint. Ce prélat, après des informations exactes sur la religion & sur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à saint Joseph, qui est une aide de la paroisse de saint Eustache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jetter de l'argent; & cette populace, qui auroit peut-être insulté au corps de Moliere, l'accompagna avec respect. Le convoi se fit tranquillement le mardi 21 de février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Il n'a laissé qu'une fille; & sa veuve épousa dans la suite le comédien Détriché, connu sous le nom de *Guérin*.

La (*h*) femme d'un des meilleurs comiques que nous ayons eu, nous a donné ce portrait de Moliere. *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lévres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la phisionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractére, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer; &, quand il lisoit ses piéces aux comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.*

(*g*) *Voyez* note 19, sur l'épître 7 de Despreaux, Amst. *in-fol*, 1718, tome premier, p. 218.

(*h*) Mademoiselle Poisson fille de *du Croisy*, comédien de la troupe de Moliere, elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Psiché* en 1671.

A considérer le nombre des ouvrages (*i*) que Moliere a composés dans l'espace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faisoient partie de ses devoirs, on croira plûtôt, avec Despreaux, (*k*) que *la rime venoit le chercher*, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un auteur, (*l*) que Moliere travailloit difficilement : & l'on y admirera ce génie vaste, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chef-d'œuvres.

Semblable au peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expressions extérieures des passions, les mouvemens & les attitudes qui les caractérisent, rapporte à son art toutes ses observations; Moliere, pour nous donner sur la scéne un tableau fidéle de la vie civile, dont le théatre est l'image, étudioit avec soin le geste, le ton, le langage de tous les sentimens dont l'homme est susceptible dans toutes les conditions. C'est à cet esprit de réflexion, prêt à s'exercer sur tout ce qui se passoit sous ses yeux, c'est à l'attention extrême qu'il apportoit à examiner les hommes, & au discernement exquis avec lequel il sçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoissance parfaite du cœur humain.

(*i*) Outre les ouvrages qu'on a rassemblés dans cette édition, & plusieurs piéces qu'il avoit composées pour la province, il avoit laissé quelques fragmens de comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entieres. La veuve de Moliere les avoit remises au comédien la Grange; on ne sçait ce qu'elles sont devenuës. [*Voyez* Grimarest page 310.] Il avoit aussi traduit presque tout Lucrece. *Voyez* le même page 311, & remarques sur la satyre 2 de Despreaux, *in-fol*, Amsterdam, page 20, tome premier, 1718.

(*k*) *Voyez* ép. II, de Despreaux.

(*l*) *Voyez* vie de Moliere, par Grimarest, page 48.

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la scéne (m) des deux marquis du *misantrope*, imitée en partie de celle (n) de Valere & d'Eraste dans *le dépit amoureux*; si Clitandre, dans *l'amour médecin*, (o) produit à peu près le même incident qu'Adraste dans *le sicilien*, (p) on peut du moins, dans la comparaison de ces scénes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne se fait jamais mieux sentir, que par le paralléle des idées semblables, qu'un même auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux scénes de *l'amour médecin*, & du *sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adraste, à la faveur de leur déguisement, trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtresses en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre soient sur la scéne: (q) dans *l'étourdi*, (r) dans *l'école des maris*, (s) dans *le malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent s'expliquer autrement, déclarent tout haut leur passion à l'objet aimé, en présence même des personnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs sentimens. Ces dernieres scénes, plus fines & plus piquantes que les premieres, se ressemblent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverses routes, plus ingénieuses & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étenduë & quelles ressources dans l'esprit ne

(m) Acte III, scéne I. (n) Acte I, scéne III.
(o) Acte III, scéne V. (p) Scéne XII.
(q) Acte I, scéne IV.
(r) Acte II, scéne XIV.
(s) Acte II, scéne VI.

faut-il pas avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire ſous d'autres points de vûë, avec des couleurs différentes & agréables?

La fécondité de Moliere eſt encore plus ſenſible dans les ſujets qu'il a tirés des auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours ſuperieur à ſes modéles, &, en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modéles diſparoiſſoient, il devenoit original. C'eſt ainſi que Plaute & Térence avoient imité les grecs. Mais les deux poëtes latins, plus uniformes dans le choix des caractéres, & dans la maniére de les peindre, n'ont repréſenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le poëte françois a non ſeulement expoſé ſur la ſcéne les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à ſa nation, que ſes comédies peuvent être regardées comme l'hiſtoire des mœurs, des modes, & du goût de ſon ſiécle; avantage qui diſtinguera toujours Moliere de tous les auteurs comiques.

Comme ſes ouvrages ne ſont pas tous du même genre; il ne faut pas, pour en juger ſainement, partir des mêmes principes. Dans ſes premieres comédies d'intrigue, il ſe conforma à l'uſage qui étoit alors établi ſur le théatre françois, & crut devoir ménager le goût du public, accoutumé à voir réunis dans un même ſujet, les incidens les moins vraiſemblables; c'eſt plûtôt un vice du tems, qu'un défaut de l'auteur. Dans les piéces qu'il préparoit à la hâte pour des

des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois ſacrifié une partie de ſa gloire à la magnificence, à la variété du ſpectacle, & aux ornemens que la muſique & la danſe y devoient ajoûter. Uniquement rempli du déſir d'exécuter promptement les ordres du Roi, il ne ſongeoit qu'à répondre, du moins par ſon zéle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du ſoin de l'amuſer. Il n'a pas même crû avilir ſon talent, en ſe prêtant au peu de délicateſſe de la multitude, dans ces piéces, dont les caractéres chargés plaiſent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, ſans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'uſage a conſacrés, & a fait paſſer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop ſévére ne s'accordoit guéres avec l'intérêt d'une troupe que la gloire ſeule ne conduiſoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une comédie, que par le nombre des repréſentations, & par l'affluence des ſpectateurs. Ce ſont apparemment ces eſpéces de farces, qu'il liſoit à ſa ſervante, pour juger, par l'impreſſion qu'elle en recevoit, de l'effet que la repréſentation produiroit ſur le théatre. Il eſt peu vrayſemblable qu'il l'ait conſultée ſur *le miſantrope* ou ſur *les femmes ſçavantes*.

Ces deux piéces, dont le genre même étoit inconnu à l'antiquité, ſont celles que le public a reçûes avec le moins d'empreſſement, & cependant celles dont il attendoit l'immortalité, & qui, ainſi que *l'école des femmes* & *Tartuffe*, la lui aſſûrent. L'art caché ſous des graces ſimples & naïves, n'y employe que des expreſſions claires & élégantes, des penſées juſtes & peu recherchées, une plaiſanterie noble &

ingénieuſe pour peindre & pour développer les replis les plus ſecrets du cœur humain. C'eſt enfin par elles, que Moliere a rendu en France la ſcéne comique ſupérieure à celle des grecs & des romains.

La nature, qui lui avoit été ſi favorable du côté des talens de l'eſprit, lui avoit refuſé ces dons extérieurs, ſi néceſſaires au théatre, ſur tout, pour les rôles tragiques. Une voix ſourde, des infléxions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop ſa déclamation, le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Il ſe fit juſtice, & ſe renferma dans un genre où ces défauts étoient plus ſupportables. Il eut même des difficultés à ſurmonter pour y réuſſir; & ne ſe corrigea de cette volubilité, ſi contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui causerent un hoquet qu'il a conſervé juſqu'à la mort, & dont il ſçavoit tirer parti en certaines occaſions. Pour varier ſes infléxions, il mit le premier en uſage certains tons inuſités, qui le firent d'abord accuſer d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non ſeulement il plaiſoit dans les rôles de Maſcarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'eſt alors que, par la vérité des ſentimens, par l'intelligence des expreſſions, & par toutes les fineſſes de l'art, il ſéduiſoit les ſpectateurs, au point qu'ils ne diſtinguoient plus le perſonnage repréſenté, d'avec le comédien qui le repréſentoit; auſſi ſe chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réſervé

l'emploi d'orateur (*r*) de ſa troupe.

Le ſoin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner ſon jeu, s'étendoit juſques ſur ſes camarades. *L'impromptu de Verſailles*, dont le ſujet eſt la répétition d'une comédie qui devoit ſe jouer devant le Roi, eſt l'image de ce que Moliere faiſoit probablement dans les répétitions ordinaires des piéces qu'il donnoit au public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraye & plus ſenſible, n'échapoit à ſon attention. Il obligea ſa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convaleſcente, qu'elle devoit repréſenter dans *Tartuffe*. Mais il ne ſe bornoit pas ſeulement à former ſes acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, ſoit générales, ſoit particuliéres, il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (*u*) protecteur; auſſi attentif à compoſer pour eux (*x*) des rôles qui fiſſent valoir leurs talens, que ſoigneux d'attirer dans ſa troupe des ſujets qui pûſſent la rendre plus célébre. On ſçait que le bruit des heureuſes diſpoſitions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour

(*r*) Chaque troupe avoit, dans ce tems-là, un acteur, qui ſeul faiſoit l'annonce des piéces & qui haranguoit le public dans l'occaſion. Moliere, quelques années avant ſa mort, avoit cédé cet emploi au comédien *la Grange*.

(*u*) Non ſeulement, en 1665, il obtint pour ſa troupe le tître de *troupe du Roi*, avec ſept mille livres de penſion; mais, ſur les inſtances réitérées de ſes camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes perſonnes de ſa maiſon n'en traſſent à la comédie ſans payer. *Voyez* Grimareſt, page 131.

(*x*) Il avoit *du Croiſy* en vûë, lorſqu'il compoſa le rôle de Tartuffe, comme, dans la ſuite, profitant de la taille & des graces de *Baron* encore jeune, il lui deſtina le rôle de l'Amour dans *Pſiché*.

faire paſſer cet enfant, de la troupe de la Raiſin, (*y*) dans la ſienne. Baron, élevé & inſtruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere, (*z*) eſt devenu le Roſcius de ſon ſiécle. La Beauval quitta la province pour venir briller ſur le théatre du palais Royal.

Moliere, qui s'égayoit, ſur le théatre, aux dépens des foibleſſes humaines, ne put ſe garantir de ſa propre foibleſſe. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la ſageſſe de prévenir, ni la force de vaincre, il enviſagea la ſociété d'une femme aimable, comme un délaſſement néceſſaire à ſes travaux; ce ne fut pour lui qu'une ſource de chagrins. Les perſonnes qui attirent les yeux du public, ſont plus expoſées que les autres à ſa malignité & à ſes plaiſanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la comédienne Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (*a*) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un philoſophe amoureux, & les caprices d'une femme légére & coquette, répandit, dans la ſuite, ſur ſes jours bien des nuages, dont on abuſa pour jetter ſur lui le ridicule qu'il avoit ſi ſouvent joué dans les autres. Il perdit enfin ſon repos, &

(*y*) La Raiſin, veuve d'un organiſte de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, ſous le nom de *troupe Dauphine*, elle pria Moliere, en 1664, de lui prêter ſon théatre pour trois repréſentations: Moliere, informé du ſuccès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, réſolut, quoique malade, de ſe faire porter au palais royal à la troiſiéme repréſentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans ſa troupe. *Voyez* Grimareſt, pages 95 & 101.

(*z*) Baron étoit fils d'un comédien & d'une comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'octobre 1655; & ſa mere, au mois de ſeptembre 1662. *Voyez* Muſe hiſtorique de Loret, lettre 40, de l'année 1655, & lettre 35, de l'année 1662.

(*a*) On diſoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Bejart, avoit épouſé ſa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connoiſſance avec la mere; d'ailleurs, Grimareſt aſſûre qu'elle étoit fille d'un gentilhomme d'Avignon, nommé Modéne. *Voyez* p. 21.

la douceur de ſa vie; mais ſans perdre aucun des agrémens de ſon eſprit.

Plus heureux dans le commerce de ſes amis, il les raſſembloit à Auteuil, dès que ſes occupations lui permettoient de quitter Paris, ou ne l'appelloient pas à la cour. Eſtimé des hommes les plus illuſtres de ſon ſiécle, il n'étoit pas moins chéri & careſſé des grands. Le maréchal duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité, qui égale le mérite à la naiſſance. Le grand Condé éxigeoit de Moliere de frequentes viſites, & avouoit que ſa converſation lui apprenoit toujours quelque choſe de nouveau.

Des diſtinctions ſi flateuſes n'avoient gâté ni ſon eſprit ni ſon cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme, que l'extrême miſére empêchoit de paroître; *il ſe nomme Mondorge,* (*b*) ajouta-t-il. *Je le connois,* dit Moliere, *il a été mon camarade en Languedoc, c'eſt un honnête homme ; que jugez-vous qu'il faille lui donner? Quatre piſtoles,* dit Baron, après avoir héſité quelque tems. *Hé bien,* reprit Moliere, *Je vais les lui donner pour moi, donnez-lui ces vingt autres que voilà.* Mondorge parut, Moliere l'embraſſa, le conſola, & joignit au préſent qu'il lui faiſoit, un magnifique habit de théatre, pour jouer dans les rôles tragiques. C'eſt par des exemples pareils, plus ſenſibles que de ſimples diſcours, qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme ſon fils.

On n'a point inſéré dans ces mémoires les traditions populaires, toujours incertaines, & ſouvent fauſſes, ni les faits étrangers ou peu intéreſſans, que l'auteur de la vie de

(*b*) Son nom de famille étoit Mignot.

Moliere a raſſemblés. Celui dont Charpentier, fameux compoſiteur de muſique a été témoin, & qu'il a raconté à des perſonnes dignes de foi, eſt peu connu, & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce muſicien. Il donna l'aumône à un pauvre, qui, un inſtant après, fit arrêter le carroſſe, & lui dit, *Monſieur, vous n'avez pas eu deſſein de me donner une piéce d'or. Où la vertu va-t-elle ſe nicher!* s'écria Moliere, après un moment de réfléxion, *tien, mon ami, en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces mémoires, que par ces vers de Deſpréaux. (*c*)

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priére,
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui ſi vantés,
Furent des ſots eſprits, à nos yeux, rebutés.
L'ignorance & l'erreur, à ſes naiſſantes piéces,
En habits de marquis, en robes de comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau;
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la ſcéne plus exacte,
Le vicomte indigné ſortoit au ſecond acte,
L'un, défenſeur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bon mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais ſi-tôt que, d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,

(*c*) Epître VII, à monſieur Racine.

On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée.
L'aimable comédie, avec lui terraſſée,
En vain, d'un coup ſi rude, eſpéra revenir,
Et, ſur ſes brodequins, ne put plus ſe tenir.

F I N.

TOME SECOND.

DOM GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX, comédie héroïque en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 4 février 1661.

L'ÉCOLE DES MARIS, comédie en trois actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 24 juin 1661.

LES FÂCHEUX, comédie-ballet en trois actes en vers, représentée à Vaux au mois d'aoust 1661, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 4 novembre de la même année.

L'ÉCOLE DES FEMMES, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 26 décembre 1662.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, comédie en un acte en prose, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le premier juin 1663.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, comédie en un acte en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 4 novembre de la même année.

TOME TROISIÉME.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, comédie - ballet, (le premier acte & la premiere scéne du second, en vers, le reste en prose,) représentée à Versailles le 8 mai 1664, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 9 novembre de la même année.

FÊTES DE VERSAILLES en 1664.

LE MARIAGE FORCÉ, comédie - ballet, en un acte en prose, représentée au louvre le 29 Janvier 1664, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, avec quelques changemens, le 15 novembre de la même année.

LE MARIAGE FORCÉ, ballet du Roi.

DOM JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE, comédie en cinq actes en prose, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 15 février 1665.

L'AMOUR MÉDECIN, comédie en trois actes en prose, avec un prologue, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 22 du même mois.

LE MISANTROPE, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris, sur le théatre du palais royal, le 4 Juin 1666.

TOME QUATRIÉME.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 6 août 1666.

MÉLICERTE, pastorale héroïque en vers, représentée à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1666, dans le *ballet des muses.*

FRAGMENT D'UNE PASTORALE comique, représentée à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1666, dans le *ballet des muses*, à la suite de Mélicerte.

LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE, comédie-ballet en un acte en prose, représentée dans le *ballet des muses*, à saint Germain en Laye, au mois de janvier 1667, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 10 juin de la même année.

TARTUFFE, *ou* L'IMPOSTEUR, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 5 août 1667, & depuis, sans interruption, le 5 février 1669.

AMPHITRION, comédie en trois actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 13 juin 1668.

TOME CINQUIÊME.

L'AVARE, comédie en cinq actes en prose, représentée sur le théatre du palais royal, le 9 septembre 1668.

GEORGE DANDIN, *ou* LE MARI CONFONDU, comédie en trois actes en prose, représentée avec des intermédes à Versailles le 15 juillet 1668, & à Paris, sans intermédes, sur le théatre du palais royal, le 9 novembre de la même année.

FÊTE DE VERSAILLES en 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, comédie-ballet en trois actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1669, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 15 novembre de la même année.

LES AMANS MAGNIFIQUES, comédie-ballet en cinq actes en prose, représentée à saint Germain en Laye, au mois de février 1670, sous le titre de *divertissement royal.*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, comédie-ballet en cinq actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1670, & à Paris, sur le théatre du palais royal, le 29 novembre de la même année.

TOME SIXIÉME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris, sur le théatre du palais royal, le 24 mai 1671.

PSICHÉ, tragédie-ballet en cinq actes en vers, représentée à Paris au palais des tuilleries pendant le carnaval 1670, & sur le théatre du palais royal, le 24 juillet 1671.

LES FEMMES SÇAVANTES, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 11 mars 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, comédie-ballet en plusieurs actes en prose, représentée à saint Germain en Laye, au mois de février 1672, & à Paris en un acte, sans intermédes, sur le théatre du palais royal, le 8 juillet de la même année.

PASTORALE comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, comédie-ballet en trois actes en prose, avec un prologue, représentée à Paris sur le théatre du palais royal, le 10 février 1673.

REMERCIMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

Fin de la table générale.

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMÉDIE.

ACTEURS.

PANDOLFE, pere de Lélie.

ANSELME, pere d'Hippolyte.

TRUFALDIN, vieillard.

CÉLIE, esclave de Trufaldin.

HIPPOLYTE, fille d'Anselme.

LÉLIE, fils de Pandolfe.

LÉANDRE, fils de famille.

ANDRÉS, crû égyptien.

MASCARILLE, valet de Lélie.

ERGASTE, ami de Mascarille.

UN COURIER.

DEUX TROUPES de masques.

La scéne est à Messine dans une place publique.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

L'ETOURDI.



L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIE.



HÉ bien, Léandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle:
Préparez vos efforts, & vous défendez bien,
Sûr que de mon côté, je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah! Maſcarille.

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Voici bien des affaires;
J'ai dans ma paſſion toutes choſes contraires;
Léandre aime Célie, & par un trait fatal,
Malgré mon changement, eſt encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé! oui, tant pis, c'eſt là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me déſeſpérer,
Puiſque j'ai ton ſecours, je dois me raſſûrer.
Je ſçai que ton eſprit en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile,
Qu'on te peut appeller le roi des ſerviteurs,

Et qu'en toute la terre . . . . . .

MASCARILLE.

Hé ! tréve de douceurs.
Quand nous faiſons beſoin, nous autres miſérables,
Nous ſommes les chéris & les incomparables;
Et dans un autre tems, dès le moindre courroux,
Nous ſommes les coquins qu'il faut roüer de coups.

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin, diſcourons de l'aimable captive,
Dis ſi les plus cruels & plus durs ſentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits ſi charmans :
Pour moi, dans ſes diſcours, comme dans ſon viſage,
Je voi pour ſa naiſſance un noble témoignage,
Et je croi que le Ciel dedans un rang ſi bas,
Cache ſon origine, & ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romaneſque avecque vos chiméres.
Mais que ſera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'eſt monſieur votre pere, au moins à ce qu'il dit;
Vous ſçavez que ſa bile aſſez ſouvent s'aigrit,
Qu'il peſte contre vous d'une belle maniere,
Quand vos déportemens lui bleſſent la viſiére;
Il eſt avec Anſelme en parole pour vous
Que de ſon Hippolyte on vous ſera l'époux,
S'imaginant que c'eſt dans le ſeul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire ſage;

Et s'il vient à ſçavoir que, rebutant ſon choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puiſſance
Vous ſouſtrait au devoir de votre obéïſſance,
Dieu ſçait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux ſermons on vous régalera.

LELIE.

Ah! tréve, je vous prie, à votre rhétorique.

MASCARILLE.

Mais vous, tréve plutôt à votre politique,
Elle n'eſt pas fort bonne, & vous devriez tâcher....

LELIE.

Sçais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de triſtes ſalaires,
Qu'un valet conſeiller y fait mal ſes affaires?

à part. MASCARILLE.

Il ſe met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire & vous ſonder l'eſprit.
D'un cenſeur de plaiſirs ai-je fort l'encolure,
Et Maſcarille eſt-il ennemi de nature?
Vous ſçavez le contraire, & qu'il eſt très-certain,
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des ſermons d'un vieux barbon de pere;
Pouſſez votre bidet, vous dis-je, & laiſſez faire.
Ma foi, j'en ſuis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et vertueux par force, eſperent par envie

Oter aux jeunes gens les plaiſirs de la vie.
Vous ſçavez mon talent, je m'offre à vous ſervir.

LELIE.

Ah? c'eſt par ces diſcours que tu peux me ravir.
Au reſte, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vû des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre à l'inſtant vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il ſe va préparer:
C'eſt pourquoi dépêchons, & cherches dans ta tête
Les moyens les plus promts d'en faire ma conquête.
Trouves ruſes, détours, fourbes, inventions,
Pour fruſtrer mon rival de ſes prétentions.

MASCARILLE.

Laiſſez-moi quelque tems rêver à cette affaire.
à part.
Que pourrois-je inventer pour ce coup néceſſaire?

LELIE.

Hé bien, le ſtratagême?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas meſurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut.... Non, je m'abuſe.
Mais ſi vous alliez....

LELIE.

Où?

MASCARILLE.

C'eſt une foible ruſe.

J'en ſongeois une....

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas....

LELIE.

Quoi?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anſelme.

LELIE.

Et que lui puis-je dire?

MASCARILLE.

Il eſt vrai; c'eſt tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire?

MASCARILLE.

Je ne ſçai.

LELIE.

C'en eſt trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monſieur, ſi vous aviez en main force piſtoles,
Nous n'aurions pas beſoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,

Et

De ces Egyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin qui la garde, eſt en quelque ſouci;
Et trouvant ſon argent qu'ils lui ſont trop attendre,
Je ſçai bien qu'il ſeroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent eſt le Dieu que ſur tout il révere,
Mais le mal, c'eſt....

LELIE.

Quoi, c'eſt?

MASCARILLE.

Que monſieur votre pere
Eſt un autre vilain, qui ne vous laiſſe pas,
Comme vous voudriez, manier ſes ducats;
Qu'il n'eſt point de reſſort, qui pour votre reſſource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourſe:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour ſçavoir là-deſſus quel eſt ſon ſentiment;
Sa fenêtre eſt ici.

LELIE.

Mais Trufaldin pour elle,
Fait de jour & de nuit exacte ſentinelle;
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! la voilà qui ſort tout-à-propos.

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

AH ! que le Ciel m'oblige, en offrant à ma vûë
Les céleſtes attraits dont vous êtes pourvûë !
Et, quelque mal cuiſant que m'ayent cauſé vos yeux,
Que je prends de plaiſir à les voir en ces lieux !

CELIE.

Mon cœur, qu'avec raiſon votre diſcours étonne,
N'entend pas que mes yeux faſſent mal à perſonne,
Et, ſi dans quelque choſe ils vous ont outragé,
Je puis vous aſſûrer que c'eſt ſans mon congé.

LELIE.

Ah ! leurs coups ſont trop beaux pour me faire une injure,
Je mets toute ma gloire à chérir leur bleſſure,
Et....

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut ;
Ce ſtile maintenant n'eſt pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, & ſçachons vîte d'elle
Ce que...

TRUFALDIN *dans ſa maiſon.*

Célie !

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien ?

LELIE.

O rencontre cruelle !

Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler!

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je ſçaurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE *retiré dans un coin.* MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

QUe faites-vous dehors? & quel ſoin vous talonne,
Vous, à qui je défends de parler à perſonne?

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun ſoupçon.

MASCARILLE.

Eſt-ce là le Seigneur Trufaldin?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monſieur, je ſuis tout vôtre, & ma joie eſt extrême
De pouvoir ſaluer en toute humilité
Un homme dont le nom eſt par tout ſi vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble ſerviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vûë ailleurs, où m'ayant fait connoître

Les grands talens qu'elle a pour ſçavoir l'avenir,
Je voulois ſur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi? te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CELIE.

Non, tout ce que je ſçai n'eſt que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'eſt. Le maître que je ſers
Languit pour un objet qui le tient dans ſes fers;
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore,
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon veillant ſur ce rare tréſor,
N'a pû, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et, ce qui plus le gêne & le rend miſérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour ſçavoir ſi ſes ſoins amoureux
Ont ſujet d'eſpérer quelque ſuccès heureux,
Je viens vous conſulter, ſûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le ſecret qui nous touche.

CELIE.

Sous quel aſtre ton maître a-t-il reçû le jour?

MASCARILLE.

Sous un aſtre à jamais ne changer ſon amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui ſon cœur ſoupire,
La ſcience que j'ai m'en peut aſſez inſtruire.
Cette fille a du cœur, & dans l'adverſité
Elle ſçait conſerver une noble fierté;

Elle n'eſt pas d'humeur à trop faire connoître
Les ſecrets ſentimens qu'en ſon cœur on fait naître :
Mais je les ſçai comme elle, & d'un eſprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CELIE.

Si ton maître en ce point de conſtance ſe pique,
Et que la vertu ſeule anime ſon deſſein,
Qu'il n'appréhende plus de ſoupirer en vain ;
Il a lieu d'eſpérer, & le fort qu'il veut prendre
N'eſt pas ſourd aux traités, & voudra bien ſe rendre.

MASCARILLE.

C'eſt beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'eſt-là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire.

CELIE.

Je vais vous enſeigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Ceſſez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'eſt par mon ordre ſeul qu'il vient vous viſiter,
Et je vous l'envoyois, ce ſerviteur fidelle,
Vous offrir mon ſervice, & vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté ;
Pourvû qu'entre nous deux le prix ſoit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire ?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé ;
Ne le sçavez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sçai ce que je sçai.
J'ai crainte ici-dessous de quelque manigance.

[*à Célie.*]

Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me joüer vos flûtes mieux d'accord.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est bien fait. Je voudrois qu'encor sans flaterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, & comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! cette action ne doit point me surprendre.
Vous êtes si fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr & fort agent:
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

PAr mon chef, c'est un siécle étrange que le nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on employe,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joye,

Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourſe entre agréablement:
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lors, que les douleurs commencent à nous prendre.
Baſte; ce n'eſt pas peu que deux mille francs dûs,
Depuis deux ans entiers, me ſoient enfin rendus;
Encore eſt-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proye
A tirer en volant! Chut, il faut que je voye
Si je pourrois un peu de près le careſſer.
Je ſçai bien les diſcours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anſelme....

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente aſſaſſine?

MASCARILLE.

Pour vous elle eſt de flâme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'eſt grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MAS-

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure;
Anſelme mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand eſt-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi juſqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, ſont bien diſſimulées!
Maſcarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore aſſez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui vraiment, ce viſage eſt encor fort mettable,
S'il n'eſt pas des plus beaux, il eſt des-agréable.

ANSELME.

Si bien donc....

MASCARILLE *veut prendre la bourſe.*

Si bien donc qu'elle eſt ſotte de vous,
Ne vous regarde plus....

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut...

MASCARILLE.

Et vous veut, quoiqu'il tienne,
Prendre la bourſe.

ANSELME.

La ?

MASCARILLE *prend la bourse & la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Vien-çà, lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduise.

ANSELME *revenant.*

Ah ! vraiment je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zéle :
Tien, tu te souviendras ....

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi ....

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sçai ; mais pourtant ....

MASCARILLE.

Non, Anſelme, vous dis-je,
Je ſuis homme d'honneur, cela me déſoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Maſcarille.

MASCARILLE *à part.*

O long diſcours!

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laiſſez votre argent.
Sans vous mettre en ſouci, je ferai le préſent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, ſi cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi; mais ſur-tout fai ſi bien,
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir ſien.

SCENE VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE, *ramassant la bourse.*

A Qui la bourse?

ANSELME.

Ah Dieux! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après crû qu'on me l'eût dérobée.
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent,
Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'Est être officieux, & très-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, & payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare & d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'est-ce donc? qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le ſot en bon françois,
Puiſque je puis le dire, & qu'enfin je le dois.
Il ſçait bien l'impuiſſance où ſon pere le laiſſe,
Qu'un rival, qu'il doit craindre, étrangement nous preſſe,
Cependant quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout ſeul la honte & le danger....

LELIE.

Quoi? c'étoit....

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre ſoin nous prive.

LELIE.

S'il eſt ainſi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien rafiné.

LELIE.

Tu me devois par ſigne avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laiſſez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout préſentement je veux voir les effets;
A la charge que ſi....

LELIE.

Non, je te le promets,

De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vûë excite ma colere.

LELIE.

Mais ſur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce deſſein....

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.

[*Lélie ſort.*]

Menons bien ce projet; la fourbe ſera fine,
S'il faut qu'elle ſuccéde ainſi que j'imagine.
Allons voir.... Bon, voici mon homme juſtement.

SCENE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

MAſcarille.

MASCARILLE.

Monſieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je ſuis mal ſatisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître?
Vous n'êtes pas le ſeul qui ſe plaigne de l'être;
Sa mauvaiſe conduite inſupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant aſſez d'intelligence
Enſemble.

MASCARILLE.

Moi? Monſieur, perdez cette croyance.
Toujours de ſon devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit ſans ceſſe avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenſer le reſpect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oüi querelle, & bien avant pouſſée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la penſée
Qu'à tout ce qu'il faiſoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? voyez ce que c'eſt que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence eſt toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je ſuis auprès de lui gagé pour ſerviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis, pour le faire être ſage.
Monſieur, au nom de Dieu, lui fais-je aſſez ſouvent,
Ceſſez de vous laiſſer conduire au premier vent;

Réglez-vous; regardez l'honnête homme de pere
Que vous avez du Ciel; comme on le considere;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? des chansons, dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur;
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret, qui m'importeroit fort,
S'il étoit découvert: mais à votre prudence
Je puis le confier avec toute assûrance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sçachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MAS-

MASCARILLE.

Vous voyez ſi je ſuis le ſecret confident....

PANDOLFE.

Vraiment je ſuis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A ſon devoir, ſans bruit, déſirez-vous le rendre?
Il faut.... J'ai toujours peur qu'on nous vienne ſurprendre;
Ce ſeroit fait de moi, s'il ſçavoit ce diſcours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute choſe cours;
Acheter ſourdement l'eſclave idolâtrée,
Et la faire paſſer en une autre contrée.
Anſelme a grand accès auprès de Truſaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, ſi vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, & puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, ſi l'on veut qu'à l'hymen il ſe range,
A cet amour naiſſant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il ſeroit réſolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller ſon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'eſt très-bien raiſonner; ce conſeil me plaît fort.
Je vois Anſelme; va, je m'en vais faire effort

Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE *seul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie & les fourbes aussi.

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

OUi, traître, c'est ainsi que tu me rends service?
Je viens de tout entendre, & voir ton artifice;
A moins que de cela, l'eussai-je soupçonné?
Tu payes d'imposture, & tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, & j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse & tes soins sçauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon pere;
Et cependant ici tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuseras; je sçais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas....

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes promte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte,
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.

J'ai tort, & je devrois, ſans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puiſqu'ainſi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illuſion penſes-tu m'éblouïr?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non: mais il faut ſçavoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre ſervice;
Que ce conſeil adroit, qui ſemble être ſans fard,
Jette dans le panneau l'un & l'autre vieillard;
Que mon ſoin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à deſſein de la mettre au pouvoir de Lélie,
Et, faire que l'effet de cette invention,
Dans le dernier excès portant ſa paſſion,
Anſelme rebuté de ſon prétendu gendre,
Puiſſe tourner ſon choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi? tout ce grand projet, qui m'a miſe en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Maſcarille?

MASCARILLE.

Oüi, pour vous.

Mais puiſqu'on reconnoît ſi mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la ſorte eſſuyer vos caprices,
Et que, pour récompenſe, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'impoſteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commiſe,
Et dès ce même pas, rompre mon entrepriſe.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais;
Oui, vous aurez mon maître, & je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colere cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.
[*Tirant sa bourse.*]
Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE.

Non, je ne le sçaurois, quelque effort que je fasse:
Mais votre promtitude est de mauvaise grace.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures:
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'est rien; je suis tendre à ces coups;
Mais déja je commence à perdre mon courroux:
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,

Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis,
Produise à mon amour le succès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point sur ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines,
Et, quand ce stratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Croi qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flate.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, & veut parler à toi:
Je te quitte: mais songe à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Que diable fais-tu là? Tu me promets merveille:
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déja tout mon bonheur eût été renversé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joye,
D'un regret éternel je devenois la proye;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avoit l'esclave, & j'en étois frustré;

Il l'emmenoit chez lui : mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, & tant fait, que par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenuë.

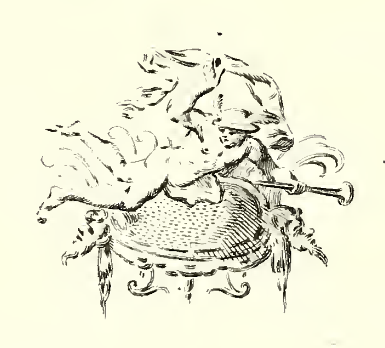
MASCARILLE.

Et trois :
Quand nous ferons à dix, nous ferons une croix.
C'étoit par mon adreſſe, ô cervelle incurable!
Qu'Anſelme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos ſoins endiablés nous en viennent ſevrer :
Et puis pour votre amour je m'employerois encore?
J'aimerois mieux cent fois être groſſe pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monſieur Sathan vous vint tordre le cou.

LELIE *ſeul.*

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire ſur les pots décharger ſa furie.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A Vos déſirs enfin il a fallu ſe rendre,
Malgré tous mes ſermens, je n'ai pû m'en dé-
fendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laiſſer,
En de nouveaux périls viens de m'embarraſſer.
Je ſuis ainſi facile, & ſi de Maſcarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laiſſe à penſer ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas ſur cette ſûreté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévûë, & rompre mon attente.
Auprès d'Anſelme encor nous vous excuſerons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous déſirons;
Mais ſi dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu vous dis, mes ſoins, pour l'eſpoir qui vous flate.

LELIE.

Non, je ſerai prudent, te dis-je, ne crains rien :
Tu verras ſeulement . . . .

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.
J'ai commencé pour vous un hardi ſtratagême.
Votre pere fait voir une pareſſe extrême
A rendre par ſa mort tous vos déſirs contens ;
Je viens de le tüer (de parole, j'entends ;)
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie,
Le bon-homme ſurpris a quitté cette vie :
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers ſa grange il a porté ſes pas ;
On eſt venu lui dire, & par mon artifice,
Que les ouvriers qui ſont après ſon édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hazard rencontre d'un tréſor ;
Il a volé d'abord, & comme à la campagne
Tout ſon monde à préſent, hors nous deux l'accompagne,
Dans l'eſprit d'un chacun je le tuë aujourd'hui,
Et produis un fantôme enſeveli pour lui :
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage.
Jouez bien votre rôle, & pour mon perſonnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites abſolument que je ne ſuis qu'un ſot.

SCENE

SCENE II.

LELIE *seul.*

SOn esprit, il est vrai, trouve une étrange voye
Pour adresser mes vœux au comble de leur joye;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux.
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flâme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste Ciel! qu'ils sont promts! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à joüer notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

LA nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort:
Je lui sçai mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade!

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut ſi hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il ſe bat, & ne peut rien ſouffrir;
Il s'eſt fait en maints lieux contuſion & boſſe,
Et veut accompagner ſon papa dans la foſſe:
Enfin, pour achever, l'éxcès de ſon tranſport
M'a fait en grande hâte enſévelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât ſemondre.

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre juſqu'au ſoir;
Outre, qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt enſévelit, bien ſouvent aſſaſſine,
Et tel eſt crû déſunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépaſſé comme il faut.
Au reſte, pour venir au diſcours de tantôt,
Lélie, & l'action lui ſera ſalutaire,
D'un bel enterrement veut régaler ſon pere,
Et conſoler un peu ce déſunt de ſon ſort,
Par le plaiſir de voir faire honneur à ſa mort;
Il hérite beaucoup; mais comme en ſes affaires,
Il ſe trouve aſſez neuf, & ne voit encor guéres;
Que ſon bien la plûpart n'eſt point en ces quartiers,
Ou, que ce qu'il y tient conſiſte en des papiers,

Il voudroit vous prier, enſuite de l'inſtance
D'excuſer de tantôt ſon trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir....

ANSELME.

Tu me l'as déja dit, & je m'en vais le voir.

MASCARILLE *ſeul.*

Juſques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reſte réponde,
Et de peur de trouver dans le port un écüeil,
Conduiſons le vaiſſeau de la main & de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne ſçaurois qu'avec douleur très-forte,
Le voir empaqueté de cette étrange ſorte.
Las! en ſi peu de tems! il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire garre, elle abbat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prieres,
N'en perdroit pas un coup de ses dents meurtrieres;
Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deüil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévére,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modére.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste; sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obséques d'un pere.

LELIE.

Ah! Ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sçai que vous verrez aux papiers du bon-homme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, & le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je croi, qu'il seroit à propos
Qu'il me fît de sa main un reçû de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des évenemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;

Et, quand ſes déplaiſirs prendront quelque allégeance,
J'aurai ſoin d'en tirer d'abord votre aſſûrance.
Adieu, je ſens mon cœur qui ſe gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon ſaoul pleurer avecque lui.
Hi!

ANSELME *ſeul.*

Le monde eſt rempli de beaucoup de traverſes;
Chaque homme tous les jours en reſſent de diverſes;
Et jamais ici-bas....

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

AH! bons Dieux, je frémi.
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis ſa mort ſa face eſt amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre tranſport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel ſujet vous amene.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'eſt trop de courtoiſie, & véritablement
Je me ſerois paſſé de votre compliment.

Si votre ame eſt en peine & cherche des prieres,
Las! je vous en promets, & ne m'effrayez guéres.
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'inſtant
Prier tant Dieu pour vous, que vous ſerez content.
Diſparoiſſez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par ſa bonté,
Comble de joye & de ſanté
Votre défunte Seigneurie.

PANDOLFE *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépaſſé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Eſt-ce jeu, dites-nous, ou bien ſi c'eſt folie,
Qui traite de défunt une perſonne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, & je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi? j'aurois trépaſſé ſans m'en appercevoir?

ANSELME.

Si-tôt que Maſcarille en a dit la nouvelle,
J'en ai ſenti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous? êtes-vous éveillé?
Me connoiſſez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé

D'un corps aërien qui contrefait le vôtre;
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre viſage affreuſement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre ſaiſon, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anſelme, me feroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaiſir davantage:
Mais avec cette mort un tréſor ſuppoſé,
Dont parmi les chemins on m'a déſabuſé,
Fomentent dans mon ame un ſoupçon légitime.
Maſcarille eſt un fourbe, & fourbe fourbiſſime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte & le remords,
Et qui pour ſes deſſeins a d'étranges reſſorts.

ANSELME.

M'auroit-on joüé piece, & fait ſupercherie?
Ah! vraiment, ma raiſon, vous ſeriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir: en effet c'eſt bien lui.
Malepeſte du ſot que je ſuis aujourd'hui!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit joüer quelque farce à ma honte:
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? ah! voilà l'enclouûre,
C'eſt là le nœud ſecret de toute l'aventure;
A votre dam. Pour moi, ſans me mettre en ſouci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Maſcarille, & ſi l'on peut le prendre,
Quoiqu'il puiſſe coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *ſeul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde & ſens & bien.
Il me ſiéd bien, ma foi, de porter tête griſe,
Et d'être encor ſi promt à faire une ſottiſe;
D'examiner ſi peu ſur un premier rapport....
Mais je voi...

SCENE VI.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

MAintenant avec ce paſſeport,
Je puis à Trufaldin rendre aiſément viſite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LELIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens ſur mes pas, vous dire avec franchiſe,
Que tantôt avec vous j'ai fait une mépriſe;

Que parmi ces louis, quoiqu'ils paroiſſent beaux,
J'en ai, ſans y penſer, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte ſur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'inſupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui ſoit hors de ſoupçon:
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LELIE.

Vous me faites plaiſir de les vouloir reprendre:
Mais je n'en ai point vû de faux, comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi.
Eſt-ce tout?

LELIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous racroche,
Mon argent bien-aimé, rentrez dedans ma poche:
Et vous, mon brave eſcroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui ſe portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait ſur moi chétif beau-pere?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle maniere,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils fort diſcret:
Allez, allez mourir de honte & de regret.

LELIE *ſeul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle ſurpriſe extrême!
D'où peut-il avoir ſçû ſi-tôt le ſtratagême?

SCENE VII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUoi? vous étiez ſorti? Je vous cherchois par tout.
Hé bien? en ſommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en ſix coups au fourbe le plus brave.
Çà donnez-moi que j'aille acheter notre eſclave;
Votre rival après ſera bien étonné.

LELIE.

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrois-tu de mon ſort deviner l'injuſtice?

MASCARILLE.

Quoi? que ſeroit-ce?

LELIE.

Anſelme inſtruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LELIE.

Il eſt trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon; j'en ſuis inconſolable.

Tu te vas emporter d'un courroux ſans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monſieur? quelque ſot, la colere fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, ſoit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achete ou qu'elle reſte là,
Pour moi, je m'en ſoucie autant que de cela.

LELIE.

Ah! n'aye point pour moi ſi grande indifférence,
Et ſois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avouera tu pas
Que j'avois fait merveille, & qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil ſi vrai-ſemblable,
Que les plus clair-voyans l'auroient crû véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet ſujet de vous louer.

LELIE.

Hé bien, je ſuis coupable, & je veux l'avouer;
Mais, ſi jamais mon bien te fut conſidérable,
Répare ce malheur, & me ſois ſecourable.

MASCARILLE.

Je vous baiſe les mains; je n'ai pas le loiſir.

LELIE.

Maſcarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fai-moi ce plaiſir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LELIE.

Quoi....

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vîte : ah ! que de longs devis !

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, & que je me tuasse.

MASCARILLE.

Sçavois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace ;
Et, quoique ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si promt à se tuer.

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du Théatre.

LELIE.

Que vois-je ? mon rival & Trufaldin ensemble ?
Il achéte Célie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire? dis, veuilles me conſeiller.

MASCARILLE.

Je ne ſçai.

LELIE.

Laiſſe-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LELIE.

Que veux-tu que je faſſe
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace :
Je jette encore un œil pitoyable ſur vous.
Laiſſez-moi l'obſerver; par des moyens plus doux
Je vais, comme je croi, ſçavoir ce qu'il projette.

[*Lélie ſort.*]

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'eſt une affaire faite.

[*Trufaldin ſort.*]

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, & que de ſes deſſeins
Je ſois le confident, pour mieux les rendre vains.

LEANDRE *ſeul.*

Graces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai ſçû me l'aſſûrer, & je n'ai plus de crainte.
Quoi que déſormais puiſſe entreprendre un rival,
Il n'eſt plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE IX.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maiſon, & entre.*
AHi, ahi, à l'aide, au meurtre, au ſecours, on m'aſſomme.
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traître! ô bourreau d'homme!

LEANDRE.

D'où procéde cela? Qu'eſt-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cent coups de bâton.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LEANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chaſſe & me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'eſt pas pour rien qu'il faut rouer le monde,

Que

Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules:
Je te le dis encor, je sçaurai m'en venger:
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, & je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enleve, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Mascarille, & quitte ce transport.
Tu m'as plû de tout tems, & je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'esprit & fidéle,
A mon service un jour pût attacher son zele:
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service,
Et, que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême....

LEANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi, Célie est à vous?

LEANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout-à-fait maître;
Mais quoi! mon pere l'eſt, comme il a volonté,
Ainſi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je ſors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague eſt la marque choiſie.
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je ſonge auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promtement un endroit favorable
Où puiſſe être en ſecret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raiſon
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maiſon;
Là vous pourrez la mettre avec toute aſſûrance,
Et de cette action nul n'aura connoiſſance.

LEANDRE.

Oui? ma foi, tu me fais un plaiſir ſouhaité.
Tien donc, & va pour moi prendre cette beauté;
Dès que par Trufaldin ma bague ſera vûë,
Auſſi-tôt en tes mains elle ſera renduë,
Et dans cette maiſon tu me la conduiras
Quand.... Mais chut, Hippolyte eſt ici ſur nos pas.

SCENE X.

HIPPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

JE dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle ?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger, & répondre ſoudain,
Il faudroit la ſçavoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Juſqu'au Temple; en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LEANDRE *à Maſcarille.*

Va, va-t'en me ſervir ſans davantage attendre.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

OUi, je te vais ſervir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon ?
O! que dans un moment Lélie aura de joye!
Sa maîtreſſe en nos mains tomber par cette voye,
Recevoir tout ſon bien d'où l'on attend ſon mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival.
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en Heros un laurier ſur la tête,

Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum Imperator.

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Hola!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connuë
Vous dira le sujet qui cause ma venuë.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave, arrêtez un peu là.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

UN COURIER *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme....

TRUFALDIN.

Et qui?

UN COURIER.

Je croi que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? vous le voyez ici.

UN COURIER.

Lui rendre ſeulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

Le Ciel dont la bonté prend ſouci de ma vie,
Vient de me faire oüir par un bruit aſſez doux,
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie eſt eſclave chez vous:

Si vous ſçûtes jamais ce que c'eſt qu'être pere,
Et vous trouvez ſenſible aux tendreſſes du ſang,
Conſervez-moi chez vous cette fille ſi chere,
Comme ſi de la vôtre elle tenoit le rang.

Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos ſoins récompenſer ſi bien,
Que par votre bonheur que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous cauſez le mien.

DOM PEDRO DE GUSMAN
Marquis de MONTALCANE.

De Madrid.

[*Il continuë.*]

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi ſoit dûë,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont venduë,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas ſujet d'en murmurer.

Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

[*au Courier.*]

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on désire.

[*Le Courier sort.*]

[*à Mascarille.*]

Vous même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui sçaurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites . . . .

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE *seul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baye à mon espoir;
Et, bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce courier que la foudre & la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de tems plus triste évenement.

SCENE XIV.

LELIE *riant*, MASCARILLE.

MASCARILLE.

QUel beau tranſport de joye à préſent vous inſpire?

LELIE.

Laiſſe-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà rions donc bien fort, nous en avons ſujet.

LELIE.

Ah! je ne ſerai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il eſt vrai, je ſuis promt & m'emporte par fois:
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Auſſi bonne en effet, que perſonne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'eſprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sçachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantôt l'eſprit émû d'une frayeur bien vive
D'avoir vû Trufaldin avecque mon rival,
Je ſongeois à trouver un remede à ce mal,
Lorſque, me ramaſſant tout entier en moi-même,
J'ai conçû, digéré, produit un ſtratagême,

Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas.
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand Seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant sçû, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, & le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, & doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zele,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Ecoute donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sçais-tu bien comment? en saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit, que sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LELIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu crû capable?

Louë

Loüe au moins mon adresse, & la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence & ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand & rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, & je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis sçavoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoique l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade, & toujours en débauche,
Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sçai-je? un.... cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LELIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique?
Ai-je fait quelque chose? éclairci-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LELIE.

Je te ſuivrai par-tout, pour ſçavoir ce myſtère.

MASCARILLE.

Oui ? Sus donc préparez vos jambes à bien faire ;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LELIE *ſeul.*

Il m'échape. O malheur qui ne ſe peut forcer !
Au diſcours qu'il m'a fait que ſçaurois-je comprendre,
Et quel mauvais office aurois-je pû me rendre ?

Fin du ſecond Acte.



Joullain . Sculpsit



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.

TAISEZ-VOUS ma bonté, ceſſez votre entretien,
Vous êtes une ſotte, & je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raiſon, mon courroux, je l'avouë.
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénouë,
C'eſt trop de patience, & je dois en ſortir,
Après de ſi beaux coups qu'il a ſçû divertir.
Mais auſſi raiſonnons un peu ſans violence.
Si je ſuis maintenant ma juſte impatience,
On dira que je céde à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma ſubtilité:
Et que deviendra lors cette publique eſtime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe ſublime,
Et que tu t'es acquiſe en tant d'occaſions,
A ne t'être jamais vû court d'inventions?
L'honneur, ô Maſcarille, eſt une belle choſe!
A tes nobles travaux ne fais aucune pauſe,

Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Acheve pour ta gloire, & non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau, de prétendre arrêter
Ce torrent effrené, qui, de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hazard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu tems, votre homme se dédit.

LEANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit;

Mais c'eſt bien plus; j'ai ſçû que tout ce beau myſtère,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand ſeigneur pour pere,
Qui doit partir d'Eſpagne, & venir en ces lieux,
N'eſt qu'un pur ſtratagême, un trait facétieux,
Une hiſtoire à plaiſir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Eſt ſi bien imprimé de ce conte badin,
Mord ſi bien à l'appas de cette foible ruſe,
Qu'il ne veut pas ſouffrir que l'on le déſabuſe.

MASCARILLE.

C'eſt pourquoi déſormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable,
Et je ſuis en ſuſpens, ſi pour me l'acquerir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre ſa deſtinée,
Et changer ſes liens en ceux de l'hymenée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouſer?

LEANDRE.

Je ne ſçai: mais enfin,
Si quelque obſcurité ſe trouve en ſon deſtin,

Sa grace & sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LEANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Acheve, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altére,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille....

LEANDRE.

Poursui.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout,
A quiconque la sçait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée, & veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous sçavez que je suis quelque peu du mêtier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE.

Célie....

MASCARILLE.

Oui, ſa pudeur n'eſt que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut ſçavoir,
Aux rayons du ſoleil qu'une bourſe fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un diſcours de la ſorte?

MASCARILLE.

Monſieur, les volontés ſont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, ſuivez votre deſſein,
Prenez cette matoiſe, & lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zele,
Et vous épouſerez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle ſurpriſe étrange!

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il ſe peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuſe épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce diſcours m'aſſaſſine.

MASCARILLE.

Quoi? vous pourriez....

LEANDRE.

Va-t'en juſqu'à la poſte, & voi
Je ne ſçai quel paquet qui doit venir pour moi.

[*Seul après avoir rêvé.*]

Qui ne s'y fût trompé? Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

DU chagrin qui vous tient, quel peut être l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas sujet.

LELIE.

Je voi bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LEANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins:
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LELIE.

Quelles finesses donc?

LEANDRE

LEANDRE.

Mon Dieu, nous ſçavons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procedé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'eſt de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LEANDRE.

Feignez, ſi vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais croyez-moi, ceſſez de craindre pour un bien,
Où je ſerois fâché de vous diſputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'eſt point profanée;
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, ſervez-la ſans ſoupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes,
Il eſt vrai; ſa beauté n'eſt pas des plus communes;
Mais en revanche auſſi le reſte eſt fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez-là ce diſcours importun.
Contre moi tant d'effort qu'il vous plaira pour elle;
Mais ſur-tout retenez cette atteinte mortelle.
Sçachez que je m'impute à trop de lâcheté,
D'entendre mal parler de ma divinité;

Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A ſouffrir votre amour, qu'un diſcours qui l'offenſe.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit, eſt un lâche, un pendard.
On ne peut impoſer de tache à cette fille,
Je connois bien ſon cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Maſcarille
D'un ſemblable procès eſt juge compétent,
C'eſt lui qui la condamne.

LELIE.

Oui?

LEANDRE.

Lui-même.

LELIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur inſolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire?
Gage qu'il ſe dédit.

LEANDRE.

Et moi, gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir ſous le bâton,
S'il m'avoit ſoutenu des fauſſetés pareilles.

LEANDRE.

Moi, je lui couperois ſur le champ les oreilles,

S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

AH! bon, bon, le voilà. Venez-çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Langue de ſerpent fertile en impoſtures,
Vous oſez ſur Célie attacher vos morſures,
Et lui calomnier la plus rare vertu,
Qui puiſſe faire éclat ſous un ſort abattu?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce diſcours eſt de mon induſtrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil, & point de raillerie,
Je ſuis aveugle à tout, ſourd à quoi que ce ſoit;
Fût-ce mon propre frere, il me la payeroit;
Et, ſur ce que j'adore oſer porter le blâme,
C'eſt me faire une playe au plus tendre de l'ame.
Tous ces ſignes ſont vains : quels diſcours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échaperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confeſſe.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laiſſez-moi, je vous dis que c'eſt un tour d'adreſſe.

LELIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre ſorte.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un eſprit moins ſenſé.

LELIE.

Laiſſez-moi contenter mon courage offenſé.

LEANDRE.

C'eſt trop que de vouloir le battre en ma préſence.

LELIE.

Quoi! châtier mes gens n'eſt pas en ma puiſſance?

LEANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore! il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,

Hé bien? c'eſt mon valet.

LEANDRE.

C'eſt maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait eſt admirable! & comment donc le vôtre?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hem, que veux-tu conter?

MASCARILLE *à part.*

Ah! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien quelque ſigne qu'on donne.

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, & me la baillez bonne.
Il n'eſt pas mon valet?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre ſervice il n'a pas été mis?

LELIE.

Je ne ſçai ce que c'eſt.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé ſon dos avec outrance?

LELIE.

Point du tout. Moi l'avoir chaſſé, roué de coups?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pouſſe, pouſſe, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE *à Maſcarille.*

Donc les coups de bâton ne ſont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne ſçait ce qu'il dit, ſa mémoire ....

LEANDRE.

Non, non.
Tous ces ſignes pour toi ne diſent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon eſprit te ſoupçonne:
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'eſt bien aſſez pour moi, qu'il m'ait déſabuſé,
De voir par quels motifs tu m'avois impoſé,
Et que, m'étant commis à ton zele hypocrite,
A ſi bon compte encor je m'en ſois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeller un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très-humble ſerviteur.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne.
Mettons flamberge au vent, & bravoure en campagne.
Faiſons l'*Olibrius, l'occiſeur d'innocens.*

LELIE.

Il t'avoit accuſé de diſcours médiſans

Contre....

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez ſouffrir mon artifice,
Lui laiſſer ſon erreur, qui vous rendoit ſervice,
Et par qui ſon amour s'en étoit preſque allé?
Non, il a l'eſprit franc, & point diſſimulé.
Enfin chez ſon rival je m'ancre avec adreſſe,
Cette fourbe en mes mains va mettre ſa maîtreſſe,
Il me la fait manquer avec de faux rapports;
Je veux de ſon rival allentir les tranſports,
Mon brave incontinent vient qui le déſabuſe;
J'ai beau lui faire ſigne, & montrer que c'eſt ruſe,
Point d'affaire; il pourſuit ſa pointe juſqu'au bout,
Et n'eſt point ſatisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le céde point à perſonne qui vive!
C'eſt une rare piéce, & digne, ſur ma foi,
Qu'on en faſſe préſent au cabinet d'un roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas ſi je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choſes que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la ſorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de juſtes dépits,
Fai-moi dans tes deſſeins entrer de quelque choſe;
Mais que de leurs reſſorts la porte me ſoit clôſe,

C'eſt ce qui fait toujours que je ſuis pris ſans vert.

MASCARILLE.

Ah! voilà tout le mal, c'eſt cela qui nous pert.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne ſerez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puiſque la choſe eſt faite, il n'y faut plus penſer.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverſer,
Et pourvû que tes ſoins en qui je me repoſe....

MASCARILLE.

Laiſſons-là ce diſcours, & parlons d'autre choſe.
Je ne m'appaiſe pas, non, ſi facilement,
Je ſuis trop en colere. Il faut premierement
Me rendre un bon office, & nous verrons enſuite
Si je dois de vos feux embraſſer la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y réſiſte pas.
As-tu beſoin, di-moi, de mon ſang, de mon bras?

MASCARILLE.

De quelle viſion ſa cervelle eſt frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus promts à dégainer,
Qu'à tirer un teſton, s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'eſt que de votre pere
Il faut abſolument appaiſer la colere.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;
La viſion le choque, & de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui ſont de dures atteintes,
Qui, ſur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triſte réflexion.
Le bon-homme, tout vieux, chérit fort la lumiére,
Et ne veut point de jeu deſſus cette matiére,
Il craint le pronoſtic, & contre moi fâché,
On m'a dit qu'en juſtice il m'avoit recherché.
J'ai peur, ſi le logis du Roi fait ma demeure,
De m'y trouver ſi bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aye peine auſſi d'en ſortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force décrets;
Car enfin la vertu n'eſt jamais ſans envie,
Et dans ce maudit ſiécle eſt toujours pourſuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais auſſi tu promets....

MASCARILLE.

Ah! mon Dieu, nous verrons.
[*Lélie ſort.*]
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Ceſſons pour quelque tems le cours de nos intrigues,

Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire eſt hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice....

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

JE te cherchois par tout pour te rendre un ſervice,
Pour te donner avis d'un ſecret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous ſommes amis autant qu'on le peut être,
Je ſçai tous tes deſſeins, & l'amour de ton maître;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, & je ſuis averti
Qu'il a mis ordre à tout, & qu'il ſe perſuade
D'entrer chez Truſaldin par une maſcarade,
Ayant ſçû qu'en ce tems, aſſez ſouvent le ſoir,
Des femmes du quartier en maſque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui? Suffit; il n'eſt pas au comble de ſa joye,
Je pourrai bien tantôt lui ſouffler cette proye,

Et contre cet aſſaut je ſçais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il ſoit de lui-même enferré:
Il ne ſçait pas les dons dont mon ame eſt pourvûë.
Adieu, nous boirons pinte à la premiere vûë.

SCENE VII.

MASCARILLE *seul.*

IL faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en ſoi ce projet amoureux,
Et par une ſurpriſe adroite, & non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me maſquer pour devancer ſes pas,
Léandre aſſurément ne nous bravera pas,
Et là premier que lui, ſi nous faiſons la priſe,
Il aura fait pour nous les frais de l'entrepriſe;
Puiſque par ſon deſſein déja preſque éventé,
Le ſoupçon tombera toujours de ſon côté,
Et que nous, à couvert de toutes ſes pourſuites,
De ce coup hazardeux ne craindrons point de ſuites.
C'eſt ne ſe point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marons de la patte du chat.
Allons donc nous maſquer avec quelques bons freres;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guéres.
Je ſçais où gît le liévre, & me puis ſans travail,
Fournir en un moment d'hommes & d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adreſſe en uſage:
Si j'ai reçû du Ciel des fourbes en partage,

Je ne ſuis point au rang de ces eſprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

IL prétend l'enlever avec ſa maſcarade?

ERGASTE.

Il n'eſt rien plus certain. Quelqu'un de ſa brigade
M'ayant de ce deſſein inſtruit, ſans m'arrêter,
A Maſcarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention deſſus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hazard,
J'ai crû que je devois de tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce ſervice fidéle.

[*Ergaſte ſort.*]

Mon drôle aſſurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part ſeconder ſon projet.
Il ne ſera pas dit, qu'en un fait qui me touche,
Je ne me ſois non plus remué qu'une ſouche.
Voici l'heure, ils ſeront ſurpris à mon aſpect.
Foin! que n'ai-je avec moi pris mon porte reſpect:

Mais, vienne qui voudra contre notre perſonne,
J'ai deux bons piſtolets, & mon épée eſt bonne.
Hola! quelqu'un, un mot.

SCENE IX.

TRUFALDIN *à ſa fenêtre*, LELIE.

TRUFALDIN.

QU'eſt-ce? qui me vient voir?

LELIE.

Fermez ſoigneuſement votre porte ce ſoir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une maſcarade
Pour vous venir donner une fâcheuſe aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux!

LELIE.

Et ſans doute bien-tôt ils viendront en ces lieux;
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCENE X.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE *& sa suite masqués.*

TRUFALDIN.

O ! Les plaisans robins, qui pensent me surprendre !

LELIE.

Masques, où courez-vous ? le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.
[*à Mascarille déguisé en femme.*]
Bon Dieu, qu'elle est jolie, & qu'elle a l'air mignon !
Et quoi ! vous murmurez ? mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, & voir votre visage ?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans ; retirez-vous d'ici,
Canaille ; & vous, seigneur, bon soir & grand merci.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE *après avoir démasqué Mascarille.*

Mascarille, est-ce toi ?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LELIE.

Hélas ! quelle surprise ! & quel sort est le nôtre !
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrettes raisons qui t'avoient travesti.

Malheureux que je ſuis, d'avoir deſſous ce maſque
Eté, ſans y penſer, te faire cette fraſque!
Il me prendroit envie, en mon juſte courroux,
De me battre moi-même, & me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, ſublime eſprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! ſi de ton ſecours ta colére me prive,
A quel Saint me vouerai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah! ſi ton cœur pour moi n'eſt de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embraſſe;
Voi-moi....

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades, allons:
J'entends venir des gens qui ſont ſur nos talons.

SCENE XII.

LEANDRE *& ſa ſuite maſqués.*
TRUFALDIN *à ſa fenêtre.*

LEANDRE.

SAns bruit; ne faiſons rien que de la bonne ſorte.

TRUFALDIN.

Quoi! maſques toute nuit aſſiégeront ma porte!

Meſſieurs, ne gagnez point de rhumes à plaiſir,
Tout cerveau qui le fait, eſt certes de loiſir.
Il eſt un peu trop tard pour enlever Célie,
Diſpenſez-l'en ce ſoir, elle vous en ſupplie,
La belle eſt dans le lit, & ne peut vous parler;
J'en ſuis fâché pour vous: mais pour vous régaler
Du ſouci, qui pour elle ici vous inquiéte,
Elle vous fait préſent de cette caſſolette.

LEANDRE.

Fi, cela ſent mauvais, & je ſuis tout gâté.
Nous ſommes découverts, tirons de ce côté.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

LELIE *déguisé en Arménien*, MASCARILLE.

MASCARILLE.


Ous voilà fagoté d'une plaiſante ſorte.

LELIE.

Tu ranimes par là mon eſpérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colére on me voit revenir;
J'ai beau jurer, peſter, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Auſſi croi, ſi jamais je ſuis dans la puiſſance,
Que tu ſeras content de ma reconnoiſſance,
Et que, quand je n'aurois qu'un ſeul morceau de pain....

MASCARILLE.

Baſte; ſongez à vous dans ce nouveau deſſein.
Au moins, ſi l'on vous voit commettre une ſottiſe,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la ſurpriſe;

Votre rôle en ce jeu par cœur doit être sçû.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçû?

MASCARILLE.

D'un zéle simulé j'ai bridé le bon sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit;
Que l'on couchoit en jouë, & de plus d'un endroit,
Celle dont il a vû qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde & de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, & pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisiblement,
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit sçû ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon pere, & le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât:

C'étoit le vrai moyen d'acquerir ſa tendreſſe.
Et comme, pour réſoudre avec votre maîtreſſe
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en ſecret vous aboucher tous deux,
Lui-même a ſçû m'ouvrir une voye aſſez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour
Dont cette nuit en ſonge il a vû le retour,
A ce propos, voici l'hiſtoire qu'il m'a dite,
Et ſur qui j'ai tantôt notre fourbe conſtruite.

LELIE.

C'eſt aſſez; je ſçais tout: tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois paſſé juſques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute ſa ſuffiſance,
Votre eſprit manquera dans quelque circonſtance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas ſi fort.
Voyez-vous? vous avez la caboche un peu dure:
Rendez-vous affermi deſſus cette avanture.
Autrefois Trufaldin de Naples eſt ſorti,
Et s'appelloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui cauſa quelque émeute civile,
Dont il fut ſeulement ſoupçonné dans ſa ville,
(De fait il n'eſt pas homme à troubler un état)
L'obligea d'en ſortir une nuit ſans éclat.

Une fille fort jeune, & ſa femme laiſſées,
A quelque tems de là ſe trouvant trépaſſées,
Il en eut la nouvelle, & dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ſes biens, l'eſpoir qui reſtoit de ſa race
Un ſien fils écolier, qui ſe nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être inſtruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit;
Mais pour ſe joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir perſonne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems là,
Il vint en cette ville, & prit le nom qu'il a;
Sans que de cet Albert ni de ce fils Horace
Douze ans ayent découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'hiſtoire en gros, redite ſeulement
Afin de vous ſervir ici de fondement.
Maintenant vous ſerez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vûs ſains l'un & l'autre en Turquie.
Si j'ai plûtôt qu'aucun, un tel moyen trouvé
Pour les reſſuſciter ſur ce qu'il a rêvé,
C'eſt qu'en fait d'avanture, il eſt très-ordinaire
De voir gens pris ſur mer par quelque turc corſaire,
Puis être à leur famille à point-nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crû perdus.
Pour moi, j'ai vû déja cent contes de la ſorte,
Sans nous alambiquer, ſervons-nous-en; qu'importe?
Vous leur aurez oüi leur diſgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi ſe racheter;

Mais que parti plûtôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son pere
Dont il a sçû le sort, & chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étenduës.

LELIE.

Ces répétitions ne sont que superfluës.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine,
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté! devez-vous pas sçavoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pû voir;
Et puis, outre cela, le tems & l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LELIE.

Il est vrai: mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vû,
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvû?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que, votre image
N'avoit dans son esprit pû faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vû que durant un moment;
Et le poil & l'habit déguisent grandement.

LELIE.

Fort bien : mais à propos cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, eſt égal Turquie ou Barbarie.

LELIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pû les voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je croi, juſques au ſoir.
La répétition, dit-il, eſt inutile.
Et j'ai déja nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins ſoyez prudent, & vous conduiſez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LELIE.

Laiſſe-moi gouverner: que ton ame eſt craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert....

LELIE.

Ah! c'eſt me faire honte,
Que de me tant prêcher; ſuis-je un ſot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout, mais bien quelque choſe approchant.

SCENE II.

LELIE *seul.*

QUand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flâme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je sçaurai quel arrêt je dois.... Mais les voici.

SCENE III.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.
SOis béni, juste Ciel, de mon sort adouci!

MASCARILLE.
C'est à vous de rêver, & de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN *à Lélie.*
Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LELIE.

Ce ſont ſoins ſuperflus, & je vous en diſpenſe.

TRUFALDIN *à Maſcarille.*

J'ai, je ne ſçai pas où, vû quelque reſſemblance
De cet arménien.

MASCARILLE.

C'eſt ce que je diſois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vû ce fils où mon eſpoir ſe fonde?

LELIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit ſa vie, & parlé fort de moi?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le viſage, le port....

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lors qu'il m'a pû voir il n'avoit que ſept ans,
Et ſi ſon précepteur, même depuis ce tems,
Auroit peine à pouvoir connoître mon viſage?

MASCARILLE.

Le ſang, bien autrement, conſerve cette image,

Par

Par des traits ſi profonds ce portrait eſt tracé,
Que mon pere....

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laiſſé?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? mais cette ville
Eſt, je penſe, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal habile!

[*à Trufaldin.*]

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'eſt en effet là qu'il laiſſa votre fils;
Mais les arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'eſt que dans tous les mots ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit pour l'entendre, avoir cette lumiere.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer ſon pere?

MASCARILLE.

[*à part.*] [*à Trufaldin, après s'être eſcrimé.*]
Voyez s'il répondra. Je repaſſois un peu
Quelque leçon d'eſcrime, autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adreſſe à mon adreſſe égale,
Et j'ai battu le fer en mainte & mainte ſalle.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

Ce n'eſt pas maintenant ce que je veux ſçavoir.

[*à Lélie.*]

Quel autre nom, dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joye
Eſt celle maintenant que le Ciel vous envoye!

LELIE.

C'eſt là votre vrai nom, & l'autre eſt emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçût la clarté?

MASCARILLE.

Naples eſt un ſéjour qui paroît agréable;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïſſable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, ſans parler, ſouffrir notre diſcours?

LELIE.

Dans Naples ſon deſtin a commencé ſon cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, & ſous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à ſa diſcrétion vos ſoins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part.*

Nous ſommes perdus, ſi cet entretïen dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien ſçavoir de vous leur avanture,
Sur quel vaiſſeau le ſort qui m'a ſçû travailler....

MASCARILLE.

Je ne ſçai ce que c'eſt, je ne fais que bâiller;
Mais, ſeigneur Trufaldin, ſongez-vous que peut-être
Ce monſieur l'étranger a beſoin de repaître,
Et qu'il eſt tard auſſi?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne penſez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE.

[*à Trufaldin.*]

Monſieur, en Arménie
Les maîtres du logis ſont ſans cérémonie.

[*à Lélie, après que Trufaldin eſt entré dans ſa maiſon.*]

Pauvre eſprit! pas deux mots!

LELIE.

D'abord il m'a ſurpris;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes eſprits,

Et m'en vais débiter avecque hardieſſe....

MASCARILLE.

Voici votre rival qui ne ſçait pas la piéce.

[*Ils entrent dans la maiſon de Truſaldin.*]

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE,

ANSELME.

ARrêtez-vous, Léandre, & ſouffrez un diſcours,
Qui cherche le repos & l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en pere de ma fille,
En homme intéreſſé pour ma propre famille;
Mais comme votre pere émû pour votre bien,
Sans vouloir vous flater, & vous déguiſer rien:
Bref, comme je voudrois d'une ame franche & pure
Que l'on fît à mon ſang en pareille avanture.
Sçavez-vous de quel œil chacun voit cét amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de diſcours, & de traits de riſée
Votre entrepriſe d'hier eſt par tout expoſée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous déſigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuſe,
De qui le noble emploi n'eſt qu'un métier de gueuſe?

J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promiſe,
Ne peut, ſans quelque affront, ſouffrir qu'on la mépriſe.
Ah! Léandre, ſortez de cet abaiſſement.
Ouvrez un peu les yeux ſur votre aveuglement.
Si notre eſprit n'eſt pas ſage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs ſont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la ſeule beauté,
Le remords eſt bien près de la ſolemnité,
Et la plus belle femme a très-peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouiſſance.
Je vous le dis encor, ces bouillans mouvemens,
Ces ardeurs de jeuneſſe, & ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne ſont guéres durables,
Et, notre paſſion allentiſſant ſon cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours:
De là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſéres,
Les fils déshérités par le courroux des peres.

LEANDRE.

Dans tout votre diſcours je n'ai rien écouté
Que mon eſprit déja ne m'ait repréſenté.
Je ſçai combien je dois à cet honneur inſigne
Que vous me voulez faire, & dont je ſuis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je ſuis combattu,
Ce que vaut votre fille, & quelle eſt ſa vertu:
Auſſi veux-je tâcher....

ANSELME.

On ouvre cette porte;
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en ſorte
Quelque ſecret poiſon dont vous ſeriez ſurpris.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bien-tôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des ſottiſes ſi grandes.

LELIE.

Dois-je éternellement oüir tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? ai-je pas réuſſi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.
Témoin les turcs par vous appellés hérétiques,
Et que vous aſſûrez par ſermens autentiques
Adorer pour leurs Dieux la lune & le ſoleil.
Paſſe. Ce qui me donne un dépit nompareil,
C'eſt qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il eſt ainſi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît juſqu'aux bords,
Et de tous les côtés ſe répand au dehors.

LELIE.

Pourroit-on ſe forcer à plus de retenuë?
Je ne l'ai preſque point encore entretenuë.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'eſt pas tout que de ne parler pas;
Par vos geſtes, durant un moment de repas,
Vous avez aux ſoupçons donné plus de matiére,
Que d'autres ne feroient dans une année entiére.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pû le voir.
A table où Trufaldin l'oblige de ſe ſeoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux ſur elle,
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous ſervoit,
Vous n'aviez point de ſoif qu'alors qu'elle bûvoit,
Et dans ſes propres mains vous ſaiſiſſant du verre,
Sans le vouloir rinſer, ſans rien jetter à terre,
Vous bûviez ſur ſon reſte, & montriez d'affecter
Le côté qu'à ſa bouche elle avoit ſçû porter.
Sur les morceaux touchés de ſa main délicate,
Ou mordus de ſes dents, vous étendiez la patte
Plus bruſquement qu'un chat deſſus une ſouris,
Et les avaliez tous ainſi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faiſiez ſous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds inſupportable,
Dont Trufaldin heurté de deux coups trop preſſans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils euſſent oſé, vous euſſent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite eſt belle?

Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je suë encor de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

LELIE.

Mon Dieu! qu'il t'est aisé de condamner des choses,
Dont tu ne ressens pas les agréables causes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des loix.
Désormais....

SCENE VI.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

[*à Lélie.*]
C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LELIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.
[*Lélie entre dans la maison de Trufaldin.*]

SCENE

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

ECoute : ſçais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non : mais, ſi vous voulez, je ne tarderai guére,
Sans doute, à le ſçavoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand & fort
Dont près de deux cens ans ont déjà fait le ſort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choiſie expreſſément de groſſeur raiſonnable,
Dont j'ai fait ſur le champ avec beaucoup d'ardeur
[*Il montre ſon bras.*]
Un bâton à peu près .... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente gaules
Propre, comme je penſe, à roſſer les épaules ;
Car il eſt bien en main, vert, noueux & maſſif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif ?

TRUFALDIN.

Pour toi premierement, puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, & m'en jouer d'une autre,
Pour cet arménien, ce marchand déguiſé,
Introduit ſous l'appas d'un conte ſuppoſé.

MASCARILLE.

Quoi? vous ne croyez pas....

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuſe.
Lui-même heureuſement a découvert ſa ruſe,
En diſant à Célie, en lui ſerrant la main,
Que pour elle il venoit ſous ce prétexte vain;
Il n'a pas apperçû Jeannette ma fillole,
Laquelle a tout oüi parole pour parole;
Et je ne doute point, quoi qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne ſois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chaſſer, mon bras ſoit du tien aſſiſté;
Donnons-en à ce fourbe & du long & du large,
Et de tout crime après mon eſprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très-volontiers, je l'épouſterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

[*à part.*]

Ah! vous ſerez roſſé, monſieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout.

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Dupper un honnête homme, & vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vû son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE *à Mascarille qui le bat aussi.*

Ah coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes....

LELIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

LELIE.

Quoi donc? je serois homme....

MASCARILLE *le battant toujours, & le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je ſuis content.

[*Maſcarille ſuit Trufaldin, qui rentre dans ſa maiſon.*]

LELIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant!
L'auroit-on pû prévoir l'action de ce traître,
Qui vient inſolemment de mal-traiter ſon maître?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LELIE.

Quoi? tu m'oſes encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'eſt de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiſcrette,
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je ceſſe d'éclater, de peſter contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence ſoit haute,
Ma main ſur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes cauſé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguére à votre idole,

Vous auriez apperçû Jeannette ſur vos pas,
Dont l'oreille ſubtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pû ſurprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette promte ſortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne ſçai ſi ſouvent vous jouez au piquet;
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O! le plus malheureux de tous les miſérables!
Mais encore, pourquoi me voir chaſſé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche au moins que, de cet artifice
Je ne ſois ſoupçonné d'être auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque ſot. Truſaldin lorgnoit exactement:
Et puis, je vous dirai, ſous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la choſe eſt faite, &, ſi j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger ſur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voye,
Les coups ſur votre rable aſſenés avec joye,
Je vous promets, aidé par le poſte où je ſuis,
De contenter vos vœux avant qu'il ſoit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudeſſe,
Qu'eſt-ce que deſſus moi ne peut cette promeſſe?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LELIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'eſt pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoique j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fiévre quartaine....

LELIE.

Mais tien-moi donc parole, & ſonge à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, & graiſſer votre dos.

LELIE *ſeul.*

Faut-il que le malheur qui me ſuit à la trace,
Me faſſe voir toujours diſgrace ſur diſgrace!

MASCARILLE *ſortant de chez Truſaldin.*

Quoi! vous n'êtes pas loin? ſortez vîte d'ici;
Mais, ſur-tout, gardez-vous de prendre aucun ſouci:
Puiſque je ſuis pour vous, que cela vous ſuffiſe:
N'aidez point mon projet de la moindre entrepriſe:
Demeurez en repos.

LELIE *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *seul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, & sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
Envain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, & ne nous troubler point;
Que son pere, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance;
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité:
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.

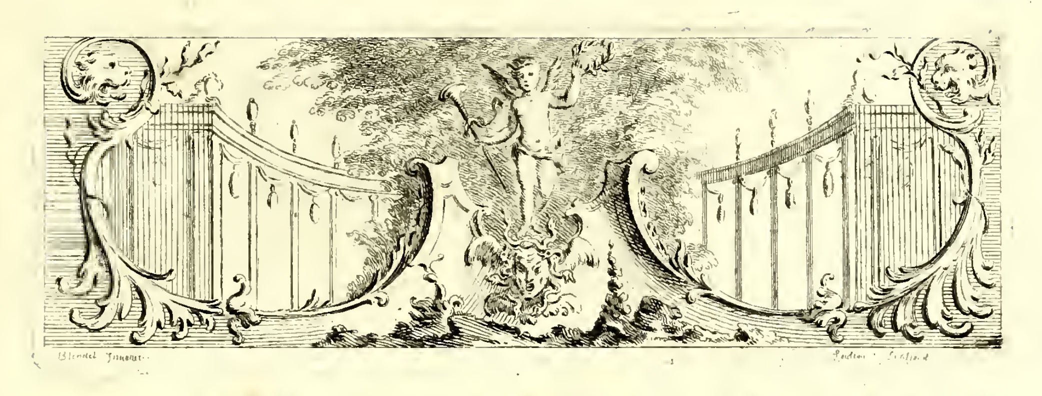
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je croi que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui ſera néceſſaire,
Pour tâcher de finir cette fameuſe affaire.
Il s'eſt fait un grand vol, par qui, l'on n'en ſçait rien,
Eux autres rarement paſſent pour gens de bien;
Je veux adroitement ſur un ſoupçon frivole,
Faire pour quelques jours empriſonner le drôle.
Je ſçai des officiers de juſtice altérés,
Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés;
Deſſus l'avide eſpoir de quelque paraguante,
Il n'eſt rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.



Fin du quatriéme Acte.



ACTE



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.



AH chien! ah double chien! mâtine de ce
Ta perſécution ſera-t-elle éternelle!

ERGASTE.

Par les ſoins vigilans de l'exemt balaſré
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit cofré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai déſeſpéré rompre ton ſtratagême:
Je ne ſçaurois ſouffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme ſoit traîné honteuſement,
J'en réponds ſur ſa mine, & je le cautionne:
Et, comme on réſiſtoit à lâcher ſa perſonne,
D'abord il a chargé ſi bien ſur les records,
Qui ſont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils ſont encore en fuite,
Et penſent tous avoir un Lélie à leur ſuite.

MASCARILLE.

Le traître ne ſçait pas que cet égyptien
Eſt déjà là dedans pour lui ravir ſon bien.

ERGASTE.

Adieu ; certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCENE II.

MASCARILLE *ſeul.*

OUi, je ſuis ſtupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, & pour moi j'en ſuis perſuadé,
Que ce démon brouillon dont il eſt poſſédé
Se plaiſe à me braver, & me l'aille conduire
Par tout où ſa préſence eſt capable de nuire.
Pourtant je veux pourſuivre, & malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie eſt quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit ſon départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occaſion ;
Mais ils viennent ; ſongeons à l'exécution.
Cette maiſon meublée eſt en ma bien-ſéance,
Je puis en diſpoſer avec grande licence ;
Si le ſort nous en dit, tout ſera bien reglé,
Nul que moi ne s'y tient, & j'en garde la clé.
O Dieu ! qu'en peu de tems on a vû d'avantures !
Et qu'un fourbe eſt contraint de prendre de figures !

SCENE III.

CELIE, ANDRES.

ANDRES.

VOus le ſçavez, Célie, il n'eſt rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de ſon ardeur.
Chez les vénitiens, dès un aſſez jeune âge,
La guerre en quelque eſtime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, ſans trop croire de moi,
Prétendre, en les ſervant, un honorable emploi;
Lorſqu'on me vit pour vous oublier toute choſe,
Et que le promt effet d'une métamorphoſe,
Qui ſuivit de mon cœur le ſoudain changement,
Parmi vos compagnons ſçut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Ayent pû me détacher de ma perſévérance.
Depuis, par un hazard, d'avec vous ſéparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'euſſe auguré,
Je n'ai pour vous rejoindre épargné tems ni peine:
Enfin, ayant trouvé la vieille égyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre ſort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été miſe en ôtage,
J'accours vîte y briſer ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:

Cependant on vous voit une morne tristeſſe
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégreſſe.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Veniſe, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que ſi comme devant il vous faut encor ſuivre,
J'y conſens, & mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Votre zéle pour moi viſiblement éclate,
Pour en paroître triſte il faudroit être ingrate,
Et mon viſage auſſi, par ſon émotion,
N'explique point mon cœur en cette occaſion.
Une douleur de tête y peint ſa violence,
Et, ſi j'avois ſur vous quelque peu de puiſſance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRES.

Autant que vous voudrez, faites qu'il ſe différe.
Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire.
Cherchons une maiſon à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

CELIE, ANDRES, MASCARILLE *déguisé en Suisse.*

ANDRES.

Seigneur suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moï pour serfir à fous.

ANDRES.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moï pour d'étrancher chappon champre carni.
Ma che non point locher te gent te mechant si.

ANDRES.

Je croi votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouveau tans sti fil, moï foir à la fissache.

ANDRES.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariache al monsieur?

ANDRES.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur.

ANDRES.

Non.

MASCARILLE.

Mon foï pien choli, fenir pour marchantiſe,
Ou pien pour temander à la palais chouſtice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La procurer larron, l'aſocat p'en méchant.

ANDRES.

Ce n'eſt pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener ſti ſile
Pour fenir pourmener & récarter la file.

ANDRES.

[*à Célie.*]

Il n'importe. Je ſuis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promtement;
Contremander auſſi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRES.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moï chaſoir te pon fin, & te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maiſon.

[*Célie, Andrés & Maſcarille entrent dans la maiſon.*]

SCENE V.

LELIE *seul.*

QUelque soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, & voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.

SCENE VI.

ANDRES, LELIE.

LELIE *à Andrés qui sort de la maison.*

DEmandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRES.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon pere pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRES.

Je ne sçai; l'écriteau marque au moins qu'on la louë;
Lisez..

LELIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avouë.
Qui diantre l'auroit mis? & par quel intérêt....
Ah! ma foi je devine à peu près ce que c'est;

Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRES.

Peut-on vous demander quelle eſt cette avanture?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand ſecret;
Mais pour vous il n'importe, & vous ſerez diſcret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture, au moins ne ſçauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud ſubtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine égyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, & qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déjà manquée, & même pluſieurs coups.

ANDRES.

Vous l'appellez?

LELIE.

Célie.

ANDRES.

Hé! que ne diſiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois ſans doute
Epargné tous les ſoins que ce projet vous coûte.

LELIE.

Quoi! vous la connoiſſez?

ANDRES.

C'eſt moi, qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O diſcours ſurprenant!

ANDRES.

ANDRES.

Sa ſanté de partir ne nous pouvant permettre
Au logis que voilà je venois de la mettre,
Et je ſuis très-ravi dans cette occaſion,
Que vous m'ayez inſtruit de votre intention.

LELIE.

Quoi? j'obtiendrois de vous le bonheur que j'eſpere?
Vous pourriez....

ANDRES *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous ſatisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire? & quel remerciment....

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE VII.

LELIE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à part.*

HÉ bien, ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau biſſêtre.

LELIE.

Sous ce groteſque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Maſcarille, & ſois le bien venu.

MASCARILLE.

Moï ſouiſſe ein chant t'honneur, moï non point Maquerille,
Chai point fentre jamais le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

MASCARILLE.

Allez sous pourmener sans toï rire te moï.

LELIE.

Va, va, leve le masque, & reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié tiable mon foï chamais toï chai connoître.

LELIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toï point en aller, chai paille ein cou te point.

LELIE.

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je ;
Car nous sommes d'accord, & sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me désuisse donc, & redeviens moi-même.

ANDRES.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu :
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

HÉ bien, que diras-tu ?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau ſuccès notre peine ſuivie.

LELIE.

Tu feignois à ſortir de ton déguiſement,
Et ne pouvois me croire en cet événement ?

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'avanture auſſi fort ſurprenante.

LELIE.

Mais confeſſe qu'enfin c'eſt avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit ; vous aurez été bien plus heureux que ſage.

SCENE IX.

CELIE, ANDRES, LELIE, MASCARILLE.

ANDRES.

N'Eſt-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LELIE.

Ah ! quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRES.

Il eſt vrai, d'un bienfait je vous ſuis redevable,
Si je ne l'avouois, je ſerois condamnable ;
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez dans le tranſport où ſa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu. Pour quelques jours retournons ſur nos pas.

SCENE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE *après avoir chanté.*

JE chante, & toutefois je n'en ai guére envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem ? vous m'entendez bien.

LELIE.

C'eſt trop; je ne veux plus
Te demander pour moi de ſecours ſuperflus.
Je ſuis un chien, un traître, un bourreau déteſtable,
Indigne d'aucun ſoin, de rien faire incapable.
Va, ceſſe tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne ſçauroit ſouffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit ſeul prêter ſon aſſiſtance.

SCENE XI.

MASCARILLE *ſeul.*

VOilà le vrai moyen d'achever ſon deſtin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ſes ſottiſes.
Mais en vain ſon dépit pour ſes fautes commiſes
Lui fait licentier mes ſoins & mon appui,
Je veux, quoiqu'il en ſoit, le ſervir malgré lui,
Et deſſus ſon lutin obtenir la victoire.
Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CELIE, MASCARILLE.

CELIE *à Mascarille qui lui a parlé bas.*

Quoique tu veuilles dire, & que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort prêts de s'accorder,
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre;
Et que très-fortement, par de différens nœuds,
Je me trouve attaché au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour & sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts:
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flâme,
Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence,
Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très-facheux obstacles,
Et je ne sçai point l'art de faire des miracles;

Mais je veux employer mes efforts plus puiſſans,
Remuer terre & Ciel, m'y prendre de tous ſens
Pour tâcher de trouver un biais ſalutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui ſe pourra faire.

SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CELIE.

HIPPOLYTE.

DEpuis votre ſéjour, les dames de ces lieux
Se plaignent juſtement des larcins de vos yeux;
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidéles.
Il n'eſt guére de cœurs qui puiſſent échapper
Aux traits, dont à l'abord vous ſçavez les frapper,
Et mille libertés à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir abſolu de vos rares appas,
Si, lorſque mes amans ſont devenus les vôtres,
Un ſeul m'eût conſolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'eſt un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux ſe connoiſſent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;

Ils ſont fort aſſurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce diſcours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les eſprits ne ſoit déjà paſſé;
Et ſans parler du reſte, on ſçait bien que Célie
A cauſé des déſirs à Léandre & Lélie.

CELIE.

Je croi qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous conſoleriez de leur perte aiſément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu ſouhaitable,
Qui d'un ſi mauvais choix ſe trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite ſi grand;
J'y vois tant de raiſons capables de défendre
L'inconſtance de ceux qui s'y laiſſent ſurprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ſes vœux,
Et le vais voir tantôt, ſans haine & ſans colere,
Ramené ſous mes loix par le pouvoir d'un pere,

SCENE

SCENE XIV.

CELIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, & ſuccès ſurprenant
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant.

CELIE.

Qu'eſt-ce donc ?

MASCARILLE.

Ecoutez voici ſans flaterie . . . .

CELIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie & pure Comédie.
La vieille égyptienne à l'heure même . . . .

CELIE.

Hé bien ?

MASCARILLE.

Paſſoit dedans la place, & ne ſongeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille aſſez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems conſidérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux
A donné le ſignal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mouſquets, dagues ou fléches,
Ne faiſoit voir en l'air que quatre griffes ſéches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que ſur leurs os les ans laiſſent de chair.

On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagace;
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et, laissant voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés & Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'avanture,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut sçavoir qui causoit cette humeur;
Celle qui la premiere avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émûë,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vûë,
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, & dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le sçavez, en mes mains votre fille
Dont j'élevois l'enfance, & qui, par mille traits,
Faisoit voir dès quatre ans sa grace & ses attraits;
Celle que vous voyez, cette infâme sorciére,
Dedans notre maison se rendant familiére,
Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je croi, conçût tant de douleur,

Que cela servit fort pour avancer sa vie ;
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux :
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connuë,
Qu'elle fasse sçavoir ce qu'elle est devenuë.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage;
Quoi donc! le Ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pû voir, sans pourtant reconnoître
La source de mon sang & l'auteur de mon être!
Oui, mon pere, je suis Horace votre fils;
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, & quittant mes études,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un désir curieux:
Pourtant, après ce tems, une secrette envie
Me pressa de revoir les miens & ma patrie :
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sçus votre sort que par des bruits confus:
Si bien, qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un tems borna mes courses vaines;
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en sçavoir le nom.

Je vous laiſſe à juger ſi, pendant ces affaires,
Trufaldin reſſentoit des tranſports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loiſir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confeſſion de votre égyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour ſienne;
Andrés eſt votre frere; & comme de ſa ſœur
Il ne peut plus ſonger à ſe voir poſſeſſeur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouſe à mon maître,
Dont le pere témoin de tout l'évenement,
Donne à cet hyménée un plein conſentement;
Et pour mettre une joye entiere en ſa famille,
Pour le nouvel Horace a propoſé ſa fille.
Voyez que d'incidens à la fois enfantés.

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent ſur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs perſonnes.
Léandre eſt de la troupe, & votre pere auſſi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lors qu'à ſes vœux on croit le plus d'obſtacle,
Le Ciel en ſa faveur produit comme un miracle.

HIPPOLYTE. [*Maſcarille ſort.*]

Un tel raviſſement rend mes eſprits confus,
Que pour mon propre ſort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LEANDRE, ANDRES.

TRUFALDIN.

Ah, ma fille!

CELIE.

Ah, mon pere!

TRUFALDIN.

Sçais-tu déjà comment le Ciel nous est prospere?

CELIE.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un généreux pardon est ce que je désire;
Mais j'atteste les Cieux, qu'en ce retour soudain
Mon pere fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRES *à Célie.*

Qui l'auroit jamais crû que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la sçut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu, je puis la retenir.

CELIE.

Pour moi, je me blâmois, & croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une eſtime très-haute.
Je ne pouvois ſçavoir quel obſtacle puiſſant
M'arrêtoit ſur un pas ſi doux & ſi gliſſant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flâme
Que mes ſens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais en te retrouvant, que diras-tu de moi
Si je ſonge auſſi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à ſon fils ſous les loix d'hyménée?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma deſtinée.

SCENE DERNIERE.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LELIE, LEANDRE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

VOyons ſi votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un ſi ſolide eſpoir;
Et ſi, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative?
Par un coup imprévû des deſtins les plus doux
Vos vœux ſont couronnés, & Célie eſt à vous.

LELIE.

Croirai-je que du Ciel la puiſſance abſoluë....

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il eſt vrai.

PANDOLFE.

La choſe eſt réſoluë.

ANDRES *à Lélie.*

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LELIE *à Maſcarille.*

Il faut que je t'embraſſe & mille & mille fois
Dans cette joye.

MASCARILLE.

Ahi, ahi, doucement, je vous prie.
Il m'a preſque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la carreſſez avec tant de tranſport;
De vos embraſſemens on ſe paſſeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous ſçavez le bonheur que le Ciel me renvoye;
Mais puiſqu'un même jour nous met tous dans la joye,
Ne nous ſéparons point qu'il ne ſoit terminé,
Et que ſon pere auſſi nous ſoit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvûs. N'eſt-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Maſcarille?
A voir chacun ſe joindre à ſa chacune ici,
J'ai des démangeaiſons de mariage auſſi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; & que les Cieux profperes
Nous donnent des enfans dont nous foyons les peres.

FIN.



LE DEPIT

LE DEPIT AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ALBERT, pere de Lucile & d'Afcagne.

POLIDORE, pere de Valere.

LUCILE, fille d'Albert.

ASCAGNE, fille d'Albert, déguifée en homme.

ERASTE, amant de Lucile.

VALERE, fils de Polidore.

MARINETTE, fuivante de Lucile.

FROSINE, confidente d'Afcagne.

MÉTAPHRASTE, pédant.

GROS-RENÉ, valet d'Erafte.

MASCARILLE, valet de Valere.

LA RAPIERE, bréteur.

La fcéne eft à Paris.



Inv: et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau: Cars.*

LE DEPIT AMOUREUX .



LE DEPIT AMOUREUX,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.



VEUX-TU que je te die? une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la duppe, à ne te point mentir,
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENE'.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,

Que c'eſt injuſtement bleſſer ma prud'hommie,
Et ſe connoître mal en phyſionomie.
Les gens de mon minois ne ſont point accuſés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes ni ruſés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guéres,
Et ſuis homme fort rond de toutes les maniéres.
Pour que l'on me trompât, cela ſe pourroit bien,
Le doute eſt mieux fondé; pourtant je n'en croi rien.
Je ne voi point encore, ou je ſuis une bête,
Sur quoi vous avez pû prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre aſſez d'amour,
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour;
Et Valere, après tout, qui cauſe votre crainte,
Semble n'être à préſent ſouffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux eſpoir un amant eſt nourri,
Le mieux reçû toujours n'eſt pas le plus chéri,
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'eſt qu'un beau voile à couvrir d'autres flâmes.
Valere enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joye ou bien d'indifférence,
M'empoiſonne à tous coups leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, & me rend difficile
Une entiére croyance aux propos de Lucile.

Je voudrois, pour trouver un tel deſtin bien doux,
Y voir entrer un peu de ſon tranſport jaloux;
Et, ſur ſes déplaiſirs & ſon impatience
Mon ame prendroit lors une pleine aſſûrance.
Toi-même, penſes-tu qu'on puiſſe, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un eſprit ſatisfait?
Et, ſi tu n'en crois rien, di-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver deſſus cette avanture.

GROS-RENE'.

Peut-être que ſon cœur a changé de déſirs,
Connoiſſant qu'il pouſſoit d'inutiles ſoupirs.

ERASTE.

Lorſque par les rebuts une ame eſt détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point ſa chaîne avec ſi peu d'éclat,
Qu'elle puiſſe reſter en un paiſible état.
De ce qu'on a chéri la fatale préſence
Ne nous laiſſe jamais dedans l'indifférence;
Et, ſi de cette vûë on n'accroît ſon dédain,
Notre amour eſt bien près de nous rentrer au ſein:
Enfin, croi-moi, ſi bien qu'on éteigne une flâme,
Un peu de jalouſie occupe encore une ame;
Et l'on ne ſçauroit voir, ſans en être piqué,
Poſſéder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE'.

Pour moi, je ne ſçai point tant de philoſophie;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,

Et ne ſuis point de moi ſi mortel ennemi,
Que je m'aille affliger ſans ſujet ni demi.
Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable?
Sur des ſoupçons en l'air je m'irois allarmer?
Laiſſons venir la fête avant que la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode choſe;
Je n'en prends point, pour moi, ſans bonne & juſte cauſe;
Et mêmes à mes yeux cent ſujets d'en avoir
S'offrent le plus ſouvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune,
La maîtreſſe ne peut abuſer votre foi,
A moins que la ſuivante en faſſe autant pour moi:
Mais j'en ſuis la penſée avec un ſoin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'eſtimer heureux,
Si Maſcarille ou non, s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à ſon aiſe
Jodelet par plaiſir la careſſe & la baiſe,
Et que ce beau rival en rie ainſi qu'un fou,
A ſon exemple auſſi j'en rirai tout mon ſaoul,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes diſcours.

GROS-RENE'.

Mais je la vois qui paſſe.

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

St? Marinette.

MARINETTE.

Ho, ho. Que fais-tu là?

GROS-RENE'.

Ma foi,

Demande, nous étions tout-à-l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur! depuis une heure,
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi....

ERASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au Temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENE'.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprend-moi donc, de grace,

Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaiſe volonté;
Ma maîtreſſe en un mot.

ERASTE.

Ah! chere Marinette,
Ton diſcours de ſon cœur eſt-il bien l'interpréte?
Ne me déguiſe point un myſtére fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des Dieux, di-moi ſi ta belle maîtreſſe
N'abuſe point mes vœux d'une fauſſe tendreſſe.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaiſant mouvement?
Elle ne fait pas voir aſſez ſon ſentiment?
Quel garant eſt-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENE'.

A moins que Valere ſe pende,
Bagatelle, ſon cœur ne s'aſſûrera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENE'.

Il eſt jaloux juſques en un tel point.

MARINETTE.

De Valere? Ha! vraiment la penſée eſt bien belle!
Elle peut ſeulement naître en votre cervelle.

Je

Je vous croyois du ſens, & juſqu'à ce moment
J'avois de votre eſprit quelque bon ſentiment:
Mais, à ce que je voi, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal eſt-elle auſſi frappée?

GROS-RENE'.

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, & d'être aſſez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même eſt trop bonne.
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût:
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien, voilà comme il faut être.
Jamais de ces ſoupçons qu'un jaloux fait paroître;
Tout le fruit qu'on en cueille eſt de ſe mettre mal,
Et d'avancer par là les deſſeins d'un rival.
Au mérite ſouvent de qui l'éclat vous bleſſe,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtreſſe;
Et j'en ſçai tel, qui doit ſon deſtin le plus doux
Aux ſoins trop inquiets de ſon rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, témoigner de l'ombrage,
C'eſt jouer en amour un mauvais perſonnage,
Et ſe rendre, après tout, miſérable à crédit.
Cela, ſeigneur Eraſte, en paſſant vous ſoit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre.

Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, & sortez hors de doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Etoit capable de tout faire;
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un pere.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïssance.

Ah! quel bonheur! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déïté.

GROS-RENE'.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guére aux choses que je pense.

ERASTE *relit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéïssance.

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bien-tôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur paſſagére
Où mon ame a crû voir quelque peu de lumiére,
Ou, ſi tu la lui dis, ajoute que ma mort
Eſt prête d'expier l'erreur de ce tranſport;
Que je vais à ſes pieds, ſi j'ai pû lui déplaire,
Sacrifier ma vie à ſa juſte colére.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en eſt point le tems.

ERASTE.

Au reſte, je te dois beaucoup, & je prétends
Reconnoître dans peu de la bonne maniére
Les ſoins d'une ſi noble & ſi belle couriére.

MARINETTE.

A propos; ſçavez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ERASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous ſçavez.

ERASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là.... dans cette boutique
Où dès le mois paſſé votre cœur magnifique
Me promit, de ſa grace une bague.

ERASTE.

Ha! j'entends.

GROS-RENE'.

La matoiſe!

ERASTE.

Il eſt vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promeſſe:
Mais....

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'eſt pas que je vous preſſe

GROS-RENE'.

Ho, que non!

ERASTE *lui donne ſa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monſieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENE'.

Pauvre honteuſe, prends ſans davantage attendre.
Refuſer ce qu'on donne, eſt bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce ſera pour garder quelque choſe de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un pere favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je....

MARINETTE.

Alors comme alors,
Pour vous on employera toutes ſortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle ſoit vôtre :
Faites votre pouvoir, & nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu, nous en ſçaurons le ſuccès dans ce jour.

[*Eraſte relit la lettre tout bas.*]

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous auſſi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENE'.

Un hymen qu'on ſouhaite,
Entre gens comme nous, eſt choſe bientôt faite.
Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaiſir.

GROS-RENE'.

Touche, il ſuffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon déſir.

GROS-RENE'.

Adieu, mon aſtre.

MARINETTE.

Adieu, beau tiſon de ma flâme.

GROS-RENE'.

Adieu, chere cométe, arc-en-ciel de mon ame.

[*Marinette ſort.*]

Le bon Dieu ſoit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'eſt pas un homme à vous refuſer rien.

ERASTE.

Valere vient à nous.

GROS-RENE'.

Je plains le pauvre hére,
Sçachant ce qui ſe paſſe.

SCENE III.

VALERE, ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

Hé bien, ſeigneur Valere?

VALERE.

Hé bien, ſeigneur Eraſte?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALERE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modéle
D'une rare conſtance.

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la poſtérité.

ERASTE.

Pour moi, je ſuis peu fait à cet amour auſtére,
Qui dans les ſeuls regards trouve à ſe ſatisfaire,
Et je ne forme point d'aſſez beaux ſentimens
Pour ſouffrir conſtamment les mauvais traitemens:
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il eſt très-naturel, & j'en ſuis bien de même.
Le plus parfait objet, dont je ſerois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant....

VALERE.

Lucile dans ſon ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flâme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penſer.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,

Sans trop de vanité, que je ſuis en ſa grace.

VALERE.

Moi, je ſçai que j'y tiens une aſſez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abuſez point; croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laiſſez point dupper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'oſois vous montrer une preuve aſſûrée
Que ſon cœur . . . . non votre ame en ſeroit altérée.

VALERE.

Si je vous oſois moi découvrir en ſecret. . . .
Mais je vous fâcherois, & veux être diſcret.

ERASTE.

Vrayment vous me pouſſez, &, contre mon envie,
Votre préſomption veut que je l'humilie.
Liſez.

VALERE *après avoir lû.*

Ces mots ſont doux.

ERASTE.

Vous connoiſſez la main?

VALERE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet eſpoir ſi certain . . . .

VALERE *riant & s'en allant.*

Adieu, ſeigneur Eraſte.

GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

Il eſt fou le bon ſire.
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire?

ERASTE.

Certes, il me ſurprend, & j'ignore entre nous,
Quel diable de myſtére eſt caché là-deſſous.

GROS-RENE'.

Son valet vient, je penſe.

ERASTE.

Oui, je le voi paroître.
Feignons, pour le jetter ſur l'amour de ſon maître.

SCENE IV.

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE'.

MASCARILLE *à part.*

NOn, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune & fort amoureux.

GROS-RENE'.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE'.

Où tend Maſcarille à cette heure?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été;
Je ne vais pas auſſi, car je ſuis arrêté;
Et ne demeure point, car tout de ce pas même
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur eſt extrême.
Doucement, Maſcarille.

MASCARILLE.

Ha! Monſieur, ſerviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte : hé quoi? vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne croi pas cela de votre courtoiſie.

ERASTE.

Touche; nous n'avons plus ſujet de jalouſie;
Nous devenons amis, & mes feux que j'éteins,
Laiſſent la place libre à vos heureux deſſeins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ERASTE.

Gros-René ſçait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE'.

Sans doute : & je te céde auſſi la Marinette.

MASCARILLE.

Paſſons ſur ce point-là; notre rivalité
N'eſt pas pour en venir à grande extrémité;

Mais eſt-ce un coup bien ſûr que votre ſeigneurie
Soit des-énamourée, ou ſi c'eſt raillerie ?

ERASTE.

J'ai ſçu qu'en ſes amours ton maître étoit trop bien,
Et je ſerois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaiſez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez ſagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous careſſoit pour la ſeule grimace;
Et mille fois, ſçachant tout ce qui ſe paſſoit,
J'ai plaint le faux eſpoir dont on vous repaiſſoit.
On offenſe un brave-homme alors que l'on l'abuſe;
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous ſçu la ruſe ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres & moi,
Et l'on croit juſqu'ici la chaîne fort ſecrette,
Qui rend de nos amans la flâme ſatisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je ſuis interdit,
Et ne ſçai pas, Monſieur, qui peut vous avoir dit
Que ſous ce faux ſemblant qui trompe tout le monde,
En vous trompant auſſi, leur ardeur ſans ſeconde

D'un ſecret mariage a ſerré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monſieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton ſur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah! Gros-René.

GROS-RENE'.

Monſieur.

ERASTE.

Je démens un diſcours dont je n'ai que trop peur.
[*à Maſcarille.*]
Tu penſes fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile eſt la femme . . . .

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je raillois.

ERASTE.

Ha! vous raillez, infâme?

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il eſt donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas:

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas!

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Aſſûre

Ou ſi c'eſt choſe vraye, ou ſi c'eſt impoſture.

MASCARILLE.

C'eſt ce qu'il vous plaira: je ne ſuis pas ici
Pour vous rien conteſter.

ERASTE.

[*Tirant ſon épée.*]

Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque ſotte harangue.

Hé, de grace, plûtôt, ſi vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laiſſez tirer mes chauſſes ſans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas! je la dirai:
Mais peut-être, Monſieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juſte fureur rien ne te peut ſouſtraire,
Si tu mens d'un ſeul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y conſens, rompez-moi les jambes & les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi ſi j'impoſe,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre choſe.

ERASTE.

Ce mariage eſt vrai?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire eſt comme vous la dites,
Et c'eſt après cinq jours de nocturnes viſites,
Tandis que vous ſerviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils ſont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître,
La violente amour qu'elle porte à mon maître,

Et veut abſolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur ſon cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs ſecrets ôter la connoiſſance.
Si, malgré mes ſermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en ſentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'eſt ce que je demande.

[*Maſcarille ſort.*]

ERASTE.

Hé bien?

GROS-RENE'.

Hé bien, Monſieur?
Nous en tenons tous deux, ſi l'autre eſt véritable.

ERASTE.

Las! il ne l'eſt que trop, le bourreau déteſtable.
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit,
Et ce qu'a fait Valere en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, & que c'eſt une baye
Qui ſert ſans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCENE V.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE viens vous avertir que tantôt ſur le ſoir
Ma maîtreſſe au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oſes-tu me parler, ame double & traîtreſſe?
Va, ſors de ma préſence, & dis à ta maîtreſſe
Qu'avecque ſes écrits elle me laiſſe en paix,
Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

[*Il déchire la lettre & ſort.*]

MARINETTE.

Gros-René, di-moi donc, quelle mouche le pique?

GROS-RENE'.

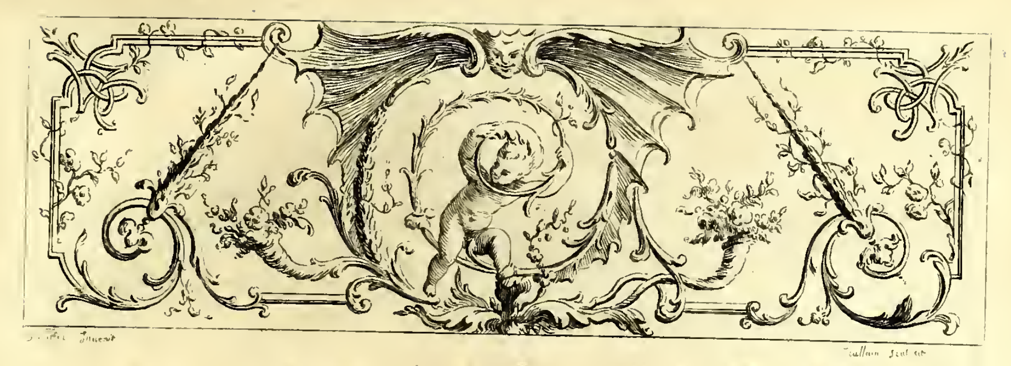
M'oſes-tu bien encor parler, femelle inique?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Eſt pire qu'un ſatrape, ou bien qu'un leſtrigon?
Va, va rendre réponſe à ta bonne maîtreſſe,
Et lui di bien & beau, que malgré ſa ſoupleſſe,
Nous ne ſommes plus ſots ni mon maître ni moi,
Et déſormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *ſeule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon eſt donc leur ame travaillée?
Quoi? faire un tel accueil à nos ſoins obligeans?
O! que ceci chez nous va ſurprendre les gens!

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

ASCAGNE, je ſuis fille à ſecret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel diſcours, ſommes-nous bien ici ?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne ſurprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puiſſe entendre.

FROSINE.

Nous ſerions au logis beaucoup moins ſûrement :
Ici de tous côtés on découvre aiſément,
Et nous pouvons parler avec toute aſſûrance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon ſilence !

FROSINE.

Ouais ! ceci doit donc être un important ſecret.

ASCAGNE.

Trop, puiſque je le fie à vous-même à regret,

Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sçauriez point.

FROSINE.

Ha! c'est me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu?
Moi, nourrie avec vous, & qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui sçais....

ASCAGNE.

Oui, vous sçavez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe & ma maison:
Vous sçavez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Qui relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assûrance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute, où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sçût rien du mystére
Qui masque ainsi mon sexe, & l'a rendu mon pere?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mere ne put m'éclaircir mieux la chose.

Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mere fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie,
(Votre mere d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis,)
En faveur des présens le secret fut promis.
Albert ne l'a point sçû de nous, & pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut promt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévû ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai sçû, qu'en secret même, il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage,
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage:
Je ne sçai s'il sçauroit la supposition
Sans le déguisement; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre:
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sçachez donc que l'amour ne ſçait point s'abuſer,
Que mon ſexe à ſes yeux n'a pû ſe déguiſer,
Et que ſes traits ſubtils, ſous l'habit que je porte,
Ont ſçû trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez ?

ASCAGNE.

Froſine, doucement.
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement ;
Il n'eſt pas tems encore ; &, ce cœur qui ſoupire,
A bien, pour vous ſurprendre, autre choſe à vous dire.

FROSINE.

Et quoi ?

ASCAGNE.

J'aime Valere.

FROSINE.

Ha ! vous avez raiſon.
L'objet de votre amour ! lui dont à la maiſon
Votre impoſture enleve un puiſſant héritage,
Et, qui de votre ſexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner !
C'eſt encore un plus grand ſujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois ſurprendre plus votre ame :
Je ſuis ſa femme.

FROSINE.

O Dieux! ſa femme!

ASCAGNE.

Oui, ſa femme.

FROSINE.

Ha! certes celui-là l'emporte, & vient à bout
De toute ma raiſon.

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la ſuis, dis-je, ſans qu'il le penſe,
Ni qu'il ait de mon ſort la moindre connoiſſance.

FROSINE.

Ho! pouſſez, je le quitte, & ne raiſonne plus,
Tant mes ſens coup ſur coup ſe trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, ſi vous voulez m'entendre.
Valere, dans les fers de ma ſœur arrêté,
Me ſembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois ſouffrir qu'on rebutât ſa flâme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame;
Je voulois que Lucile aimât ſon entretien,
Je blâmois ſes rigueurs, & les blâmai ſi bien,
Que moi-même j'entrai, ſans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les ſentimens qu'elle ne pouvoit prendre.

C'étoit, en lui parlant, moi qu'il perſuadoit,
Je me laiſſois gagner aux ſoupirs qu'il perdoit,
Et ſes vœux rejettés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainſi mon cœur, Froſine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des ſoins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une bleſſure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'uſure.
Enfin, ma chere, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer; mais ſous le nom d'autrui,
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ſes vœux favorable,
Et je ſçus ménager ſi bien cet entretien,
Que du déguiſement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flatoit ſa penſée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit bleſſée;
Mais que voyant mon pere en d'autres ſentimens,
Je devois une feinte à ſes commandemens;
Qu'ainſi de notre amour nous ferions un myſtére
Dont la nuit ſeulement ſeroit dépoſitaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien ſecret ſe devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence,
Qu'avant que nous euſſions aucune intelligence,
Et que de ſon côté, de même que du mien,
Geſte, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.
Enfin, ſans m'arrêter à toute l'induſtrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,

J'ai pouſſé juſqu'au bout un projet ſi hardi,
Et me ſuis aſſûré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho! les grands talens que votre eſprit poſſéde!
Diroit-on qu'elle y touche avec ſa mine froide!
Cependant vous avez été bien vîte ici,
Car je veux que la choſe ait d'abord réuſſi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'iſſuë,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être ſçûë?

ASCAGNE.

Quand l'amour eſt bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets ſeulement vont à ſe contenter,
Et, pourvû qu'il arrive au but qu'il ſe propoſe,
Il croit que tout le reſte après eſt peu de choſe.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conſeils .... Mais voici cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

SI vous êtes tous deux en quelque conférence,
Où je vous faſſe tort de mêler ma préſence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puiſque vous le faiſiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je diſois que Valere
Auroit, ſi j'étois fille, un peu trop ſçû me plaire,
Et que, ſi je faiſois tous les vœux de ſon cœur,
Je ne tarderois guére à faire ſon bonheur.

VALERE.

Ces proteſtations ne coûtent pas grand'choſe,
Alors qu'à leur effet un pareil ſi s'oppoſe:
Mais vous ſeriez bien pris ſi quelque évenement
Alloit mettre à l'épreuve un ſi doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que regnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flâme.

VALERE.

Et ſi c'étoit quelqu'une, où par votre ſecours
Vous puiſſiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois aſſez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confeſſion n'eſt pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi? vous voudriez, Valere, injuftement,
Qu'étant fille, & mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allaffe engager avec une promeffe
De fervir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtreffe
Un fi pénible effort pour moi m'eft interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, & vous le devez prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainfi donc il ne faut rien prétendre,
Afcagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel faffe un grand miracle en vous;
Bref, fi vous n'êtes fille, adieu votre tendreffe
Il ne vous refte rien qui pour nous s'intéreffe.

ASCAGNE.

J'ai l'efprit délicat plus qu'on ne peut penfer
Et le moindre fcrupule a de quoi m'offenfer,
Quand il s'agit d'aimer, enfin je fuis fincére.
Je ne m'engage point à vous fervir, Valere
Si vous ne m'affûrez, au moins abfolument
Que vous avez pour moi le même fentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous tranfporte,
Et, que fi j'étois fille, une flâme plus forte

N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vû ce ſcrupule jaloux;
Mais tout nouveau qu'il eſt, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais ſans fard?

VALERE.

Oui, ſans fard.

ASCAGNE.

S'il eſt vrai, déſormais
Vos intérêts ſeront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bien-tôt à vous dire un important myſtére,
Où l'effet de ces mots me ſera néceſſaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque ſecret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi ſe pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'eſt que j'ai de l'amour qui ne ſçauroit paroître,
Et vous pourriez avoir ſur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon ſort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Aſcagne, & croyez par avance
Que votre heur eſt certain, s'il eſt en ma puiſſance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non, dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'eſt pas encor tems; mais c'eſt une perſonne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre diſcours m'étonne.
Plût à Dieu que ma ſœur....

ASCAGNE.

Ce n'eſt pas la ſaiſon
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raiſon.
Vous ſçaurez mon ſecret, quand je ſçaurai le vôtre.

VALERE.

J'ai beſoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; & lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en ſuis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valere.

[*Valere ſort.*]

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'aſſiſtance d'un frere.

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'En eſt fait; c'eſt ainſi que je puis me venger,
Et, ſi cette action a de quoi l'affliger,
C'eſt toute la douceur que mon cœur s'y propoſe.
Mon frere, vous voyez une métamorphoſe.
Je veux chérir Valere après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de ſon côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma ſœur? comment? courir au change?
Cette inégalité me ſemble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me ſurprend avec plus de ſujet.
De vos ſoins autrefois Valere étoit l'objet,
Je vous ai vû pour lui m'accuſer de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil, & d'injuſtice;

Et, quand je veux l'aimer, mon deſſein vous déplaît,
Et je vous voi parler contre ſon intérêt.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma ſœur, pour embraſſer le vôtre:
Je ſçai qu'il eſt rangé deſſous les loix d'une autre,
Et ce ſeroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez, & qu'il ne revint pas.

LUCILE.

Si ce n'eſt que cela, j'aurai ſoin de ma gloire,
Et je ſçai, pour ſon cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainſi découvrez-lui, ſans peur, mon ſentiment:
Ou, ſi vous refuſez de le faire, ma bouche
Lui va faire ſçavoir que ſon ardeur me touche.
Quoi? mon frere, à ces mots vous reſtez interdit?

ASCAGNE.

Ha, ma ſœur! ſi ſur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes ſenſible aux priéres d'un frere,
Quittez un tel deſſein, & n'ôtez point Valere
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'eſt cher,
Et qui, ſur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence,
A moi ſeul de ſes feux elle fait confidence,
Et je vois dans ſon cœur de tendres mouvemens
A domter la fierté des plus durs ſentimens.
Oui, vous auriez pitié de l'état de ſon ame,
Connoiſſant de quel coup vous menacez ſa flâme,

Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assûré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels ....

LUCILE.

Mon frere, c'est assez.
Je ne sçai point pour qui vous vous intéressez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez promte.

LUCILE.

Un cœur ne pése rien alors que l'on l'affronte,
Il court à sa vengeance, & saisit promtement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même,
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'avanture me passe, & j'y perds mon latin.

Car enfin, aux tranſports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le ſien tout tranſporté
Ne me donnoit pas moins que de la déïté,
Et cependant jamais, à cet autre meſſage,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne ſçai, pour cauſer de ſi grands changemens,
Ce qui s'eſt pû paſſer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'eſt pû paſſer dont il faille être en peine,
Puiſque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi? tu voudrois chercher hors de ſa lâcheté,
La ſecrette raiſon de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuſe,
Peut-il à ſon tranſport ſouffrir la moindre excuſe?

MARINETTE.

En effet; je comprends que vous avez raiſon,
Et que cette querelle eſt pure trahiſon.
Nous en tenons, Madame; & puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laiſſons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous ſommes:
Foin de notre ſottiſe, & peſte ſoit des hommes.

LUCILE.

Hé bien, bien qu'il s'en vante, & rie à nos dépens,
Il n'aura pas ſujet d'en triompher long-tems;

Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris fuit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sçait qu'on n'a point d'avantage sur nous.
Marinette eut bon nés, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton tems pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance,
(Car le Ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger :)
Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends sur tout de me parler pour lui.
Au contraire je veux que ton zele s'exprime,
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime,
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,

Que

Que ton affection me ſoit alors ſévere,
Et tienne comme il faut la main à ma colere.

MARINETTE.

Vrayment, n'ayez point peur, & laiſſez faire à nous.
J'ai pour le moins autant de colere que vous,
Et je ſerois plûtôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître auſſi me redonnât envie....
S'il vient....,

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, & me faites venir
Le précepteur, je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Aſcagne,
S'il ſçait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCENE VI.

ALBERT *ſeul.*

En quel gouffre de ſoins & de perplexité
Nous jette une action faite ſans équité?
D'un enfant ſuppoſé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems ſouffre bien le ſupplice,
Et quand je vois les maux où je me ſuis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais ſongé.

Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre & misere jettée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle,
Las! vous ne sçavez pas? vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fiévre, ou jambe, ou bras cassé:
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah....

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

M*Andatum tuum curo diligenter.*

ALBERT.

Maître, j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître est dit à *magis ter.*
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meuré,
Si je sçavois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc....

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi;
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, maître, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime,
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai; *Filio non poteſt præferri,*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire, me ſemble;
Je vous crois grand latin, & grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont aſſûré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, & cent mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon pere, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans dites journellement,
Ne ſont encor pour moi que du haut allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils. L'hymen ſemble lui faire peur,
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid, & recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frere de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *ſermon*,
Et comme auſſi les grecs diſent *Atanaton* . . . .

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laiſſez-là, je vous prie,
Les grecs, les albanois, avec l'Eſclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler;
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçais ſi dans l'ame
Il ne ſentiroit point une ſecrette flâme;
Quelque choſe le trouble, ou je ſuis fort déçû,
Et je l'apperçûs hier, ſans en être apperçû,
Dans un recoin du bois où nul ne ſe retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté? *Latinè*, *ſeceſſus*;
Virgile l'a dit, *Eſt in ſeceſſu locus* . . . .

ALBERT.

Comment auroit-il pû l'avoir dit ce Virgile,
Puiſque je ſuis certain que dans ce lieu tranquille,

Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

METAPHRASTE.

Virgile eſt nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choiſi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas beſoin
De terme plus choiſi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il ſuffit ici de mon ſeul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choiſir pourtant les mots mis en uſage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *ſcribendo*, *ſequare peritos*.

ALBERT.

Homme, ou démon, veux-tu m'entendre ſans conteſte?

METAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-deſſus doctement
Un mot, que vous ſerez bien aiſe aſſûrément
D'entendre.

ALBERT.

Je ſerai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme! Oh! que je ſuis tenté d'étrange ſorte

De faire ſur ce mufle une application !

METAPHRASTE.

Mais qui cauſe, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! ſans doute.
Vous ſerez ſatisfait, s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez ſagement.

METAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous oüir.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépaſſe,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en faſſe la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuſerez point mon caquet déſormais.

ALBERT.

Ainſi ſoit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'eſt aſſez dit.

METAPHRASTE.

Je ſuis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit

METAPHRASTE.

Dès à préſent je ſuis muet.

ALBERT.

Fort bien.

METAPHRASTE.

Parlez; courage; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de ſilence:
Je ne deſſerre pas la bouche ſeulement.

ALBERT *à part.*

Le traître!

METAPHRASTE.

Mais de grace, achevez vîtement;

Depuis long-tems j'écoute; il eſt bien raiſonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau déteſtable....

METAPHRASTE.

Hé, bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience eſt bien....

METAPHRASTE.

Quoi? voulez-vous pourſuivre?
Ce n'eſt pas encor fait? *per Jovem!* je ſuis yvre.

ALBERT.

Je n'ai pas dit....

METAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu! que de diſcours!
Rien n'eſt-il ſuffiſant d'en arrêter le cours?

ALBERT *à part.*

J'enrage.

METAPHRASTE.

De rechef? ô l'étrange torture!
Hé! laiſſez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un ſot qui ne dit mot, ne ſe diſtingue pas
D'un ſçavant qui ſe taît.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCENE

SCENE VIII.

METAPHRASTE *ſeul.*

D'Où vient fort à propos cette ſentence expreſſe
D'un philoſophe: parle, afin qu'on te connoiſſe.
Doncques ſi de parler le pouvoir m'eſt ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre auſſi l'humanité,
Et changer mon eſſence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh! que les grands parleurs par moi ſont déteſtés!
Mais quoi! ſi les ſçavans ne ſont pas écoutés,
Si l'on veut que toujours ils ayent la bouche cloſe,
Il faut donc renverſer l'ordre de chaque choſe,
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfans remontrent aux vieillards,
Qu'à pourſuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou faſſe les loix, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges ſoyent jugés,
Et par les écoliers les maîtres fuſtigés,
Que le malade au ſain préſente le remede,
Que le liévre craintif....

SCENE IX.

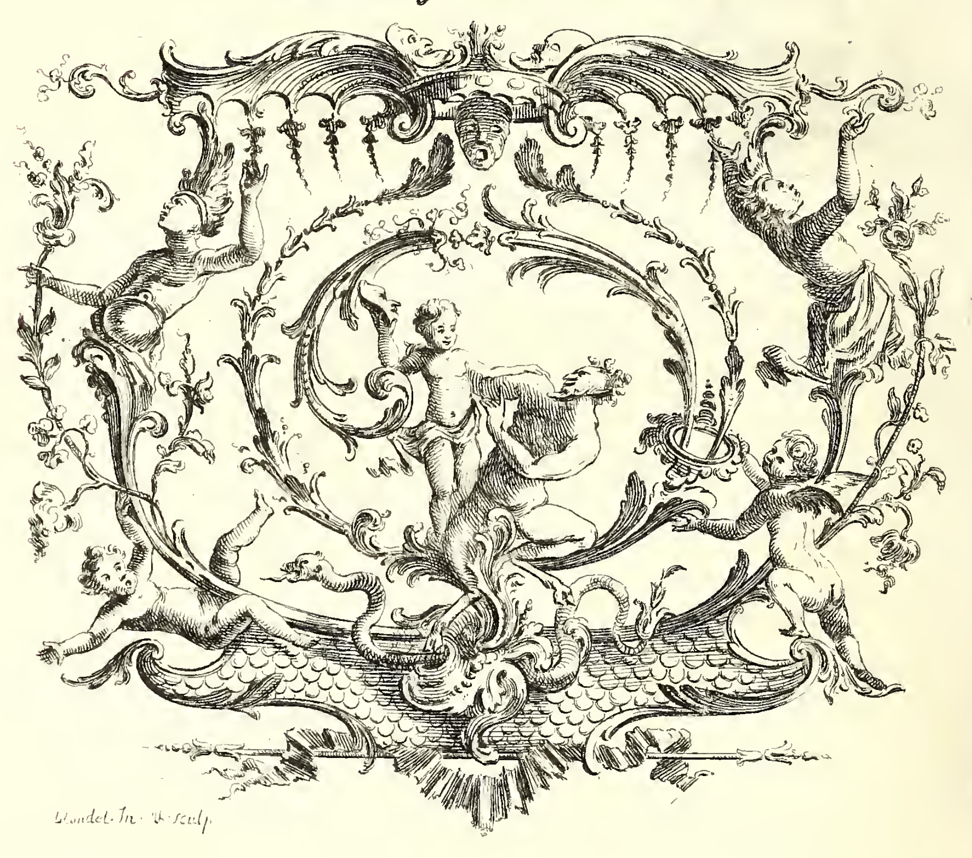
ALBERT, METAPHRASTE.

[*Albert ſonne aux oreilles de Metaphraſte une cloche de mulet, qui le fait fuir.*]

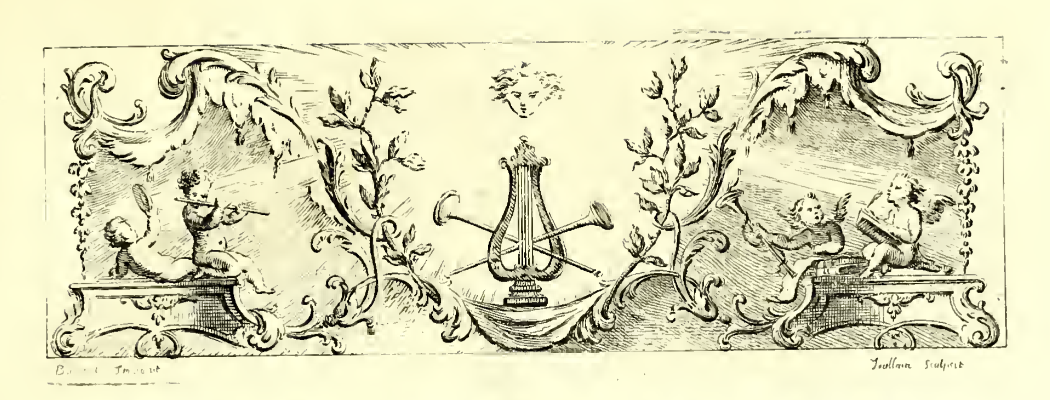
METAPHRASTE *fuyant.*

MIſéricorde, à l'aide.

Fin du ſecond Acte.



Blondel. In. & sculp.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.



LE Ciel par fois ſeconde un deſſein téméraire,
Et l'on ſort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait diſcourir,
Le remède plus prompt où j'ai ſçû recourir,
C'eſt de pouſſer ma pointe, & dire en diligence
A notre vieux Patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarraſſe, eſt un évaporé :
L'autre diable, diſant ce que j'ai déclaré,
Gâre une irruption ſur notre fripperie :
Au moins, avant qu'on puiſſe échauffer ſa furie,
Quelque choſe de bon nous pourra ſuccéder,
Et les vieillards entr'eux ſe pourront accorder.
C'eſt ce qu'on va tenter, & de la part du nôtre,
Sans perdre un ſeul moment, je m'en vais trouver l'autre.

[*Il frappe à la porte d'Albert.*]

SCENE II.

ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

QUi frappe?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh, oh, qui te peut amener, Maſcarille?

MASCARILLE.

Je viens, Monſieur, pour vous donner
Le bon jour.

ALBERT.

Ah! vrayment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon cœur, bon jour. [*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

La replique eſt ſoudaine.
Quel homme bruſque! [*Il heurte.*]

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas oüi, Monſieur.....

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bon jour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien, bon jour, te dis-je.

[*Il s'en va, Mascarille l'arrête.*]

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé;
Va, que je lui souhaite une joie infinie.

[*Il s'en va.*]

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

[*Il heurte.*]

Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment;
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien, quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE *l'arrêtant.*

Attendez, & souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment, pour vous entretenir
D'une affaire importante, & doit ici venir.

ALBERT.

Hé! quelle eſt-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

MASCARILLE.

Un grand ſecret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui ſans doute importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambaſſade.

SCENE III.

ALBERT *ſeul.*

O Juſte Ciel! je tremble :
Car enfin nous avons peu de commerce enſemble.
Quelque tempête va renverſer mes deſſeins,
Et ce ſecret ſans doute eſt celui que je crains.
L'eſpoir de l'intérêt m'a fait quelque infidéle,
Et voilà ſur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe eſt découverte. Oh! que la vérité
Se peut cacher long-tems avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon eſtime,
Suivre les mouvemens d'une peur légitime,
Par qui je me ſuis vû tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expoſe,
Et faire qu'en douceur paſſât toute la choſe.
Mais, hélas! ç'en eſt fait, il n'eſt plus de ſaiſon,
Et ce bien par la fraude entré dans ma maiſon,

N'en ſera point tiré, que dans cette ſortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCENE IV.

POLIDORE, ALBERT.

POLIDORE *les quatre premiers vers ſans voir Albert.*

S'Etre ainſi marié ſans qu'on en ait ſçû rien !
Puiſſe cette action ſe terminer à bien !
Je ne ſçais qu'en attendre, & je crains fort du pere
Et la grande richeſſe, & la juſte colere.
Mais je l'apperçois ſeul.

ALBERT.

Ciel, Polidore vient !

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

POLIDORE.

Par où lui débuter ?

ALBERT.

Quel ſera mon langage ?

POLIDORE.

Son ame eſt toute émûë.

ALBERT.

Il change de viſage.

POLIDORE.

Je vois, ſeigneur Albert, au trouble de vos yeux
Que vous ſçavez déjà qui m'améne en ces lieux.

ALBERT.

Hélas ! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous ſurprendre,
Et je n'euſſe pas crû ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte, & de confuſion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuſer le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miſéricorde au pécheur miſérable.

POLIDORE.

C'eſt ce qui doit par vous être conſidéré.

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Il eſt très-aſſûré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu, grace, ô ſeigneur Polidore!

POLIDORE.

Hé ! c'eſt moi qui de vous préſentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plûtôt que vous.

ALBERT.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma trifte avanture.

POLIDORE.

Je fuis le fuppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas! pardon, vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en fuis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ofe vous conjurer qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas! feigneur Albert, je ne veux autre chofe.

ALBERT.

Confervons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! oui, je m'y difpofe.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en réfoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez.

De tous ces intérêts je vous ferai le maître,
Et je ſuis trop content ſi vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah, quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puiſſiez-vous avoir toutes choſes proſpéres !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embraſſons-nous en freres.

POLIDORE.

J'y conſens de grand cœur, & me réjouis fort
Que tout ſoit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends graces au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre reſſentiment me donnoit lieu de craindre ;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puiſſant, & de biens & d'amis....

ALBERT.

Hé ! que parlez-vous-là de faute & de Lucile ?

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un diſcours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement,
Même, ſi cela fait à votre allégement,

J'avouerai qu'à lui ſeul en eſt toute la faute,
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
Sans l'incitation d'un méchant ſuborneur,
Que le traître a ſéduit ſa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainſi détruit l'attente.
Puiſque la choſe eſt faite, & que, ſelon mes vœux,
Un eſprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, & réparons l'offence
Par la ſolemnité d'une heureuſe alliance.

ALBERT *à part.*

O Dieu! quelle mépriſe, & qu'eſt-ce qu'il m'apprend!
Je rentre ici d'un trouble en un autre auſſi grand.
Dans ces divers tranſports je ne ſçai que répondre,
Et, ſi je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi penſez-vous-là, ſeigneur Albert?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal ſubit me prend qui veut que je vous laiſſe.

SCENE V.

POLIDORE *ſeul.*

JE lis dedans ſon ame, & vois ce qui le preſſe.
A quoi que ſa raiſon l'eût déjà diſpoſé,
Son déplaiſir n'eſt pas encor tout appaiſé.

L'image de l'affront lui revient, & sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, & son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de tems remette son esprit.
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCENE VI.

POLIDORE, VALERE.

POLIDORE.

ENfin, le beau mignon, vos bons déportemens
Troubleront les vieux jours d'un pere à tous momens,
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALERE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, & d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage & si paisible.
Las! il vit comme un saint, & dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit; ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré pere, ni parenté,
En vingt occasions, horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée.

Sans craindre de la ſuite un déſordre puiſſant,
On le prend pour un autre, & le pauvre innocent
Ne ſçait pas ſeulement ce que je lui veux dire.
Ah! chien, que j'ai reçû du Ciel pour mon martire,
Te croiras-tu toujours? & ne pourrai-je pas
Te voir être une fois ſage avant mon trépas?

VALERE *ſeul & rêvant.*

D'où peut venir ce coup? mon ame embarraſſée
Ne voit que Maſcarille où jetter ſa penſée;
Il ne ſera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut uſer d'adreſſe, & me contraindre un peu
Dans ce juſte courroux.

SCENE VII.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

Maſcarille, mon pere
Que je viens de trouver, ſçait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la ſçait?

VALERE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où, diantre, a-t-il pû la ſçavoir?

VALERE.

Je ne ſçais point ſur qui ma conjecture aſſeoir,

Mais enfin d'un ſuccès cette affaire eſt ſuivie
Dont j'ai tous les ſujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,
Il excuſe ma faute, il approuve mes feux,
Et je voudrois ſçavoir qui peut être capable
D'avoir pû rendre ainſi ſon eſprit ſi traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aiſe que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monſieur, ſi c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuſe fortune?

VALERE.

Bon, bon, tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'eſt moi, vous dis-je, moi, dont le patron le ſçait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALERE.

Mais, là, ſans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, & s'il n'eſt de la ſorte.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Et qu'il m'entraîne, moi, ſi tout préſentement
Tu n'en vas recevoir le juſte payement.

MASCARILLE.

Ah! Monſieur, qu'eſt-ce ceci? je défens la ſurpriſe.

VALERE.

C'eſt la fidélité que tu m'avois promiſe?

Sans ma feinte, jamais tu n'euſſes avoué
Le trait que j'ai bien crû que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à cauſer trop habile
D'un pere contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout-à-fait; il faut, ſans diſcourir,
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau, mon ame, pour mourir,
N'eſt pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le ſuccès qu'aura cette avanture.
J'ai de fortes raiſons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à céler;
C'étoit un coup d'état, & vous verrez l'iſſuë
Condamner la fureur que vous avez conçûë.
De quoi vous fâchez-vous, pourvû que vos ſouhaits
Se trouvent par mes ſoins pleinement ſatisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALERE.

Et ſi tous ces diſcours ne ſont que des ſornettes?

MASCARILLE.

Toujours ſerez-vous lors à tems pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les ſiens, &, content dans la ſuite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALERE.

Nous verrons. Mais Lucile....

MASCARILLE.

Alte; ſon pere ſort.

SCENE VIII.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT *les cinq premiers vers ſans voir Valere.*

PLus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me ſens piqué de ce diſcours étrange
Sur qui ma peur prenoit un ſi dangereux change:
Car Lucile ſoûtient que c'eſt une chanſon,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout ſoupçon.
Ah! Monſieur, eſt-ce vous, de qui l'audace inſigne
Met en jeu mon honneur, & fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin? tu portes bien la mine
De pouſſer les reſſorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, di-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel ſcandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, ſinon qu'il dit des vérités?

Si quelque intention le preſſoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête & civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de ſon pere implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une ſenſible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi ! Lucile n'eſt pas ſous des liens ſecrets
A mon maître ?

ALBERT.

Non, traître, & n'y ſera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux : & s'il eſt vrai que ce ſoit choſe faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne ſecrette ?

ALBERT.

Et, s'il eſt conſtant, toi, que cela ne ſoit pas,
Veux-tu te voir caſſer les jambes & les bras ?

VALERE.

Monſieur, il eſt aiſé de vous faire paroître
Qu'il dit vray.

ALBERT.

Bon, voilà l'autre encor, digne maître
D'un ſemblable valet. O les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il eſt ainſi que je le dis.

VALERE.

Quel feroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT *à part.*

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, & fans nous quereller,
Faites fortir Lucile & la laiffez parler.

ALBERT.

Et fi le démenti par elle vous en refte?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monfieur, je vous protefte.
Promettez à leurs vœux votre confentement,
Et je veux m'expofer au plus dur châtiment,
Si de fa propre bouche elle ne vous confeffe
Et la foi qui l'engage, & l'ardeur qui la preffe.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire. [*Il va frapper à fa porte.*]

MASCARILLE *à Valere.*

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà, Lucile, un mot.

VALERE *à Mafcarille.*

Je crains....

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCENE IX.

LUCILE, ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

SEigneur Albert, au moins ſilence. Enfin, Madame,
Toute choſe conſpire au bonheur de votre ame,
Et monſieur votre pere, averti de vos feux,
Vous laiſſe votre époux, & confirme vos vœux;
Pourvû que, banniſſant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin aſſuré?

MASCARILLE.

Bon, me voilà déjà d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sçachons un peu, Monſieur, quelle belle ſaillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie?

VALERE.

Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vû, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALERE.

On ſçait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiſer eſt un ſoin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALERE.

C'eſt un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flâme
A l'ardeur de vos feux, qu'aux bontés de votre ame.
Je ſçais que vous avez ſujet de vous fâcher,
Que c'étoit un ſecret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes tranſports forcé la violence
A ne point violer votre expreſſe défenſe ;
Mais....

MASCARILLE.

Hé bien, oui, c'eſt moi ; le grand mal que voilà.

LUCILE.

Eſt-il une impoſture égale à celle-là ?
Vous l'oſez ſoûtenir en ma préſence même,
Et penſez m'obtenir par ce beau ſtratagême ?
O le plaiſant amant ! dont la galante ardeur,
Veut bleſſer mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon pere, émû de l'éclat d'un ſot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte.
Quand tout contribueroit à votre paſſion,
Mon pere, les deſtins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juſte colere,
Mon inclination, les deſtins & mon pere,
Perdre même le jour avant que de m'unir
A qui, par ce moyen, auroit crû m'obtenir.

Allez ; & ſi mon ſexe avecque bienſéance
Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainſi.

VALERE *à Maſcarille.*

C'en eſt fait ; ſon courroux ne peut être adouci,

MASCARILLE.

Laiſſez-moi lui parler. Hé ! Madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace,
Quelle eſt votre penſée, & quel bourru tranſport,
Contre vos propres vœux vous fait roidir ſi fort ?
Si monſieur votre pere étoit homme farouche,
Paſſe : mais il permet que la raiſon le touche,
Et lui-même m'a dit qu'une confeſſion
Vous va tout obtenir de ſon affection.
Vous ſentez, je croi bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous domte ;
Mais, s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajuſté ;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous conſomme,
Le mal n'eſt pas ſi grand que de tuer un homme.
On ſçait que la chair eſt fragile quelque fois,
Et qu'une fille enfin n'eſt ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été ſans doute la premiere,
Et vous ne ſerez pas, que je crois, la derniere.

LUCILE.

Quoi ! vous pouvez oüir ces diſcours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je die ? une telle avanture
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confessé ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé
Entre mon maître & vous ; la belle raillerie !

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître & moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En sçavoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vîte en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon pere, un impudent valet.
[*Elle lui donne un soufflet.*]

SCENE X.

ALBERT, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

JE crois qu'elle me vient de donner un ſoufflet.

ALBERT.

Va, coquin, ſcélerat, ſa main vient ſur ta jouë
De faire une action dont ſon pere la louë.

MASCARILLE.

Et, nonobſtant cela, qu'un diable en cet inſtant
M'emporte, ſi j'ai dit rien que de très-conſtant.

ALBERT.

Et, nonobſtant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me juſtifieront?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuiſſance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainſi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raiſon de tout ceci.

MASCARILLE.
Connoiſſez-vous Ormin ce gros notaire habile?
ALBERT.
Connois-tu bien Grimpant le bourreau de la ville?
MASCARILLE.
Et Simon le tailleur jadis ſi recherché?
ALBERT.
Et la potence miſe au milieu du marché?
MASCARILLE.
Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.
ALBERT.
Tu verras achever par eux ta deſtinée.
MASCARILLE.
Ce ſont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.
ALBERT.
Ce ſont eux qui dans peu me vengeront de toi.
MASCARILLE.
Et ces yeux les ont vû s'entredonner parole.
ALBERT.
Et ces yeux te verront faire la capriole.
MASCARILLE.
Et, pour ſigne, Lucile avoit un voile noir.
ALBERT.
Et, pour ſigne, ton front nous le fait aſſez voir.
MASCARILLE.
Oh! l'obſtiné vieillard.

ALBERT.

ALBERT.

Oh ! le fourbe damnable !
Va, rend grace à mes ans qui me font incapable
De punir ſur le champ l'affront que tu me fais ;
Tu n'en perds que l'attente, & je te le promets.

SCENE XI.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

HE bien, ce beau ſuccès que tu devois produire....

MASCARILLE.

J'entends à demi mot ce que vous voulez dire :
Tout s'arme contre moi, pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâtons, & gibets apprêtés.
Auſſi, pour être en paix dans ce déſordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le déſeſpoir dont mon cœur eſt outré,
Je puis en rencontrer d'aſſez haut à mon gré.
Adieu, Monſieur.

VALERE.

Non, non, ta fuite eſt ſuperfluë,
Si tu meurs, je prétends que ce ſoit à ma vûë.

MASCARILLE.

Je ne ſçaurois mourir quand je ſuis regardé,
Et mon trépas ainſi ſe verroit retardé.

VALERE.

Sui-moi, traître, ſui-moi ; mon amour en furie
Te fera voir ſi c'eſt matiére à raillerie.

MASCARILLE *ſeul.*

Malheureux Maſcarille ! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui !

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'AVANTURE eſt fâcheuſe.

ASCAGNE.

Ah! ma chere Froſine,
Le ſort abſolument a conclu ma ruine :
Cette affaire venuë au point où la voilà,
N'eſt pas abſolument pour en demeurer là,
Il faut qu'elle paſſe outre; & Lucile, & Valere,
Surpris des nouveautés d'un ſemblable myſtére,
Voudront chercher un jour dans ces obſcurités
Par qui tous mes projets ſe verront avortés.
Car enfin, ſoit qu'Albert ait part au ſtratagême,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon ſort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le ſien a groſſi,
Jugez s'il aura lieu de ſouffrir ma préſence :
Son intérêt détruit me laiſſe à ma naiſſance ;

C'eſt fait de ſa tendreſſe; & quelque ſentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouſe, une fille
Qu'il verra ſans appui de bien & de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'eſt-là raiſonner comme il faut,
Mais ces réflexions devoient venir plûtôt.
Qui vous a juſqu'ici caché cette lumiére?
Il ne falloit pas être une grande ſorciére
Pour voir, dès le moment de vos deſſeins pour lui,
Tout ce que votre eſprit ne voit que d'aujourd'hui;
L'action le diſoit; & dès que je l'ai ſçûë,
Je n'en ai prévû guére une meilleure iſſuë:

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? mon trouble eſt ſans pareil:
Mettez-vous en ma place, & me donnez conſeil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conſeil deſſus cette diſgrace:
Car je ſuis maintenant vous, & vous êtes moi:
Conſeillez-moi, Froſine, au point où je me voi.
Quel reméde trouver? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie;
C'eſt prendre peu de part à mes cuiſans ennuis
Que de rire, & de voir les termes où j'en ſuis.

FROSINE.

Aſcagne, tout de bon, votre ennui m'eſt ſenſible,
Et pour vous en tirer je ferois mon poſſible.
Mais que puis-je après tout? je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela, toujours il eſt aſſez bonne heure.
La mort eſt un reméde à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit ſervir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Froſine, non, ſi vos conſeils propices
Ne conduiſent mon ſort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du déſeſpoir.

FROSINE.

Sçavez-vous ma penſée? il faut que j'aille voir
La.... mais Eraſte vient, qui pourroit nous diſtraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire;
Allons, retirons-nous.

SCENE II.

ERASTE, GROS-RENE'.

ERASTE.

ENcore rebuté?

GROS-RENE'.

Jamais ambaſſadeur ne fut moins écouté.

A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous ſouhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant ſon quant-à-moi,
Va, va, je fais état de lui comme de toi,
Di-lui qu'il ſe promene; & ſur ce beau langage,
Pour ſuivre ſon chemin m'a tourné le viſage;
Et Marinette auſſi, d'un dédaigneux muſeau,
Lâchant un, laiſſe-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle; & mon ſort & le vôtre
N'ont rien à ſe pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le promt retour d'un cœur juſtement emporté!
Quoi! le premier tranſport d'un amour qu'on abuſe
Sous tant de vrai-ſemblance, eſt indigne d'excuſe,
Et ma plus vive ardeur en ce moment fatal
Devoit être inſenſible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même choſe en ma place,
Et ſe fût moins laiſſé ſurprendre à tant d'audace?
De mes juſtes ſoupçons ſuis-je ſorti trop tard?
Je n'ai point attendu de ſermens de ſa part,
Et lorſque tout le monde encor ne ſçait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute ſa gloire,
Il cherche à s'excuſer, & le ſien voit ſi peu
Dans ce profond reſpect la grandeur de mon feu?
Loin d'aſſûrer une ame, & lui fournir des armes,
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,

L'ingrate m'abandonne à mon jaloux tranſport,
Et rejette de moi, meſſage, écrit, d'abord?
Ah! ſans doute, un amour a peu de violence
Qu'eſt capable d'éteindre une ſi foible offenſe,
Et ce dépit ſi promt à s'armer de rigueur,
Découvre aſſez pour moi tout le fond de ſon cœur,
Et de quel prix doit être à préſent à mon ame
Tout ce dont ſon caprice a pû flater ma flâme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et puiſque l'on témoigne une froideur extrême
A conſerver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENE'.

Et moi de même auſſi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce ſexe volage,
Et lui faire ſentir que l'on a du courage.
Qui ſouffre ſes mépris, les veut bien recevoir.
Si nous avions l'eſprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole ſi haute;
Oh! qu'elles nous ſont bien fiéres par notre faute!
Je veux être pendu, ſi nous ne les verrions,
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions;
Sans tous ces vils devoirs, dont la plûpart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le ſiécle où nous ſommes.

ERASTE.

Pour moi, ſur toute choſe, un mépris me ſurprend;
Et pour punir le ſien par un autre auſſi grand,

Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

GROS-RENE'.

Et moi, je ne veux plus m'embarraſſer de femme;
A toutes je renonce, & crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous? la femme eſt, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature eſt fort encline au mal,
Et comme un animal eſt toujours animal,
Et ne ſera jamais qu'animal, quand ſa vie
Dureroit cent mille ans; auſſi, ſans repartie,
La femme eſt toujours femme, & jamais ne ſera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain grec dit que ſa tête paſſe
Pour un ſable mouvant: car goûtez bien, de grace,
Ce raiſonnement-ci, lequel eſt des plus forts.
Ainſi que la tête eſt comme le chef du corps,
Et que le corps ſans chef eſt pire qu'une bête,
Si le chef n'eſt pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne ſoit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Deſſus la ſenſitive, & l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va ſans ſçavoir où;
Pour montrer qu'ici bas, ainſi qu'on l'interpréte,
La tête d'une femme eſt comme une girouette

Au

Au haut d'une maiſon, qui tourne au premier vent;
C'eſt pourquoi le couſin Ariſtote ſouvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de ſi ſtable que l'onde.
Or, par comparaiſon; car la comparaiſon,
Nous fait diſtinctement comprendre une raiſon,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaiſon qu'une ſimilitude.
Par comparaiſon donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît
Vient à ſe courroucer, le vent ſouffle & ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible, & le vaiſſeau, malgré le nautonnier,
Va tantôt à la cave, & tantôt au grenier:
Ainſi quand une femme a ſa tête fantaſque,
On voit une tempête en forme de bouraſque,
Qui veut compétiter par de certains... propos;
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainſi qu'un banc de ſable...
Quand... les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'eſt fort bien raiſonner.

GROS-RENE'.

Aſſez bien, Dieu merci;
Mais je les voi, Monſieur, qui paſſent par ici.
Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENE'.

J'ai bien peur que ſes yeux reſſerrent votre chaîne.

SCENE III.

LUCILE, ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

JE l'apperçois encor; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me ſoupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flâme.
C'en eſt fait; je me veux guérir, & connois bien
Ce que de votre cœur a poſſédé le mien.
Un courroux ſi conſtant pour l'ombre d'une offenſe
M'a trop bien éclairci de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont ſenſibles ſur tout aux généreux eſprits.
Je l'avouerai, mes yeux obſervoient dans les vôtres,
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,

Et le raviſſement où j'étois de mes fers,
Les auroit préférés à des ſcéptres offerts :
Oui, mon amour pour vous ſans doute étoit extrême,
Je vivois tout en vous; & je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Aſſez de peine encor à m'en voir dégagé :
Poſſible que, malgré la cure qu'elle eſſaye,
Mon ame ſaignera long-tems de cette playe,
Et qu'affranchi d'un joug qui faiſoit tout mon bien,
Il faudra me réſoudre à n'aimer jamais rien.
Mais enfin, il n'importe, & puiſque votre haine
Chaſſe un cœur tant de fois que l'amour vous ramene,
C'eſt la derniere ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace toute entiére,
Monſieur, & m'épargner encor cette derniére.

ERASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils ſeront ſatisfaits.
Je romps avecque vous, & j'y romps pour jamais.
Puiſque vous le voulez, que je perde la vie
Lorſque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux; c'eſt m'obliger.

ERASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fauſſe parole; euſſai-je un foible cœur

Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne
De vous revoir, après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus,
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait, il présente à la vûë
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvûë;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENE'.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'avez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ERASTE.

Il eſt à vous encor ce braſſelet.

LUCILE.

Et cette agathe à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême,
Eraſte, & de mon cœur voulez être éclairci,
Si je n'aime Eraſte de même,
Au moins aimai-je fort qu'Eraſte m'aime ainſi.

LUCILE.

Vous m'aſſuriez par-là d'agréer mon ſervice;
C'eſt une fauſſeté digne de ce ſupplice.

[*Il déchire la lettre.*]

LUCILE *lit.*

J'ignore le deſtin de mon amour ardente,
Et juſqu'à quand je ſouffrirai:
Mais je ſçais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

ERASTE.

Voilà qui m'aſſûroit à jamais de vos feux;
Et la main, & la lettre, ont menti toutes deux.

[*Elle déchire la lettre.*]

GROS-RENE'.

Pouſſez.

ERASTE.

Elle eſt de vous? ſuffit, même fortune.

MARINETTE *à Lucile.*

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENE' *à Eraſte.*

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE *à Lucile.*

Tenez bon juſqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reſte.

ERASTE.

Et, grace au Ciel, c'eſt tout.
Je ſois exterminé, ſi je ne tiens parole.

LUCILE.

Me confonde le Ciel, ſi la mienne eſt frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE *à Lucile.*

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENE' *à Eraſte.*

Vous triomphez.

MARINETTE *à Lucile.*

Allons, ôtez-vous de ſes yeux.

GROS-RENE' *à Eraste.*

Retirez-vous, après cet effort de courage.

MARINETTE *à Lucile.*

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENE' *à Eraste.*

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, & je le ſçais fort bien.

LUCILE.

Eraſte, Eraſte, un cœur fait comme eſt fait le vôtre,
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez par tout, vous n'en aurez jamais
De ſi paſſionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie ;
J'aurois tort d'en former encore quelqu'envie.
Mes plus ardens reſpects n'ont pû vous obliger,
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus ſonger :
Mais perſonne après moi, quoi qu'on vous faſſe entendre,
N'aura jamais pour vous de paſſion ſi tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement,
On fait de leur perſonne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalouſie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame ſaiſie :

Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre ; & vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, étoit mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé ! je crois que cela foiblement vous soucie :
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie.
Si je.... mais laissons-là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui vrayment ; quoi n'en est-ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'eſt foibleſſe
De faire voir aux gens que leur perte nous bleſſe.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'eſt vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'eſt vous qui l'avez réſolu.

ERASTE.

Moi? je vous ai crû-là faire un plaiſir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais ſi mon cœur encor revouloit ſa priſon,
Si, tout fâché qu'il eſt, il demandoit pardon?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foibleſſe eſt trop grande,
J'aurois peur d'accorder trop-tôt votre demande.

ERASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop-tôt me l'accorder,
Ni moi ſur cette peur trop-tôt le demander;
Conſentez-y, Madame; une flamme ſi belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.

Je le demande enfin, me l'accorderez-vous
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCENE IV.

MARINETTE, GROS-RENE'.

MARINETTE.

OH! la lâche perſonne!

GROS-RENE'.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENE'.

J'en ſuis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainſi.

MARINETTE.

Et ne penſe pas, toi, trouver ta duppe auſſi.

GROS-RENE'.

Vien, vien frotter ton nés auprès de ma colére.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre; & tu n'as pas affaire
A ma ſotte maîtreſſe. Ardez le beau muſeau
Pour nous donner envie encore de ſa peau!
Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? ma foi l'on t'en fricaſſe.

Des filles comme nous.

GROS-RENE'.

Oui? tu le prends par là?
Tien, tien, ſans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galant de neige, avec ta nompareille,
Il n'aura plus l'honneur d'être ſur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENE'.

Tien encor ton couteau, la piéce eſt riche & rare;
Il te coûta ſix blancs, lorſque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tien tes ciſeaux, avec ta chaîne de léton.

GROS-RENE'.

J'oubliois d'avant hier ton morceau de fromage.
Tien, je voudrois pouvoir rejetter le potage
Que tu me fis manger pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres ſur moi;
Mais j'en ferai du feu juſques à la derniere.

GROS-RENE'.

Et des tiennes, tu ſçais ce que j'en ſçaurai faire.

MARINETTE.

Prend garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENE'.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,

Il faut rompre la paille. Une paille rompuë
Rend, entre gens d'honneur, une affaire concluë.
Ne fai point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point toi, j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENE'.

Romps; voilà le moyen de ne s'en plus dédire;
Romps; tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENE'.

La peste soit ton ris; voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Voi.

GROS-RENE'.

Voi toi.

MARINETTE.

Voi toi-même.

GROS-RENE'.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENE'.

Ce que tu voudras, toi.

Di,

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENE'.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENE'.

Ma foi nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENE'.

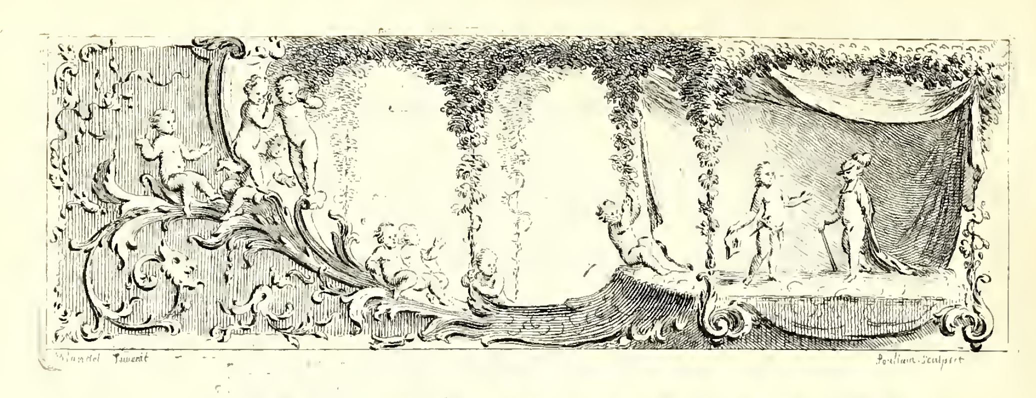
Mon Dieu! qu'à tes appas je ſuis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette eſt ſotte après ſon Gros-René.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

MASCARILLE.


És que l'obſcurité regnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile;
Va vîte de ce pas préparer pour tantôt,
Et la lanterne ſourde, & les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots, il m'a ſemblé d'entendre
Va vîtement chercher un licou pour te pendre.
Venez-çà, mon patron; car dans l'étonnement
Où m'a jetté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le tems de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, & vous confondre:
Défendez-vous donc bien, & raiſonnons ſans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? Oui, Maſcarille. Et que penſez-vous faire?
Une action d'amant qui ſe veut ſatisfaire.
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller ſans beſoin riſquer ainſi ſa peau.

Mais tu ſçais quel motif à ce deſſein m'appelle,
Lucile eſt irritée. Hé bien, tant pis pour elle.
Mais l'amour veut que j'aille appaiſer ſon eſprit.
Mais l'amour eſt un ſot qui ne ſçait ce qu'il dit:
Nous garantira-t-il cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un pere, ou d'un frere en furie?
Penſes-tu qu'aucun d'eux ſonge à nous faire mal?
Oui, vraiment, je le penſe; & ſur tout, ce rival.
Maſcarille, en tout cas, l'eſpoir où je me fonde,
Nous irons bien armés, & ſi quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. Oui? voilà juſtement
Ce que votre valet ne prétend nullement:
Moi chamailler? bon Dieu! ſuis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus? c'eſt fort mal me connoître.
Quand je viens à ſonger, moi qui me ſuis ſi cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un miſérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la biére,
Je ſuis ſcandaliſé d'une étrange maniére.
Mais tu ſeras armé de pied-en-cap. Tant pis,
J'en ſerai moins leger à gagner le taillis,
Et de plus, il n'eſt point d'armure ſi bien jointe,
Où ne puiſſe gliſſer une vilaine pointe.
Oh! tu ſeras ainſi tenu pour un poltron.
Soit: pourvû que toûjours je branle le menton.
A table comptez-moi, ſi vous voulez pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de ſe battre:
Enfin, ſi l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi je trouve l'air de celui-ci fort doux.

Je n'ai pas grande faim de mort ni de bleſſure,
Et vous ferez le ſot tout ſeul, je vous aſſûre.

SCENE II.

VALERE, MASCARILLE.

VALERE.

JE n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux,
Le ſoleil ſemble s'être oublié dans les Cieux,
Et, juſqu'au lit qui doit recevoir ſa lumiére,
Je vois reſter encore une telle carriére,
Que je crois que jamais il ne l'achévera,
Et que de ſa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empreſſement pour s'en aller dans l'ombre,
Pêcher vîte à tâtons quelque ſiniſtre encombre....
Vous voyez que Lucile entiére en ſes rebuts...,

VALERE.

Ne me fai point ici de contes ſuperflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je ſens de ſon courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir ou terminer mon ſort.
C'eſt un point réſolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce tranſport:

Mais

Mais le mal eſt, Monſieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALERE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALERE

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous ſera découvrir :
De moment en moment... [*Il touſſe*] vous voyez le ſupplice.

VALERE.

Ce mal te paſſera, prend du jus de réglice.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il ſe veuille paſſer.
Je ſerois ravi, moi, de ne vous point laiſſer ;
Mais j'aurois un regret mortel, ſi j'étois cauſe
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque choſe.

SCENE III.

VALERE, LA RAPIERE, MASCARILLE.

LA RAPIERE.

Monſieur, de bonne part je viens d'être informé,
Qu'Eraſte eſt contre vous fortement animé,

Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes & bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi ? je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes & bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce stile,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit ?

VALERE.

Oh ! qu'ils ne feront pas si méchans qu'ils le disent !
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIERE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous,
Vous sçavez de tout tems que je suis un bon frere.

VALERE.

Je vous suis obligé, monsieur de la Rapiére.

LA RAPIERE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venans sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assûrance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monsieur.

VALERE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIERE.

Le petit Gille encore eût pû nous aſſiſter
Sans le triſte accident qui vient de nous l'ôter.
Monſieur, le grand dommage ! & l'homme de ſervice !
Vous avez ſçû le tour que lui fit la Juſtice ;
Il mourut en Céſar, &, lui caſſant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALERE.

Monſieur de la Rapiere, un homme de la ſorte
Doit être regretté ; mais, quant à votre eſcorte,
Je vous rends grace.

LA RAPIERE.

Soit ; mais ſoyez averti
Qu'il vous cherche, & vous peut faire un mauvais parti.

VALERE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande ;
Et par toute la ville aller préſentement,
Sans être accompagné que de lui ſeulement.

SCENE IV.

VALERE, MASCARILLE,

MASCARILLE.

QUoi ! Monſieur, vous voulez tenter Dieu ? Quelle audace !
Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace.
Combien de tous côtés....

VALERE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'eſt qu'il ſent le bâton du côté que voilà.
Enfin, ſi maintenant ma prudence en eſt cruë,
Ne nous obſtinons point à reſter dans la ruë;
Allons nous renfermer.

VALERE.

Nous renfermer? faquin;
Tu m'oſes propoſer un acte de coquin?
Sus; ſans plus de diſcours, réſous-toi de me ſuivre.

MASCARILLE.

Hé! Monſieur, mon cher maître, il eſt ſi doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois; & c'eſt pour ſi long-tems.....

VALERE.

Je m'en vais t'aſſommer de coups, ſi je t'entends.
Aſcagne vient ici, laiſſons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il réſoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maiſon
Pour nous frotter....

MASCARILLE.

Je n'ai nulle demangeaiſon.
Que maudit ſoit l'amour, & les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chatemites!

SCENE V.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, & ne rêvai-je point ?
De grace, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en sçaurez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidens ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sçachiez, qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la derniere grossesse
N'accoucha que de vous, & que lui, dessous-main,
Ayant depuis long-tems concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignés la bouquetiére
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mere.
La mort ayant ravi ce petit innocent.
Quelques dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux & l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang,
Vous devintes celui qui tenoit votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystére éclairci
Que votre feinte mere a caché jusqu'ici.

Elle en dit des raiſons, & peut en avoir d'autres
Par qui ſes intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin cette viſite où j'eſpérois ſi peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire, a ſervi votre feu.
Cette Ignés vous relâche, & par votre autre affaire
L'éclat de ſon ſecret devenu néceſſaire,
Nous en avons nous deux votre pere informé,
Un billet de ſa femme a le tout confirmé;
Et pouſſant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adreſſe jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après
Nous avons ajuſté ſi bien les intérêts,
Si doucement à lui déployé ces miſtéres
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené ſi prudemment
Son eſprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre pere il montre de tendreſſe
A confirmer les nœuds qui font votre allégreſſe.

ASCAGNE.

Ah! Froſine, la joye où vous m'acheminez.....
Hé! que ne dois-je point à vos ſoins fortunés!

FROSINE.

Au reſte, le bon-homme eſt en humeur de rire,
Et pour ſon fils encor nous défend de rien dire.

SCENE VI.

POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

APprochez-vous, ma fille, un tel nom m'eſt permis,
Et j'ai ſçû le ſecret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait, qui, dans ſa hardieſſe
Fait briller tant d'eſprit & tant de gentilleſſe,
Que je vous en excuſe, & tiens mon fils heureux
Quand il ſçaura l'objet de ſes ſoins amoureux.
Vous valez tout un monde; & c'eſt moi qui l'aſſûre.
Mais le voici; prenons plaiſir de l'avanture.
Allez faire venir tous vos gens promtement.

ASCAGNE.

Vous obéir ſera mon premier compliment.

SCENE VII.

POLIDORE, VALERE, MASCARILLE.

MASCARILLE. *à Valere.*

LEs diſgraces ſouvent ſont du Ciel révélées.
J'ai ſongé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs caſſés; Monſieur, un tel ſonge m'abbat.

VALERE.

Chien de poltron!

POLIDORE.

Valere, il s'apprête un combat

Où toute ta valeur te ſera néceſſaire.
Tu vas avoir en tête un puiſſant adverſaire.

MASCARILLE.

Et perſonne, Monſieur, qui ſe veuille bouger
Pour retenir des gens qui ſe vont égorger?
Pour moi je le veux bien; mais au moins, s'il arrive
Qu'un funeſte accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accuſez point.

POLIDORE.

Non, non, en cet endroit,
Je le pouſſe moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Pere dénaturé!

VALERE.

Ce ſentiment, mon pere,
Eſt d'un homme de cœur, & je vous en révére.
J'ai dû vous offenſer, & je ſuis criminel
D'avoir fait tout ceci ſans l'aveu paternel;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours ſe montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le tranſport d'Eraſte ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faiſoit tantôt redouter ſa menace;
Mais les choſes depuis ont bien changé de face;
Et, ſans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALERE.

VALERE.

Moi, le fuir? Dieu m'en garde. Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALERE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître.

VALERE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi?

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi;
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme, il sçait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable,
Si bien qu'Albert & moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort:
Mais aux yeux d'un chacun, & sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALERE.

Et Lucile mon pere, a d'un cœur endurci....

POLIDORE.

Lucile, épouse Eraste, & te condamne aussi:

Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALERE.

Ah! c'est une impudence à me mettre en fureur:
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur?

SCENE VIII.

ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ERASTE, VALERE, MASCARILLE.

ALBERT.

He bien? les combattans? On amene le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALERE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer,
Et, si j'ai pû trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose;
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
Dont il faut hautement que mon amour se venge. [*à Lucile.*]
Non pas que cet amour prétende encor à vous;
Tout son feu se résout en ardeur de courroux;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux,
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux,

C'eſt de toute pudeur ſe montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un ſemblable diſcours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en ſçaura venger.
Voici venir Aſcagne, il aura l'avantage
De vous faire changer bien vîte de langage,
Et ſans beaucoup d'effort.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ERASTE, VALERE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENE', MASCARILLE.

VALERE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindroit au ſien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une ſœur criminelle;
Mais, puiſque ſon erreur me veut faire querelle,
Nous le ſatisferons, & vous, mon brave, auſſi.

ERASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Aſcagne, a pris ſur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, & je le laiſſe faire.

VALERE.

C'eſt bien fait ; la prudence eſt toujours de ſaiſon.
Mais . . . .

ERASTE.

Il ſçaura pour tous vous mettre à la raiſon.

VALERE.

Lui ?

POLIDORE.

Ne t'y trompes pas, tu ne ſçais pas encore
Quel étrange garçon eſt Aſcagne.

ALBERT.

Il l'ignore ;
Mais il pourra dans peu le lui faire ſçavoir.

VALERE.

Sus donc que maintenant il me le faſſe voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENÉ.

Cela ne ſeroit pas honnête.

VALERE.

Se moque-t-on de moi ? Je caſſerai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne ſuis pas ſi méchant qu'on me fait,
Et dans cette avanture où chacun m'intéreſſe,
Vous allez voir plûtôt éclater ma foibleſſe,

Connoître que le Ciel, qui diſpoſe de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réſervoit pour victoire facile,
De finir le deſtin du frere de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Aſcagne va par vous recevoir le trépas :
Mais il veut bien mourir, ſi ſa mort néceſſaire
Peut avoir maintenant de quoi vous ſatisfaire ;
En vous donnant pour femme en préſence de tous
Celle qui juſtement ne peut être qu'à vous.

VALERE.

Non, quand toute la terre après ſa perfidie,
Et les traits effrontés . . . .

ASCAGNE.

Ah ! ſouffrez que je die,
Valere, que le cœur qui vous eſt engagé,
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé ;
Sa flâme eſt toujours pure, & ſa conſtance extrême ;
Et j'en prends à témoin votre pere lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'eſt aſſez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il eſt tems de te tirer d'erreur.
Celle à qui par ſerment ton ame eſt attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux eſt cachée ;
Un intérêt de bien, dès ſes plus jeunes ans,
Fit ce déguiſement qui trompe tant de gens,
Et depuis peu l'amour en a ſçû faire un autre,
Qui t'abuſa, joignant leur famille à la nôtre.

Ne va point regarder à tout le monde aux yeux.
Je te fais maintenant un diſcours ſérieux.
Oui c'eſt elle, en un mot, dont l'adreſſe ſubtile
La nuit reçut ta foi ſous le nom de Lucile,
Et qui, par ce reſſort qu'on ne comprenoit pas,
A ſemé parmi vous un ſi grand embarras.
Mais, puiſqu'Aſcagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute impoſture ôtée,
Et qu'un nœud plus ſacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'eſt-là juſtement ce combat ſingulier
Qui devoit envers nous réparer votre offenſe,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défenſe.

POLIDORE.

Un tel évenement rend tes eſprits confus;
Mais en vain tu voudrois balancer là-deſſus.

VALERE.

Non, non, je ne veux pas ſonger à m'en défendre,
Et ſi cette avanture a lieu de me ſurprendre,
La ſurpriſe me flate, & je me ſens ſaiſir
De merveille à la fois, d'amour & de plaiſir:
Se peut-il que ces yeux....

ALBERT.

Cet habit, cher Valere,
Souffre mal les diſcours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, & cependant
Vous ſçaurez le détail de tout cet incident.

VALERE.

Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée....

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage;
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille, & de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée,
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien.
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sçais la chere Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor, tel qu'il est on le prend,
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENE'.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout ſeul, compere?

GROS-RENE'.

Bien entendu, je veux une femme ſévere,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu, tu feras
Comme les autres font, & tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, ſi fâcheux & critiques,
Dégénerent ſouvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi,
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

Oh! la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE.

Taiſez-vous, as de pique.

ALBERT.

Pour la troiſiéme fois, allons-nous-en chez nous,
Pourſuivre en liberté des entretiens ſi doux.

FIN.

LES

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

C'EST une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, & je pardonnerois toute autre violence plûtôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, & mépriser par honneur ma comédie. J'offenserois mal-à-propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise; comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir; & quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes Précieuses ridicules *avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des graces qu'on y a trouvées, dépendent de l'action, & du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornemens, & je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer-là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe; & je ne voulois pas qu'elles sautassent du théatre de Bourbon, dans la gallerie du palais. Cependant je n'ai pû l'éviter, & je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma piéce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par surprise. J'ai eu beau crier, ô tems! ô mœurs! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; & le dernier mal est encore pire que le pre-*

mier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, & consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras, qu'un livre à mettre au jour, & qu'un auteur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avoit donné du tems, j'aurois pû mieux songer à moi, & j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confreres, ont coûtume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur, que j'aurois été prendre malgré lui, pour protecteur de mon ouvrage, & dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie; j'aurois tâché de faire une belle & docte préface, & je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la tragedie & la comédie; l'étimologie de toutes deux, leur origine, leur définition, & le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma piéce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers françois ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec, & l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître, & je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots, pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satire honnête, & permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes, qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait, ont été de tout tems la matiére de la comédie, & que par la même raison, que les véritables sçavans, &

les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, & du Capitan, non plus que les juges, les princes & les rois, de voir Trivelin, ou quelque autre sur le théatre, faire ridiculement le juge, le prince, ou le Roi : aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le tems de respirer, & monsieur de Luines veut m'aller faire relier de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

ACTEURS.

LA GRANGE,

DU CROISI,

GORGIBUS, bon bourgeois.

MADELON, fille de Gorgibus, précieuſe ridicule.

CATHOS, niéce de Gorgibus, précieuſe ridicule.

MAROTTE, ſervante des précieuſes ridicules.

ALMANZOR, laquais des précieuſes ridicules.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de la Grange.

LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croiſi.

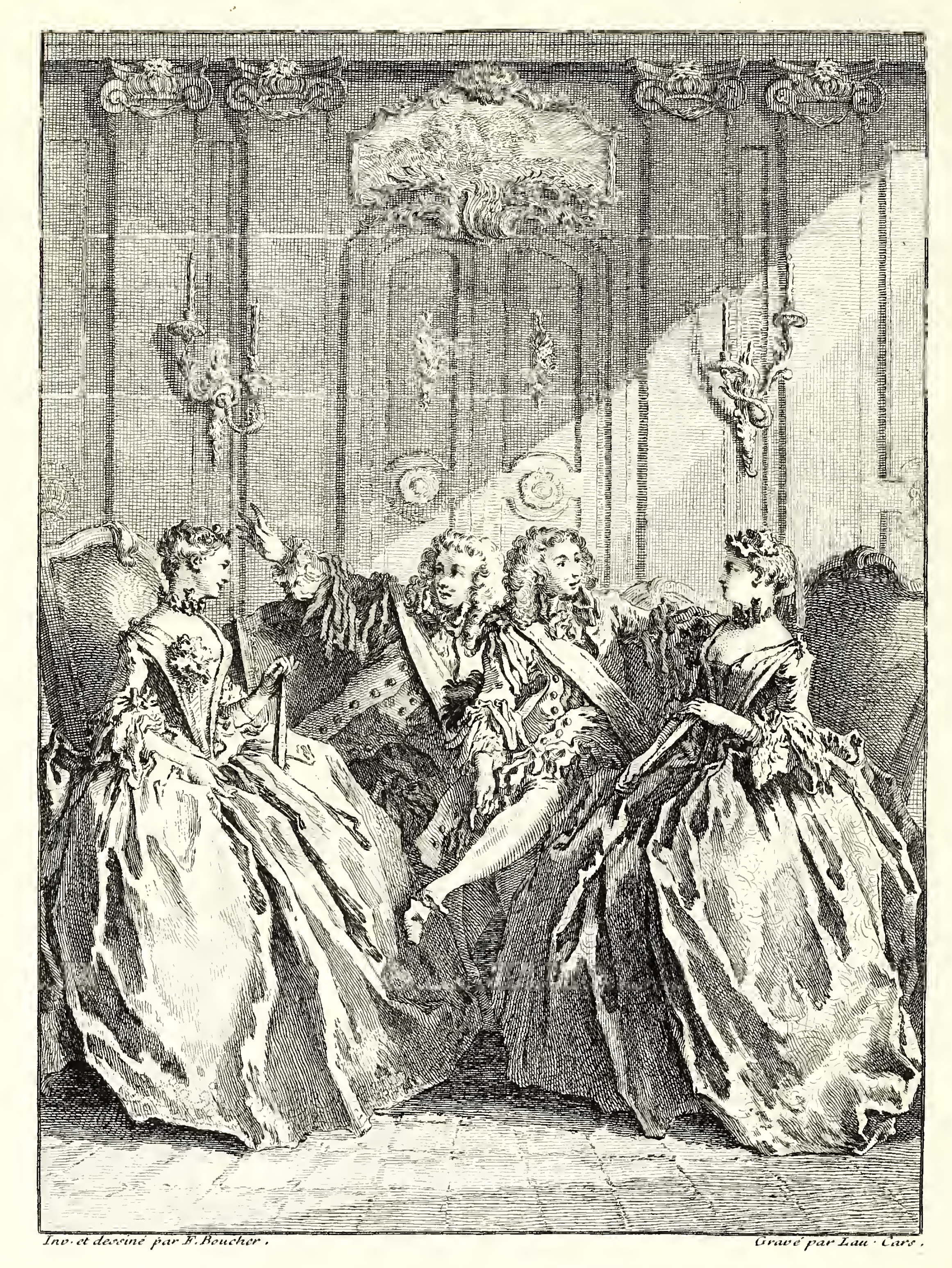
LUCILE, voiſine de Gorgibus.

CELIMENE, voiſine de Gorgibus.

DEUX PORTEURS DE CHAISE.

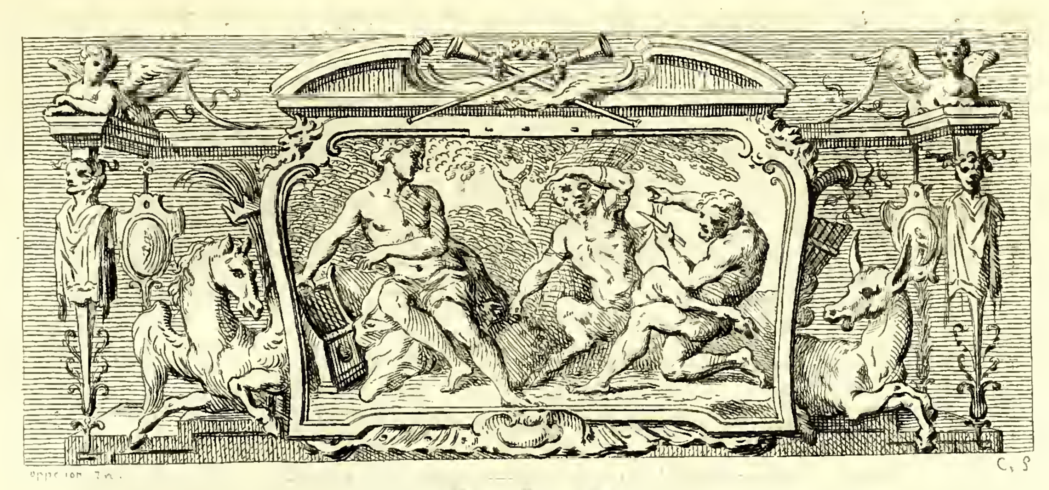
VIOLONS.

La ſcéne eſt à Paris, dans la maiſon de Gorgibus.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LES PRECIEUSES RIDICULES.



LES PRECIEUSES RIDICULES, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA GRANGE, DU CROISI.

DU CROISI.

SEIGNEUR la Grange.

LA GRANGE.

Quoi ?

DU CROISI.

Regardez-moi un peu ſans rire.

LA GRANGE.

Hé bien ?

DU CROISI.

Que dites-vous de notre viſite ? en êtes-vous fort ſatisfait ?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous ſujet de l'être tous deux?

DU CROISI.

Pas tout-à-fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi je vous avoue que j'en ſuis tout ſcandaliſé. A-t-on jamais vû, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, & deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pû ſe réſoudre à nous faire donner des ſiéges. Je n'ai jamais vû tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entr'elles, tant bâiller, tant ſe frotter les yeux, & demander tant de fois, quelle heure eſt-il? Ont-elles répondu que, oui, & non, à tout ce que nous avons pû leur dire? & ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernieres perſonnes du monde, on ne pouvoit nous faire pire qu'elles ont fait?

DU CROISI.

Il me ſemble que vous prenez la choſe fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, & de telle façon, que je me veux venger de cette impertinente. Je connois ce qui nous a fait mépriſer. L'air précieux n'a pas ſeulement infecté Paris, il s'eſt auſſi répandu dans les provinces, & nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'eſt un ambigu de précieuſe & de coquette que leur perſonne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu, &, ſi vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une piéce qui leur fera voir leur ſottiſe, & pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISI.

DU CROISI.

Et comment encore?

LA GRANGE.

J'aî un certaîn valet, nommé Mafcarille, qui paffe, au fentiment de beaucoup de gens, pour une maniére de bel efprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel efprit maintenant. C'eft un extravagant qui s'eft mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il fe pique ordinairement de galanterie, & de vers, & dédaigne les autres valets, jufqu'à les appeller brutaux.

DU CROISI.

Hé bien! qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? il faut.... mais fortons d'ici auparavant.

SCENE II.

GORGIBUS, DU CROISI, LA GRANGE.

GORGIBUS.

HE bien, vous avez vû ma niéce & ma fille? les affaires iront-elles bien? Quel eft le réfultat de cette vifite?

LA GRANGE.

C'eft une chofe que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'eft que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, & demeurons vos très-humbles ferviteurs.

DU CROISI.

Vos très-humbles ſerviteurs.

GORGIBUS *ſeul.*

Ouais ; il ſemble qu'ils ſortent mal ſatisfaits d'ici ? d'où pourroit venir leur mécontentement ? il faut ſçavoir un peu ce que c'eſt. Hola.

SCENE III.

GORGIBUS, MAROTTE.

MAROTTE.

Que déſirez-vous, Monſieur ?

GORGIBUS.

Où ſont vos maîtreſſes ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lévres.

GORGIBUS. [*ſeul.*]

C'eſt trop pommadé : dites leur qu'elles deſcendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je penſe, envie de me ruiner. Je ne vois par tout que blancs d'œufs, lait virginal, & mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont uſé, depuis que nous ſommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, & quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles employent.

SCENE IV.

MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

IL eſt bien néceſſaire, vrayment, de faire tant de dépenſe pour vous graiſſer le muſeau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces meſſieurs, que je les vois ſortir avec tant de froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je vous voulois donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon pere, voulez-vous que nous faſſions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommoder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! quoi, débuter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent, par le concubinage? N'eſt-ce pas un procédé, dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux, auſſi-bien que moi? Eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah ! mon pere, ce que vous dites-là, eſt du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous oüir parler de la ſorte, & vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon. Je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, & que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par-là.

MADELON.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un roman ſeroit bien-tôt fini ! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cyrus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein piéd fût marié à Clélie !

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci ?

MADELON.

Mon pere, voilà ma couſine qui vous dira auſſi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres avantures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, ſçache débiter les beaux ſentimens, pouſſer le doux, le tendre & le paſſionné, & que ſa recherche ſoit dans les formes. Premiérement, il doit voir au Temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la perſonne dont il devient amoureux : ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, & ſortir de là tout rêveur & mélancolique. Il cache un tems ſa paſſion à l'objet aimé, & cependant lui rend pluſieurs viſites, où l'on ne manque jamais de mettre ſur le tapis une queſtion galante qui exerce les eſprits de l'aſſemblée.

Le jour de la déclaration arrive, qui ſe doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'eſt un peu éloignée, & cette déclaration eſt ſuivie d'un promt courroux qui paroît à notre rougeur, & qui pour un tems bannit l'amant de notre préſence. Enſuite il trouve moyen de nous appaiſer, & de nous accoutumer inſenſiblement au diſcours de ſa paſſion, & de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les avantures; les rivaux qui ſe jettent à la traverſe d'une inclination établie, les perſécutions des peres, les jalouſies conçuës ſur de fauſſes apparences, les plaintes, les déſeſpoirs, les enlévemens, & ce qui s'en ſuit. Voilà comme les choſes ſe traitent dans les belles maniéres, & ce ſont des régles, dont en bonne galanterie on ne ſçauroit ſe diſpenſer; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faiſant le contrat de mariage, & prendre juſtement le roman par la queuë! Encore un coup, mon pere, il ne ſe peut rien de plus marchand que ce procédé; & j'ai mal au cœur de la ſeule viſion que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? voici bien du haut ſtile.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma couſine donne dans le vray de la choſe. Le moyen de bien recevoir des gens qui ſont tout-à-fait incongrus en galanterie? je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vû la carte de Tendre, & que billets doux, petits ſoins, billets galans & jolis vers, ſont des terres inconnuës pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur perſonne marque cela, &

qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? venir en viſite amoureuſe avec une jammbe toute unie, un chapeau déſarmé de plumes, une tête irréguliére en cheveux, & un habit qui ſouffre une indigence de rubans; mon Dieu, quels amans ſont-ce-là! Quelle frugalité d'ajuſtement, & quelle ſéchereſſe de converſation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne ſont pas de la bonne faiſeuſe, & qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied, que leurs haut-de-chauſſes ne ſoient aſſez larges.

GORGIBUS.

Je enſe qu'elles ſont folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, & vous Madelon...

MADELON.

Hé! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges, & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? ne ſont-ce pas vos noms de batême?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! pour moi un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pû faire une fille ſi ſpirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau ſtile, de Cathos ni de Madelon, & ne m'avouerez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieuſement à entendre prononcer ces mots-là; & le nom de

Polixène que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminte que je me ſuis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains & vos marraines, & pour ces meſſieurs dont il eſt queſtion, je connois leurs familles & leurs biens, & je veux réſolument que vous vous diſpoſiez à les recevoir pour maris. Je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop peſante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je trouve le mariage une choſe tout-à-fait choquante. Comment eſt-ce qu'on peut ſouffrir la penſée de coucher contre un homme vrayment nud?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faiſons que d'arriver. Laiſſez-nous faire à loiſir le tiſſu de notre roman, & n'en preſſez point tant la concluſion.

[*à part.*] GORGIBUS. [*haut.*]

Il n'en faut point douter; elles ſont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître abſolu; & pour trancher toutes ſortes de diſcours, ou vous ſerez mariées toutes deux avant qu'il ſoit peu, ou, ma foi, vous ſerez religieuſes; j'en fais un bon ſerment.

SCENE V.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

MOn Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiére! que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chere? j'en ſuis en confuſion pour lui. J'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je crois que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

CATHOS.

Je le croirois bien, oui: il y a toutes les apparences du monde; & pour moi, quand je me regarde auſſi.....

SCENE VI.

CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

VOilà un laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que ſon maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, ſotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites, voilà un néceſſaire qui demande ſi vous êtes en commodité d'être viſibles.

MAROTTE.

MAROTTE.

Dame, je n'entends point le latin, & je n'ai pas appris, comme vous, la filophie dans le Cyre.

MADELON.

L'impertinente! le moyen de ſouffrir cela! & qui eſt-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Maſcarille.

MADELON.

Ah ma chere! un marquis! un marquis! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'eſt ſans doute un bel eſprit, qui a oüi parler de nous.

CATHOS.

Aſſûrément, ma chere.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette ſalle baſſe, plûtôt qu'en notre chambre. Ajuſtons un peu nos cheveux au moins, & ſoûtenons notre réputation. Vîte, venez nous tendre ici dedans le conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſçai point quelle bête c'eſt là, il faut parler chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace, par la communication de votre image.

[*Elles ſortent.*]

SCENE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

HOlà, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je penſe que ces marauds-là ont deſſein de me briſer à force de heurter contre les murailles & les pavés.

1. PORTEUR.

Dame, c'eſt que la porte eſt étroite. Vous avez voulu auſſi que nous ſoyons entrés juſqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'expoſaſſe l'embonpoint de mes plumes, aux inclémences de la ſaiſon pluvieuſe, & que j'allaſſe imprimer mes ſouliers en bouë? allez, ôtez votre chaiſe d'ici.

2. PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monſieur.

MASCARILLE.

Hé?

2. PORTEUR.

Je dis, monſieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE *lui donnant un ſoufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une perſonne de ma qualité?

2. PORTEUR.

Eſt-ce ainſi qu'on paye les pauvres gens, & votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah, ah, je vous apprendrai à vous connoître. Ces canailles-là s'oſent jouer à moi.

1. PORTEUR *prenant un des bâtons de ſa chaiſe.*

Ça, payez-nous vîtement.

MASCARILLE.

Quoi?

1. PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Il eſt raiſonnable, celui-là.

1. PORTEUR.

Vîte donc.

MASCARILLE.

Oui-dà, tu parles comme il faut, toi; mais l'autre eſt un coquin, qui ne ſçait ce qu'il dit. Tien, es-tu content?

1. PORTEUR.

Non, je ne ſuis pas content, vous avez donné un ſoufflet à mon camarade, &.... [*levant ſon bâton.*]

MASCARILLE.

Doucement, tien, voilà pour le ſoufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au louvre au petit coucher.

SCENE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

MOnſieur, voilà mes maîtreſſes qui vont venir tout-à-l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne ſe preſſent point, je ſuis ici poſté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCENE IX.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

MEſdames, vous ſerez ſurpriſes, ſans doute, de l'audace de ma viſite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayiez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inſcris en faux contre vos paroles. La renommée accuſe juſte en contant ce que vous valez ; & vous allez faire pic, repic, & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaiſance pouſſe un peu trop avant la libéralité de ſes louanges, & nous n'avons garde, ma couſine & moi, de donner de notre ſérieux dans le doux de votre flaterie.

CATHOS.

Ma chere, il faudroit faire donner des ſiéges.

MADELON.

Holà, Almanzor?

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vîte, voiturez-nous ici les commodités de la converſation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il ſûreté ici pour moi?

CATHOS. [*Almanzor ſort.*]

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque aſſaſſinat de ma franchiſe. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire inſulte aux libertés, & de traiter une ame de turc à maure. Comment diable! d'abord qu'on les approche, ils ſe mettent ſur leur garde meurtriére? Ah! par ma foi, je m'en défie, & je m'en vais gagner au pied, ou je

veux caution bourgeoiſe qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chére, c'eſt le caractére enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'eſt un Amilcar.

MADELON.

Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais deſſeins; & votre cœur peut dormir en aſſûrance ſur leur prud'hommie.

CATHOS.

Mais de grace, monſieur, ne ſoyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être peigné, & avoir ajuſté ſes canons.*

Hé bien, meſdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raiſon, pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel eſprit, & de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'eſt une vérité inconteſtable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux

contre les insultes de la bouë & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connuës, mais nous sommes en passe de l'être, & nous avons une amie particuliére qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des piéces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite, & je puis dire que je ne me léve jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu, nous vous serons obligées de la derniére obligation, si vous nous faites cette amitié: car enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; & vous sçavez qu'il y en a tel, dont il ne faut que la seule fréquentation, pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi ce que je considére particuliérement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut sçavoir de nécessité, & qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les

petites nouvelles galantes, les jolis commerces de profe ou de vers. On fçait à point nommé, un tel a compofé la plus jolie piéce du monde fur un tel fujet; une telle a fait des paroles fur un tel air; celui-ci a fait un madrigal fur une jouiffance; celui-là a compofé des ftances fur une infidélité; monfieur un tel écrivit hier au foir un fixain à mademoifelle une telle, dont elle lui a envoyé la réponfe ce matin fur les huit heures; un tel auteur a fait un tel deffein; celui-là eft à la troifiéme partie de fon roman; cet autre met fes ouvrages fous la preffe. C'eft là ce qui vous fait valoir dans les compagnies, & fi l'on ignore ces chofes, je ne donnerois pas un clou de tout l'efprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'eft renchérir fur le ridicule, qu'une perfonne fe pique d'efprit & ne fçache pas jufqu'au moindre petit quatrain qui fe fait chaque jour; & pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vînt à me demander fi j'aurois vû quelque chofe de nouveau, que je n'aurois pas vû.

MASCARILLE.

Il eft vrai qu'il eft honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui fe fait; mais ne vous mettez pas en peine, je veux établir chez vous une académie de beaux efprits, & je vous promets qu'il ne fe fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne fçachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en efcrime un peu quand je veux, & vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris, deux cens chanfons, autant de fonnets, quatre cens épigrammes,

épigrammes, & plus de mille madrigaux, ſans compter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits; je ne vois rien de ſi galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits ſont difficiles, & demandent un eſprit profond. Vous en verrez de ma maniére, qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables, quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'hiſtoire romaine.

MADELON.

Ah! certes, cela ſera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous les faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés. Cela eſt au-deſſous de ma condition; mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute; mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une ducheſſe de mes amies que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh, oh! je n'y prenois pas garde,
Tandis que, ſans ſonger à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah, mon Dieu! voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne ſent point le pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieuës.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh!* voilà qui eſt extraordinaire, *oh, oh!* Comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup, *oh, oh!* La ſurpriſe, *oh, oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce, *oh, oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah, mon Dieu, que dites-vous? ce ſont-là de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux avoir fait ce *oh, oh*, qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu, vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas auſſi, *je n'y prenois pas garde*, *je n'y prenois pas garde*, je ne m'appercevois pas de cela: façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, ſans ſonger à mal.* Tandis qu'innocemment, ſans malice, comme un pauvre mouton, *Je vous regarde;* c'eſt-à-dire, je m'amuſe à vous conſidérer, je vous obſerve, je vous contemple. *Votre œil en tapinois* . . . . Que vous ſemble de ce mot, *tapinois ?* n'eſt-il pas bien choiſi?

CATHOS.

Tout-à-fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette, il ſemble que ce ſoit un chat qui vienne de prendre une ſouris. *Tapinois.*

MADELON.

Il ne ſe peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.* Ne diriez-vous pas que c'eſt un homme qui crie & court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.*

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour ſpirituel & galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait deſſus.

CATHOS.

Vous avez appris la muſique?

MASCARILLE.

Moi? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela ſe peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité ſçavent tout, ſans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Aſſûrément, ma chére.

MASCARILLE.

Ecoutez ſi vous trouverez l'air à votre goût: *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la ſaiſon a furieuſement outragé la délicateſſe de ma voix; mais il n'importe, c'eſt à la cavaliére. [*Il chante.*]

Oh, oh! je n'y prenois pas, &c.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui eſt paſſionné; eſt-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là-dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la penſée bien exprimée dans le chant? *au voleur, au voleur.* Et puis comme ſi l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur.* Et tout d'un coup comme une perſonne eſſoufflée, *au voleur.*

MADELON.

C'eſt-là ſçavoir le fin des choſes, le grand fin, le fin du fin. Tout eſt merveilleux, je vous aſſûre; je ſuis enthouſiaſmée de l'air & des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vû de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'eſt ſans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraye mere paſſionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc paſſez-vous le tems, Meſdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroyable de divertiſſemens.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, ſi vous voulez; auſſi-bien on en doit jouer une nouvelle,

que je ſerai bien aiſe que nous voyions enſemble.

MADELON.

Cela n'eſt pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il ſaut, quand nous ſerons-là : car je me ſuis engagé de faire valoir la piéce, & l'auteur m'en eſt venu prier encore ce matin. C'eſt la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs piéces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, & leur donner de la réputation ; & je vous laiſſe à penſer, ſi, quand nous diſons quelque choſe, le parterre oſe nous contredire. Pour moi, j'y ſuis fort exact ; & quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours, voilà qui eſt beau, devant que les chandelles ſoient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point, c'eſt un admirable lieu que Paris ; il s'y paſſe cent choſes tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque ſpirituelle qu'on puiſſe être.

CATHOS.

C'eſt aſſez ; puiſque nous ſommes inſtruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il ſaut, ſur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne ſçai ſi je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé ! il pourroit être quelque choſe de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé, à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle; ils ne sçavent pas faire ronfler les vers, & s'arrêter au bel endroit; & le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, & ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brou haha?

CATHOS.

En effet, il y a maniére de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, & les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oye? la trouvez-vous congruante à l'habit?

CATHOS.

Tout-à-fait.

MASCARILLE.

Le ruban en est bien choisi?

MADELON.

Furieusement bien. C'est perdrigeon tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons?

MADELON.

Ils ont tout-à-fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins, qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vû porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là? [*Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.*]

MADELON.

Elle est tout-à-fait de qualité; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes, comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Sçavez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi j'ai cette manie, de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

MADELON.

Je vous aſſûre que nous ſimpatiſons vous & moi. J'ai une délicateſſe furieuſe pour tout ce que je porte, & juſqu'à mes chauſſettes, je ne puis rien ſouffrir qui ne ſoit de la bonne faiſeuſe.

MASCARILLE *s'écriant bruſquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement; Dieu me damne, Meſdames; c'eſt fort mal en uſer; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'eſt pas honnête.

CATHOS.

Qu'eſt-ce donc! Qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur, en même-tems? m'attaquer à droite & à gauche? Ah! c'eſt contre le droit des gens, la partie n'eſt pas égale, & je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choſes d'une maniere particuliére.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'eſprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, & votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment diable! il eſt écorché depuis la tête juſqu'aux pieds.

SCENE X.

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

MAdame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, Monſieur.

CATHOS.

Le connoiſſez-vous?

MASCARILLE.

C'eſt mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vîtement.

MASCARILLE.

Il y a quelque tems que nous ne nous ſommes vûs, & je ſuis ravi de cette avanture.

CATHOS.

Le voici.

SCENE XI.

CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

AH, Vicomte!

JODELET [*s'embraſſant l'un l'autre.*]

Ah, Marquis!

MASCARILLE.

Que je ſuis aiſe de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joye de te voir ici!

MASCARILLE.

Baiſe-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON *à Cathos.*

Ma toute bonne, nous commençons d'être connuës, voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Meſdames, agréez que je vous préſente ce gentil-homme-ci; ſur ma parole, il eſt digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il eſt juſte de venir vous rendre ce qu'on vous doit, & vos attraits exigent leurs droits ſeigneuriaux ſur toutes ſortes de perſonnes.

MADELON.

C'eſt pouſſer vos civilités juſqu'aux derniers confins de la flaterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bien-heureuse.

MADELON *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil.

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte, il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle, comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour, & des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Sçavez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillans hommes du siécle? c'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, & nous sçavons ce que vous sçavez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vûs tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE *regardant Cathos & Madelon.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi, hi, hi.

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée, & la premiere fois

que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie ſur les galéres de Malthe.

MASCARILLE.

Il eſt vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fuſſe, & je me ſouviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre eſt une belle choſe; mais, ma foi, la cour récompenſe bien mal aujourd'hui les gens de ſervice comme nous.

MASCARILLE.

C'eſt ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADELON.

Je les aime auſſi: mais je veux que l'eſprit aſſaiſonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te ſouvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes ſur les ennemis au ſiége d'Arras?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? c'étoit bien une lune toute entiére.

MASCARILLE.

Je penſe que tu as raiſon.

JODELET.

Il m'en doit bien ſouvenir, ma foi : j'y fus bleſſé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace, vous ſentirez quel coup c'étoit-là.

CATHOS *après avoir touché l'endroit.*

Il eſt vrai que la cicatrice eſt grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, & tâtez celui-ci : là, juſtement au derriere de la tête. Y êtes-vous ?

MADELON.

Oui, je ſens quelque choſe.

MASCARILLE.

C'eſt un coup de mouſquet que je reçûs la derniere campagne que j'ai faite.

JODELET *découvrant ſa poitrine.*

Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Graveline.

MASCARILLE *mettant la main ſur le bouton de ſon haut* [*de chauſſe.*

Je vais vous montrer une furieuſe playe.

MADELON.

Il n'eſt pas néceſſaire nous le croyons ſans y regarder.

MASCARILLE.

Ce ſont des marques honorables qui ſont voir ce qu'on eſt.

CATHOS.

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton caroſſe ?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous menerions promener ces dames hors des portes, & leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne sçaurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais. Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis, qu'ils aillent querir des violons, & nous faites venir ces messieurs & ces dames d'ici-près, pour peupler la solitude de notre bal.

[*Almanzor sort.*] MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les brayes nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, & mon cœur ne tient qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit eſt naturel ! il tourne les choſes le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il eſt vray qu'il fait une furieuſe dépenſe en eſprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je ſuis véritable, je veux faire un impromptu là-deſſus. [*Il médite.*]

CATHOS.

Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque choſe qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine poëtique, pour la quantité de ſaignées que j'y ai faites ces jours paſſés.

MASCARILLE.

Que diable eſt-ce là ? je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci eſt un peu trop preſſé, je vous ferai un impromptu à loiſir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'eſprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, & du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, di-moi un peu, y a-t-il long-tems que tu n'as vû la comteſſe ?

JODELET.

Il y a plus de trois ſemaines que je ne lui ai rendu viſite.

MASCARILLE.

Sçais-tu bien que le duc m'eſt venu voir ce matin, & m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui.

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCENE XII.

LUCILE, CELIMENE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

MOn Dieu, mes chéres, nous vous demandons pardon. Ces meſſieurs ont eu fantaiſie de nous donner les ames des piéds, & nous vous avons envoyé querir pour remplir les vuides de notre aſſemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées ſans doute.

MASCARILLE.

Ce n'eſt ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons ſont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, Monſieur, ils ſont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chéres, prenez place.

MASCARILLE *danſant lui ſeul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout-à-fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danſer proprement.

MASCARILLE *ayant pris Madelon pour danſer.*

Ma franchiſe va danſer la courante auſſi-bien que mes piéds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorans! il n'y a pas moyen de danſer avec eux. Le diable vous emporte, ne ſçauriez-vous jouer en meſure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET *danſant enſuite.*

Holà, ne preſſez pas ſi fort la cadence, je ne fais que ſortir de maladie.

SCENE XIII.

DU CROISI, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE *un bâton à la main.*

AH, ah, coquins, que faites-vous ici! il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE *se sentant battre.*

Ahi, ahi, ahi, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi, ahi, ahi.

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISI.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XIV.

CATHOS, MADELON, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

QUe veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien : car je suis violent, & je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence ?

MASCARILLE.

Ce n'eſt rien, ne laiſſons pas d'achever. Nous nous connoiſſons il y a longtems, & entre amis on ne va pas ſe piquer pour ſi peu de choſe.

SCENE XV.

DU CROISI, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, LUCILE, CELIMENE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

MA foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[*Trois ou quatre ſpadaſſins entrent.*]

MADELON.

Quelle eſt donc cette audace, de venir nous troubler de la ſorte dans notre maiſon?

DU CROISI.

Comment, meſdames, nous endurerons que nos laquais ſoient mieux reçus que nous? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, & vous donner le bal?

MADELON.

Vos laquais?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais; & cela n'eſt ni beau ni honnête de nous les débaucher, comme vous faites.

MADELON.

O Ciel, quelle inſolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de ſe ſervir de nos habits pour vous donner dans la vûë ; & ſi vous les voulez aimer, ce ſera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vîte, qu'on les dépouille ſur le champ.

JODELET.

Adieu notre braverie.

MASCARILLE.

Voilà le marquiſat & la vicomté à bas.

DU CROISI.

Ah, ah, coquins, vous avez l'audace d'aller ſur nos briſées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en aſſûre.

LA GRANGE.

C'eſt trop que de nous ſupplanter, & de nous ſupplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune, quelle eſt ton inconſtance!

DU CROISI.

Vîte, qu'on leur ôte juſqu'à la moindre choſe.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, meſdames, en l'état qu'ils ſont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laiſſerons toute ſorte de liberté pour cela, & nous vous proteſtons, monſieur & moi, que nous n'en ſerons aucunement jaloux.

SCENE XVI.

MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah ! quelle confuſion !

MADELON.

Je créve de dépit.

UN DES VIOLONS *à Maſcarille.*

Qu'eſt-ce donc que ceci ? Qui nous payera nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à monſieur le vicomte.

UN DES VIOLONS *à Jodelet.*

Qui eſt-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à monſieur le marquis.

SCENE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, & je viens d'apprendre de belles affaires vrayment, de ces meſſieurs & de ces dames qui ſortent.

MADELON.

Ah! mon pere, c'eſt une piéce ſanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'eſt une piéce ſanglante; mais qui eſt un effet de votre impertinence, infames. Ils ſe ſont reſſentis du traitement que vous leur avez fait; & cependant, malheureux que je ſuis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en ſerons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, oſez-vous vous tenir ici après votre inſolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis? Voilà ce que c'eſt que du monde, la moindre diſgrace nous fait mépriſer de ceux qui nous chériſſoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, & qu'on n'y conſidére point la vertu toute nuë.

SCENE DERNIERE.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

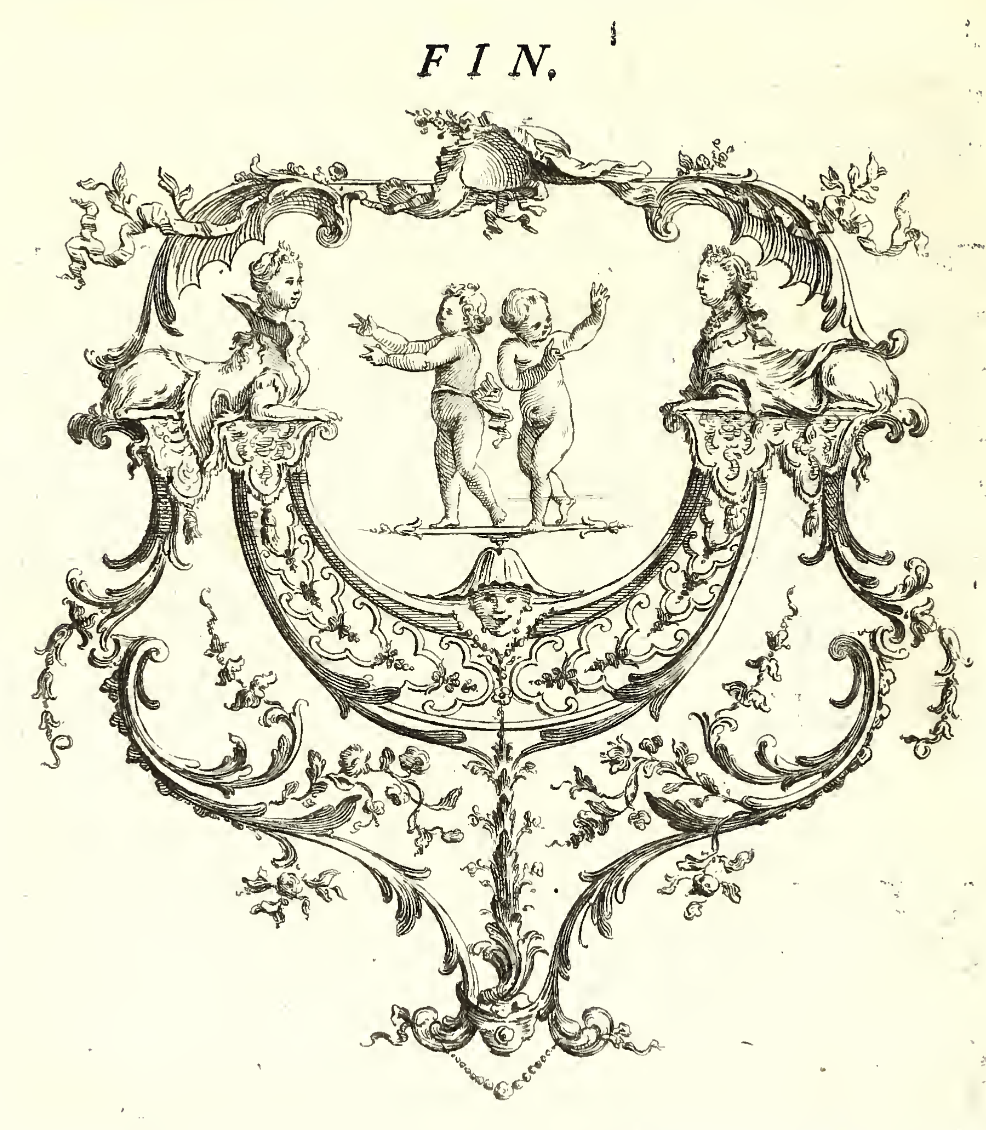
Monſieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, & voici la monnoye dont

je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne ſçai qui me tient que je ne vous en faſſe autant; nous allons ſervir de fable & de riſée à tout le monde, & voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. [*ſeul.*] Et vous, qui êtes cauſe de leur folie, ſottes billeveſées, pernicieux amuſemens des eſprits oiſifs, romans, vers, chanſons, ſonnets & ſonnettes, puiſſiez-vous être à tous les diables.

FIN.



SGANARELLE,

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

GORGIBUS, bourgeois.

CÉLIE, fille de Gorgibus.

LÉLIE, amant de Célie.

GROS-RENÉ, valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois & cocu imaginaire.

LA FEMME de Sganarelle.

VILLEBREQUIN, pere de Valére.

LA SUIVANTE de Célie.

UN PARENT de la femme de Sganarelle.

La ſcene eſt dans une place publique.



Inv. et dessiné par F. Boucher. *Gravé par Lau. Cars.*

LE COCU IMAGINAIRE



SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE *de Celie.*

CELIE *ſortant toute éplorée.*

AH ! n'eſpérez jamais que mon cœur y conſente.

GORGIBUS.

Que marmotez-vous-là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai réſolu ?
Je n'aurai pas ſur vous un pouvoir abſolu ?
Et, par ſottes raiſons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raiſon paternelle !

Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
A votre avis, qui mieux, ou de vous ou de moi,
O ſotte, peut juger ce qui vous eſt utile ?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bille ;
Vous pourriez éprouver, ſans beaucoup de longueur,
Si mon bras ſçait encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court ſera, madame la mutine,
D'accepter ſans façons l'époux qu'on vous deſtine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il eſt,
Et dois auparavant conſulter, s'il vous plaît :
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le ſoin d'en ſçavoir davantage ?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas ?
Allez, tel qu'il puiſſe être, avecque cette ſomme
Je vous ſuis caution qu'il eſt très-honnête homme.

CELIE.

Helas !

GORGIBUS.

Hé bien hélas ! que veut dire ceci ?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici ?
Hé ! que ſi la colére une fois me tranſporte,
Je vous ferai chanter hélas de belle ſorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empreſſemens
Qu'on vous voit nuit & jour à lire vos romans ;
De quolibets d'amour votre tête eſt remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.

Jettez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac, & les doctes tablettes
Du conseiller Mathieu, l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La guide des pécheurs est encore un bon livre;
C'est-là qu'en peu de tems on apprend à bien vivre;
Et si vous n'aviez lû que ces moralités,
Vous sçauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CELIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon pere, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, si sans vous je disposois de moi;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore d'avantage,
Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort-bien fait; mais apprend qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valere, je croi bien, n'est pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner.

Tréve donc, je vous prie, à vos impertinences.
Que je n'entende plus vos ſottes doléances.
Ce gendre doit venir vous viſiter ce ſoir,
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous lui vois faire fort bon viſage,
Je vous.... Je ne veux pas en dire davantage.

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE.

QUoi! refuſer, madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur?
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui ſi plein de charmes?
Hélas! que ne veut-on auſſi me marier!
Ce ne ſeroit pas moi qui ſe feroit prier,
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vîte une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon.
A votre jeune frere, a fort bonne raiſon
Lorſque, nous diſcourant des choſes de la terre,
Il dit que la femelle eſt ainſi que le lierre,
Qui croît beau tant qu'à l'arbre il ſe tient bien ſerré,
Et ne profite point s'il en eſt ſéparé.
Il n'eſt rien de plus vray, ma très-chere maîtreſſe,
Et je l'éprouve en moi, chétive péchereſſe.

Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'œil gay, l'ame contente,
Et maintenant je suis ma commere dolente.
Pendant cet heureux tems, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hyver;
Sécher même les draps, me sembloit ridicule;
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous saluë
D'un, Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternuë.

CELIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, & prendre ce mal-fait!

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est ma foi qu'une bête,
Puisque si hors de tems son voyage l'arrête;
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CELIE *lui montrant le portrait de Lélie.*

Ah! ne m'accable point par ce triste présage.
Vois attentivement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs,
Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il eſt vray que ces traits marquent un digne amant.
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CELIE.

Et cependant il faut... Ah! ſoutien-moi.

[*Laiſſant tomber le portrait de Lélie.*]

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir.... Ah! bons Dieux, elle pâme.
Hé! vîte, holà quelqu'un.

SCENE III.

CELIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE *de Célie.*

SGANARELLE.

QU'eſt-ce donc? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtreſſe ſe meurt.

SGANARELLE.

Quoi! n'eſt-ce que cela?
Je croyois tout perdu de crier de la ſorte;
Mais approchons pourtant. Madame, êtes vous-morte?
Ouais? elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la ſoutenir.

SCENE.

SCENE IV.

CELIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE *en paſſant la main ſur le ſein de Célie.*

ELle eſt froide par tout, & je ne ſçais qu'en dire.
Approchons-nous pour voir ſi ſa bouche reſpire.
Ma foi, je ne ſçais pas; mais j'y trouve encor moi
Quelque ſigne de vie.

LA FEMME *de Sganarelle regardant par la fenêtre.*

Ah! qu'eſt-ce que je voi?
Mon mari, dans ſes bras.... Mais je m'en vais deſcendre,
Il me trahit ſans doute, & je veux le ſurprendre.

SGANARELLE.

Il faut ſe dépêcher de l'aller ſecourir,
Certes elle auroit tort de ſe laiſſer mourir.
Aller en l'autre monde eſt très-grande ſottiſe,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de miſe.

[*Il la porte chez elle.*]

SCENE V.

LA FEMME *de Sganarelle ſeule.*

IL s'eſt ſubitement éloigné de ces lieux,
Et ſa fuite a trompé mon déſir curieux:
Mais de ſa trahiſon je ne ſuis plus en doute,
Et le peu que j'ai vû me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur.

Il réſerve, l'ingrat, ſes careſſes à d'autres,
Et nourrit leurs plaiſirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun;
Ce qui leur eſt permis leur devient importun,
Dans les commencemens ce ſont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nompareilles;
Mais les traîtres bien-tôt ſe laſſent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autoriſe
A changer de mari comme on fait de chemiſe.
Cela ſeroit commode, & j'en ſçais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien auſſi.
[*En ramaſſant le portrait que Célie avoit laiſſé tomber.*]
Mais quel eſt ce bijou que le ſort me préſente?
L'émail en eſt fort beau, la gravûre charmante,
Ouvrons.

SCENE VI.

SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle.*

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

On la croyoit morte, & ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle ſe porte bien.
Mais j'apperçois ma femme.

LA FEMME *de Sganarelle ſe croyant ſeule.*

O Ciel! c'eſt mignature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture!

SGANARELLE *à part, & regardant sur l'épaule de sa femme.*

Que considére-t-elle avec attention?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émuë.

LA FEMME *de Sganarelle sans appercevoir son mari.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vuë;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh, que cela sent bon!

SGANARELLE *à part.*

Quoi, peste, le baiser?
Ah! j'en tiens.

LA FEMME *de Sganarelle poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contoit avec attention,
Le panchant seroit grand à la tentation.
Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre....

SGANARELLE *lui arrachant le portrait.*

Ah! mâtine,
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame?
Et, de par Belzébut qui vous puisse emporter,
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire?
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,

Ce visage, si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit & jour;
Bref, en tout & par tout, ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente?
Et pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galand?

LA FEMME *de Sganarelle.*

J'entends à demi mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen....

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie;
La chose est avérée, & je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Mon courroux n'a déja que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense.
Ecoute, ne croi pas retenir mon bijou,
Et songe un peu....

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA FEMME *de Sganarelle.*

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

[*Regardant le portrait de Lélie.*]

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tiſon de ta flâme ſecrette,
Le drôle avec lequel....

LA FEMME *de Sganarelle.*

Avec lequel? Pourſui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je.... & j'en créve d'ennui.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me veut donc conter par là ce maître yvrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.
Sganarelle eſt un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeller ſeigneur Cornélius:
J'en ſuis pour mon honneur; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et tu m'oſes tenir de ſemblables diſcours?

SGANARELLE.

Et tu m'oſes jouer de ces diables de tours?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Et quels diables de tours? Parle donc ſans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre.
D'un panache de cerf ſur le front me pourvoir,
Hélas! voilà vrayment un beau venez-y voir.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Donc après m'avoir fait la plus ſenſible offenſe
Qui puiſſe d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amuſement,
Pour prévenir l'effet de mon reſſentiment?
D'un pareil procedé l'inſolence eſt nouvelle,
Celui qui fait l'offenſe eſt celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé, la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME *de Sganarelle.*

Va, pourſui ton chemin, cajole tes maîtreſſes,
Adreſſe-leur tes vœux, & fai-leur des careſſes:
Mais rend-moi mon portrait, ſans te jouer de moi.

[*Elle lui arrache le portrait & s'enfuit.*]

SGANARELLE.

Oui, tu crois m'échapper, je l'aurai malgré toi.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LELIE, GROS-RENE'.

GROS-RENE'.


ENFIN nous y voici : mais, Monſieur, ſi je l'oſe,
Je voudrois vous prier de me dire une choſe.

LELIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENE'.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas ſuccomber à de pareils efforts ?
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous ſommes à piquer des chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant ſecoués
Que je m'en ſens pour moi tous les membres roués ;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous ſortez bien & beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

LELIE.

Ce grand empreſſement n'eſt pas digne de blâme,
De l'hymen de Célie on allarme mon ame ;

Tu ſçais que je l'adore, & je veux être inſtruit,
Avant tout autre ſoin, de ce funeſte bruit.

GROS-RENE'.

Oui; mais un bon repas vous ſeroit néceſſaire
Pour s'aller éclaircir, Monſieur, de cette affaire;
Et votre cœur, ſans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir réſiſter aux attaques du ſort.
J'en juge par moi-même; & la moindre diſgrace,
Lorſque je ſuis à jeun, me ſaiſit, me terraſſe;
Mais quand j'ai bien mangé, mon ame eſt ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, & ſans réſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LELIE.

Je ne ſçaurois manger.

GROS-RENE' *bas à part.*

[*haut.*] Si-fait bien moi, je meure.
Votre dîné pourtant ſeroit prêt tout-à-l'heure.

LELIE.

Tai-toi; je te l'ordonne.

GROS-RENE'.

Ah, quel ordre inhumain!

LELIE.

J'ai de l'inquiétude, & non pas de la faim.

GROS-RENE'.

GROS-RENE'.

Et moi j'ai de la faim, & de l'inquiétude
De voir qu'un ſot amour fait toute votre étude.

LELIE.

Laiſſe-moi m'informer de l'objet de mes vœux;
Et, ſans m'importuner, va manger ſi tu veux.

GROS-RENE'.

Je ne replique point à ce qu'un maître ordonne.

SCENE II.

LELIE *ſeul.*

NOn, non, à trop de peur mon ame s'abandonne;
Le pere m'a promis, & la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui ſoutient mon eſpoir.

SCENE III.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *ſans voir Lélie, & tenant dans ſes mains le portrait.*

NOus l'avons, & je puis voir à l'aiſe la trogne
Du malheureux pendard qui cauſe ma vergogne;
Il ne m'eſt point connu.

LELIE *à part.*

Dieux! qu'apperçois-je ici?
Et ſi c'eſt mon portrait, que dois-je croire auſſi?

SGANARELLE *sans voir Lélie.*

Ah! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée?
Faut....

[*Appercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.*]

LELIE *à part.*

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Etre sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE *à part.*

Faut-il que désormais à deux doigts on te montre,
Qu'on te mette en chansons, &, qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LELIE *à part.*

Me trompai-je?

SGANARELLE *à part.*

Ah! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouzet, un maudit étourneau....

LELIE *à part, & regardant encore le portrait que tient Sganarelle.*

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui tourne le dos.*

Cet homme est curieux.

LELIE *à part.*

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE *à part.*

A qui donc en a-t-il?

LELIE *à part.*

Je le veux accoster.

[*haut.*] [*Sganarelle veut s'éloigner.*]

Puis-je .... Hé! de grace, un mot.

SGANARELLE *à part, s'éloignant encore.*

Que me veut-il conter?

LELIE.

Puis-je obtenir de vous, de ſçavoir l'avanture
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE *à part.*

D'où lui vient ce déſir? Mais je m'aviſe ici....

[*Il examine Lélie & le portrait qu'il tient.*]

Ah! ma foi me voilà de ſon trouble éclairci;
Sa ſurpriſe à préſent n'étonne plus mon ame,
C'eſt mon homme, ou plûtôt, c'eſt celui de ma femme.

LELIE.

Retirez-moi de peine, & dites d'où vous vient....

SGANARELLE.

Nous ſçavons, Dieu merci, le ſouci qui vous tient;
Ce portrait qui vous fâche eſt votre reſſemblance,
Il étoit en des mains de votre connoiſſance,
Et ce n'eſt pas un fait qui ſoit ſecret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame & de vous.
Je ne ſçai pas ſi j'ai, dans ſa galanterie,
L'honneur d'être connu de votre ſeigneurie,

Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et songez que les nœuds du sacré mariage ....

LELIE.

Quoi! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage ....

SGANARELLE.

Est ma femme, & je suis son mari.

LELIE.

Son mari?

SGANARELLE.

Oui son mari, vous dis-je, & mari très-marri;
Vous en sçavez la cause, & je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parens.

SCENE IV.

LELIE *seul.*

AH! que viens-je d'entendre?
On me l'avoit bien dit, & que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille sermens de ta bouche infidéle
Ne m'auroient pas promis une flâme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas & si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate; & quelque bien .... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,

Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, & mon corps chancelant.

SCENE V.

LELIE, LA FEMME *de Sganarelle.*

LA FEMME *de Sganarelle se croyant seule.*

[*appercevant Lélie.*]

MAlgré moi mon perfide... Hélas! quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en foiblesse.

LELIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LELIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCENE VI.

SGANARELLE, UN PARENT *de la femme de Sganarelle.*

LE PARENT.

D'Un mari sur ce point j'approuve le souci:
Mais c'est prendre la chévre un peu bien vîte aussi;
Et tout ce que de vous je viens d'oüir contr'elle,
Ne conclut point, Parent, qu'elle soit criminelle;

C'eſt un point délicat, & de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'eſt-à-dire qu'il faut toucher au doigt la choſe.

LE PARENT.

Le trop de promtitude à l'erreur nous expoſe.
Qui ſçait comme en ſes mains ce portrait eſt venu,
Et ſi l'homme après tout lui peut être connu?
Informez-vous-en donc; &, ſi c'eſt ce qu'on penſe,
Nous ſerons les premiers à punir ſon offenſe.

SCENE VII.

SGANARELLE *ſeul.*

ON ne peut pas mieux dire; en effet, il eſt bon
D'aller tout doucement. Peut-être ſans raiſon
Me ſuis-je en tête mis ces viſions cornuës,
Et les ſueurs au front m'en ſont trop tôt venuës.
Par ce portrait enfin dont je ſuis alarmé
Mon des-honneur n'eſt pas tout-à-fait confirmé.
Tâchons donc par nos ſoins....

SCENE VIII.

SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie*, LELIE.

SGANARELLE *à part, les voyant.*

AH! que vois-je? Je meure,
Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici ma foi la chose en propre original.

LA FEMME *de Sganarelle.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, & votre mal,
Si vous sortez si-tôt, pourra bien vous reprendre.

LELIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez prêté.

SGANARELLE *à part.*

La masque encore après lui fait civilité.

[*La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.*]

SCENE IX.

SGANARELLE, LELIE.

SGANARELLE *à part.*

IL m'apperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

LELIE *à part.*

Ah! mon ame s'émeut, & cet objet m'inspire....

Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flâme.
[*En s'approchant de Sganarelle.*]
O trop heureux d'avoir une si belle femme !

SCENE X.

SGANARELLE, CELIE *à sa fenêtre voyant Lélie qui s'en va.*

SGANARELLE *seul.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête.
[*Regardant le côté par où Lélie est sorti.*]
Allez, ce procedé n'est point du tout honnête.

CELIE *à part en entrant.*

Quoi ! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux !
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux ?

SGANARELLE *sans voir Célie.*

O trop heureux d'avoir une si belle femme !
Malheureux bien plûtôt, de l'avoir cette infame
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié.
Mais je le laisse aller après un tel indice ;
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse ?
Ah ! je devois du moins lui jetter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau ;

Et ſur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire, au larron d'honneur, crier le voiſinage.

[*Pendant le diſcours de Sganarelle Célie s'aproche peu à peu, & attend pour lui parler que ſon tranſport ſoit fini.*]

CELIE *à Sganarelle.*

Celui qui maintenant devers vous eſt venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous eſt-il connu?

SGANARELLE.

Hélas! ce n'eſt pas moi qui le connois, madame,
C'eſt ma femme.

CELIE.

Quel trouble agite ainſi votre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de ſaiſon,
Et laiſſez moi pouſſer des ſoupirs à foiſon.

CELIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je ſuis affligé, ce n'eſt pas pour des prunes,
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi
De ſe voir ſans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modéle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'eſt peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CELIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce damoiſeau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence;
Et j'ai ſçû par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce ſecret de ma femme & de lui.

CELIE.

Celui qui maintenant....

SGANARELLE.

Oui, oui, me deshonore,
Il adore ma femme, & ma femme l'adore.

CELIE.

Ah? j'avois bien jugé que ce ſecret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour;
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un preſſentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défenſe avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et pluſieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CELIE.

Eſt-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie
Après t'être ſouillé de cette perfidie?
O Ciel! eſt-il poſſible?

SGANARELLE.

Il eſt trop vray pour moi.

CELIE.

Ah! traître, ſcélérat, ame double & ſans foi.

SGANARELLE.

La bonne ame!

CELIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne ſoit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler!

CELIE.

Avoir ainſi traité
Et la même innocence, & la même bonté!

SGANARELLE *ſoupire haut.*

Hai!

CELIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre choſe
A mériter l'affront où ton mépris l'expoſe?

SGANARELLE.

Il eſt vray.

CELIE.

Qui bien loin.... Mais c'eſt trop, & ce cœur
Ne ſçauroit y ſonger ſans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez point tant, ma très-chere madame,
Mon mal vous touche trop, & vous me percez l'ame.

CELIE.

Mais ne t'abuſe pas juſqu'à te figurer
Qu'à des plaintes ſans fruit j'en veuille demeurer:
Mon cœur, pour ſe venger, ſçait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE XI.

SGANARELLE *ſeul.*

QUe le Ciel la préſerve à jamais de danger!
Voyez quelle bonté de vouloir me venger?
En effet ſon courroux, qu'excite ma diſgrace,
M'enſeigne hautement ce qu'il faut que je faſſe,
Et l'on ne doit jamais ſouffrir ſans dire mot
De ſemblables affronts, à moins qu'être un vray ſot.
Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, marouſle, à rire à nos dépens,
Et ſans aucun reſpect faire cocus les gens.

[*Il revient après avoir fait quelques pas.*]

Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le ſang bouillant, & l'ame un peu mutine;
Il pourroit bien, mettant affront deſſus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les eſprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne ſuis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire eſt ma grande vertu.

Mais mon honneur me dit que d'une telle offence
Il faut abſolument que je prenne vengeance :
Ma foi laiſſons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en ſera.
Quand j'aurai fait le brave, & qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup tranſpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en ſerez-vous plus gras!
La biére eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal ſain pour ceux qui craignent la colique:
Et, quant à moi, je trouve, ayant tout compaſſé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépaſſé.
Quel mal cela fait-il? la jambe en devient-elle
Plus tortuë après tout, & la taille moins belle?
Peſte ſoit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'eſprit de cette viſion,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus ſage
Aux choſes que peut faire une femme volage.
Puiſqu'on tient, à bon droit, tout crime perſonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme;
Si nos femmes, ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur notre dos,
Elles font la ſottiſe, & nous ſommes les ſots:
C'eſt un vilain abus, & les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidens
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?

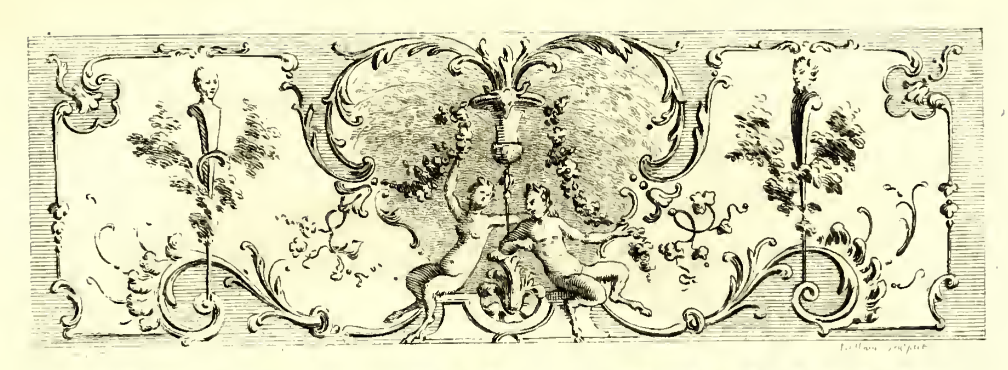
Les querelles, procès, faim, soif & maladie
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrairie.
Voir cajoler sa femme, & n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle,
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serois fort de courir au trépas

[*Mettant la main sur sa poitrine.*]

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile:
Oui, le courroux me prend, c'est trop être poltron,
Je veux résolument me venger du larron;
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

Fin du second Acte.





ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

GORGIBUS, CELIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

CELIE.

OUI je veux bien ſubir une ſi juſte loi,
Mon pere, diſpoſez de mes vœux & de moi ;
Faites quand vous voudrez ſigner cet hyménée,
A ſuivre mon devoir je ſuis déterminée,
Je prétens gourmander mes propres ſentimens,
Et me ſoumettre en tout à vos commandemens.

GORGIBUS.

Ah ! voilà qui me plaît de parler de la ſorte.
Parbleu, ſi grande joye à l'heure me tranſporte
Que mes jambes ſur l'heure en caprioleroient,
Si nous n'étions point vûs de gens qui s'en riroient.
Approche-toi de moi, vien-ça que je t'embraſſe,
Une telle action n'a pas mauvaiſe grace ;
Un pere, quand il veut, peut ſa fille baiſer
Sans que l'on ait ſujet de s'en ſcandaliſer.
Va, le contentement de te voir ſi bien née,
Me fera rajeunir de dix fois une année,

SCENE II.

CELIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA SUIVANTE.

CE changement m'étonne.

CELIE.

Et lorſque tu ſçauras
Par quel motif j'agis, tu m'en eſtimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CELIE.

Apprend donc que Lélie
A pû bleſſer mon cœur par une perfidie,
Qu'il étoit en ces lieux ſans....

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE III.

LELIE, CELIE, LA SUIVANTE *de Célie.*

LELIE.

AVant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place.....

CELIE.

Quoi! me parler encore? avez-vous cette audace?

LELIE.

Il eſt vray qu'elle eſt grande, & votre choix eſt tel,
Qu'à vous rien reprocher je ſerois criminel.

Vivez,

Vivez, vivez contente, & bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CELIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; & mon plus grand désir,
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LELIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CELIE.

Quoi tu fais le surpris & demandes ton crime?

SCENE IV.

CELIE, LELIE, SGANARELLE *armé de pied en cap*, LA SUIVANTE *de Célie.*

SGANARELLE.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a souillé nótre honneur.

CELIE *à Lélie, lui montrant Sganarelle.*

Tourne, tourne les yeux, sans me faire répondre.

LELIE.

Ah! je vois....

CELIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LELIE.

Mais pour vous obliger bien plûtôt à rougir.

SGANARELLE *à part.*

Ma colére à présent est en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et, si je le rencontre, on verra du carnage.

Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut m'empêcher :
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.
[*Tirant son epée à demi, il approche de Lélie.*]
Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne....

LELIE *se retournant.*

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE.

C'est un habillement
Que j'ai pris pour la pluye. [*à part.*] Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! prenons-en le courage.

LELIE *se retournant encore.*

Hai?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.
[*à part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.*]
Ah! poltron, dont j'enrage,
Lâche, vray cœur de poule.

CELIE *à Lélie.*

Il t'en doit dire assez
Cet objet, dont tes yeux nous paroissent blessés.

LELIE.

Oui, je connois par-là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable

Qui jamais d'un amant puiſſe outrager la foi.

SGANARELLE *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur!

CELIE.

Ah! ceſſe devant moi,

Traître, de ce diſcours l'inſolence cruelle.

SGANARELLE *à part.*

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux:
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant, tandis qu'il tourne le derriére.

LELIE *faiſant deux ou trois pas ſans deſſein, fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.*

Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colére,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, monſieur, n'eſt point ſelon les loix,
J'ai raiſon de m'en plaindre, & ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte? & quel chagrin brutal....

SGANARELLE.

Suffit. Vous ſçavez bien où le bât me fait mal;

Mais votre conſcience & le ſoin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme eſt ma femme.
Et, vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon chrétien.

LELIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule,
Allez, deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule,
Je ſçai qu'elle eſt à vous, & bien loin de brûler....

CELIE.

Ah! qu'ici tu ſçais bien, traître, diſſimuler.

LELIE.

Quoi? me ſoupçonnez-vous d'avoir une penſée
De qui ſon ame ait lieu de ſe croire offenſée?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CELIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE *à Célie.*

Vous me défendez mieux que je ne ſçaurois faire,
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCENE V.

CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie.*

LA FEMME *de Sganarelle.*

JE ne ſuis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, madame, un eſprit trop jaloux;

Mais je ne suis point duppe, & vois ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grace,
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CELIE.

La déclaration est assez ingénuë.

SGANARELLE *à sa femme.*

L'on ne demande pas, carogne, ta venuë,
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

CELIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
[*Se tournant vers Lélie.*]
Tu vois si c'est mensonge, & j'en suis fort ravie.

LELIE.

Que me veut-on compter?

LA SUIVANTE.

Ma foi je ne sçai pas
Quand on verra finir ce galimatias;
Depuis assez longtems je tâche à le comprendre,
Et si, plus je l'écoute, & moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.
[*Elle se met entre Lélie & sa maîtresse.*]
Répondez-moi par ordre, & me laissez parler.
[*à Lélie.*]
Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre?

LELIE.

Que l'infidéle a pû me quitter pour un autre;

Que lorſque, ſur le bruit de ſon hymen fatal,
J'accours tout tranſporté d'un amour ſans égal,
Dont l'ardeur réſiſtoit à ſe croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée! à qui donc?

LELIE *montrant Sganarelle.*

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment à lui?

LELIE.

Oui dà.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LELIE.

C'eſt lui-même aujourd'hui.

LA SUIVANTE *à Sganarelle.*

Eſt-il vray?

SGANARELLE.

Moi? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LELIE.

Dans un grand trouble d'ame,
Tantôt de mon portrait je vous ai vû ſaiſi.

SGANARELLE.

Il eſt vray, le voilà.

LELIE *à Sganarelle.*

Vous m'avez dit auſſi

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage,
Etoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE [*montrant sa femme.*]

Sans doute; & je l'avois de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché,

LA FEMME *de Sganarelle.*

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand après ton injuste courroux
[*montrant Lélie.*
J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CELIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure,
Et je l'ai laissé choir en cette pamoison
[*à Sganarelle.*]
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE *à part.*

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE *à sa femme.*

Hé! mutuellement croyons-nous gens de bien,
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien,

Accepte ſans façon le marché qu'on propoſe.

LA FEMME *de Sganarelle.*

Soit; mais gâre le bois, ſi j'apprends quelque choſe.

CELIE *à Lélie, après avoir parlé bas enſemble.*

Ah Dieux ! s'il eſt ainſi, qu'eſt-ce donc que j'ai fait ?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant ſans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux ſecours de mon obéïſſance.
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter ;
J'ai promis à mon pere, & ce qui me déſole....
Mais je le vois venir.

LELIE.

Il me tiendra parole.

SCENE VI.

GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie.*

LELIE.

MOnſieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promeſſe accomplie
Qui me donna l'eſpoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monſieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, & dont l'ardente amour

Verra,

Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très-humble serviteur à votre seigneurie.

LELIE.

Quoi! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir,
Ma fille en suit les loix.

CELIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon pere, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandemens?
Tu te démens bien-tôt de tes bons sentimens;
Pour Valere tantôt.... Mais j'apperçois son pere,
Il vient assûrément pour conclure l'affaire.

SCENE DERNIERE.

VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CELIE, LELIE, SGANARELLE, LA FEMME *de Sganarelle*, LA SUIVANTE *de Célie*.

GORGIBUS.

Qui vous amene ici, seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai sçû ce main,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,

Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux;
Et comme des parens le bien & la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'alliance,
Je vous viens....

GORGIBUS.

Brisons-là. Si, sans votre congé,
Valére votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie
Dès long-tems par moi-même est promise à Lélie,
Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LELIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE *seul.*

A-t-on mieux crû jamais être cocu que moi!
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jetter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN DU TOME PREMIER.





